

TABLAU
DE
PARIS

TOM.

I

A

32

406





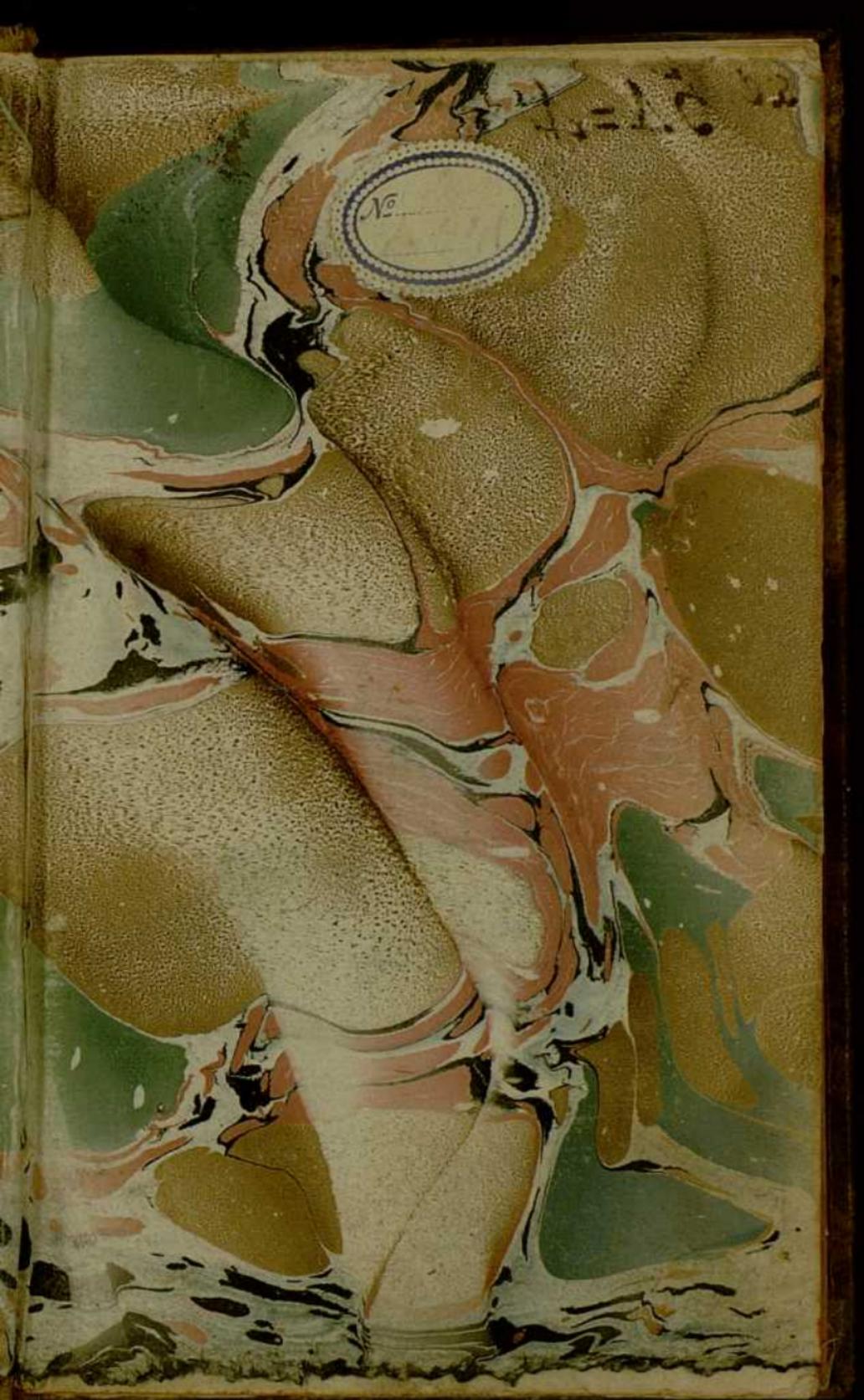


3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16

212

10





sd. ~~54-4~~ 60-18

16563025

Biblioteca Calverallaria	
GRANADA	
Sala:	B
Estante:	20
Tabla:	
Número:	228

BIBLIOTECA HOSPITAL REAL	
GRANADA	
Sala:	A
Estante:	32
Número:	406

12 - 5 - 18



T A B L E A U

D E

P A R I S.



TABLIU

P A R I S

147



R. - 225

T A B L E A U

D E

P A R I S.

NOUVELLE ÉDITION

Corrigée & augmentée.

Quærens quem devoret.

TOME PREMIER. 10 8



A A M S T E R D A M.

1783.



THE UNIVERSITY OF CHICAGO

PHYSICS DEPARTMENT

PHYSICS 101

LECTURE 1

MECHANICS

1. Kinematics

2. Dynamics

3. Energy

4. Momentum

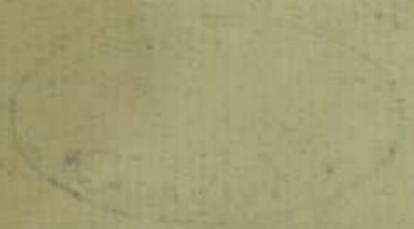
5. Rotational Motion

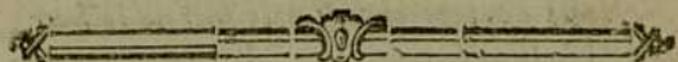
6. Oscillations

7. Waves

8. Relativity

9. Quantum Mechanics





A V E R T I S S E M E N T D E S É D I T E U R S .

CETTE édition du Tableau de Paris en quatre volumes, imprimée sous les yeux de l'auteur, est la seule qu'il avoue. Il prévient le public, qu'il n'a aucune part à celle dont le sieur Samuel Fauche père répand déjà les deux premiers volumes, promettant d'en composer deux autres des additions & augmentations, ainsi que de tous les chapitres nouveaux renfermés dans celle-ci : ce qui est absolument impraticable, l'auteur ayant pris le soin de donner à ses matieres un certain ordre & ayant retravaillé plusieurs articles au point qu'il n'est pas possible d'en extraire les nouveautés ou les changemens, pour les placer ailleurs.

L'édition du sieur Samuel Fauche père, déjà tronquée & fautive, ne peut donc être qu'une contre-façon mal-adroite de la première en deux volumes, qui parut au mois de Juin 1781, & qui, faite à cent lieues de l'auteur, est elle-même très-imparfaite.

vj A V E R T I S S E M E N T.

Nous devons encore prévenir le lecteur, que plusieurs chapitres de la première édition ne se trouveront pas dans la nôtre, parce qu'ils seront refaits en entier, & remplacés dans les tomes V, VI & VII, actuellement sous presse.

Ces articles sont : Les Égoïstes. Ce qu'on ne voit point. Usuriers. Tribunal des Maréchaux de France. Du Ton Militaire. Champs-de-Mars. Courses de Chevaux. Duels. Triomphe de Voltaire. Janot. Journaux. Le vrai Journaliste. Voitures publiques. Gluck. Révolution musicale. Petites Affiches. Journal de Paris. Encan. La Saint-Louis. Tréteaux des Boulevards. Égoïsme des Corps. Luxe, bourreau des Riches. Sibarite. Du Style. Style des hommes de Cour. De ceux qui, parlant bien, écrivent mal. Des petites Filles. Les Marmots. Raretés.

L'auteur a jugé à propos de corriger ces vingt-neuf chapitres, & de leur donner une plus grande étendue. On prie donc le lecteur de considérer toute autre édition, & notamment celle du sieur Samuel Fauche pere, comme subreptice & incomplete.



P R É F A C E.

JE vais parler de Paris, non de ses édifices, de ses temples, de ses monumens, de ses curiosités, &c. assez d'autres ont écrit là-dessus. Je parlerai des mœurs publiques & particulières, des idées régnantes, de la situation actuelle des esprits, de tout ce qui m'a frappé dans cet amas bizarre de coutumes folles ou raisonnables, mais toujours changeantes. Je parlerai encore de sa grandeur illimitée, de ses richesses monstrueuses, de son luxe scandaleux. Il pompe, il aspire l'argent & les hommes; il absorbe & dévore les autres villes, *quærens quem devoret.*

J'ai fait des recherches dans toutes les classes de citoyens,

viii *P R É F A C E.*

& n'ai pas dédaigné les objets les plus éloignés de l'orgueilleuse opulence, afin de mieux établir par ces oppositions la physionomie morale de cette gigantesque capitale.

Beaucoup de ses habitans sont comme étrangers dans leur propre ville : ce livre leur apprendra peut-être quelque chose, ou du moins leur remettra sous un point de vue plus net & plus précis, des scènes qu'à force de les voir, ils n'appercevoient pour ainsi dire plus ; car les objets que nous voyons tous les jours, ne sont pas ceux que nous connoissons le mieux.

Si quelqu'un s'attendoit à trouver dans cet ouvrage une description *topographique* des

places & des rues, ou une histoire des faits antérieurs, il seroit trompé dans son attente. Je me suis attaché au moral & à ses nuances fugitives; mais il existe chez Moutard, imprimeur-libraire de la reine, un dictionnaire en quatre énormes volumes, avec approbation du censeur & privilège du roi, où l'on n'a pas oublié l'historique des châteaux, des colleges & du moindre cul-de-sac. S'il prenoit un jour fantaisie au monarque de vendre sa capitale, ce gros dictionnaire pourroit tenir lieu, je crois, de catalogue ou d'inventaire.

Je n'ai fait ni *inventaire* ni *catalogue*; j'ai crayonné d'après mes vues; j'ai varié mon *Tableau* autant qu'il m'a été possible; je l'ai peint sous plusieurs faces;

& il resteroit encore des choses vraies & intéressantes à dire, pour celui qui viendrait après eux.

J'ai pesé sur plusieurs abus. L'on s'occupe aujourd'hui plus que jamais de leur réforme. Les dénoncer c'est préparer leur ruine. Quelques-uns même, tandis que je tenois la plume, sont tombés. J'en conviendrai avec plaisir; mais l'époque aussi en est trop récente pour que ce que j'ai dit puisse être tout-à-fait hors de propos.

Malgré nos vœux ardens pour que tout ce qui est encore barbare se métamorphose & s'épure, pour que le bien, fruit tardif des lumieres, succede au long déluge de tant d'erreurs, cette

ville tient encore à toutes les idées basses & rétrécies que les siècles d'ignorance ont amenées. Elle ne peut s'en dégager tout-à-coup ; parce qu'elle est fondue , pour ainsi dire , avec ses scories.

Une ville commerçante & fortant des mains d'un gouvernement formé , est plus propre à être travaillée & perfectionnée , que ces villes antiques où l'on connoît des loix imparfaites & embrouillées , des coutumes religieuses que l'on ridiculise , & des usages civils que l'on viole. Les abus multipliés s'y défendent , parce que le petit nombre qui retient le gage de la puissance , les richesses , proscribit les idées saines & nouvelles , les principes restaurateurs , & ferme l'oreille au cri public. En vain

l'on attaque l'édifice du mensonge ; il est cimenté. On veut le reprendre sous œuvre : c'est une tâche bien plus pénible que si on vouloit le reconstruire à neuf. On adopte quelques modifications ; elles ne s'accordent pas avec l'ensemble , qui persiste à être vicieux. Les plus beaux raisonnemens se gravent dans les livres , mais la moindre pratique du bien offre des difficultés insurmontables. Tous les petits intérêts particuliers , roidis par une possession abusive & chere, combattent l'intérêt général , qui n'a souvent qu'un seul homme pour défenseur. Heureuses donc les villes qui , comme les individus , n'ont point encore pris leur plis ! Elles seules peuvent aspirer à des loix unanimes , profondes , & sages.

Je dois avertir que je n'ai tenu dans cet ouvrage que le pinceau du *peintre*, & que je n'ai presque rien donné à la réflexion du *philosophe*. Il eût été facile de faire de ce *Tableau* un livre satyrique ; je m'en suis sévèrement abstenu. Chaque chapitre appelloit une désignation particulière ; je l'ai rejetée à chaque chapitre. La satire qui personnifie est toujours un mal, en ce qu'elle ne corrige point, qu'elle irrite, qu'elle endurecit, & ne ramène point au droit sentier. Je n'ai tracé que des peintures générales, & l'amour même du bien public ne m'a point égaré au-delà.

Je me suis plû à tracer ce *Tableau* d'après des figures vivantes. Assez d'autres ont peint avec complaisance les siècles passés,

je me suis occupé de la génération actuelle & de la physionomie de mon siècle, parce qu'il est bien plus intéressant pour moi que l'histoire incertaine des Phéniciens & des Égyptiens. Ce qui m'environne a des droits particuliers à mon attention. Je dois vivre au milieu de mes semblables, plutôt que de me promener dans Sparte, dans Rome & dans Athènes. Les personnages de l'antiquité ont de très-belles têtes à peindre : d'accord ; mais elles ne sont plus pour moi qu'un objet de pure curiosité. Mon contemporain, mon compatriote, voilà l'individu que je dois spécialement connoître, parce que je dois communiquer avec lui, & que toutes les nuances de son caractère me deviennent par-là même infiniment précieuses.

Si vers la fin de chaque siècle un écrivain judicieux avoit fait un tableau général de ce qui existoit autour de lui ; qu'il eût dépeint, tels qu'il les avoit vus, les mœurs & les usages ; cette suite formeroit aujourd'hui une galerie curieuse d'objets comparatifs ; nous y trouverions mille particularités que nous ignorons : la morale & la législation auroient pu y gagner. Mais l'homme dédaigne ordinairement ce qu'il a sous les yeux, il remonte à des siècles décédés ; il veut deviner des faits inutiles, des usages éteints, sur lesquels il n'aura jamais de résultat satisfaisant, sans compter l'immensité des discussions oiseuses & stériles, où il se perd.

J'ose croire que, dans cent

xviiij *P R É F A C E.*

ans, on reviendra à mon *Tableau*, non pour le mérite de la peinture, mais parce que mes observations, quelles qu'elles soient, doivent se lier aux observations du siècle qui va naître, & qui mettra à profit notre folie & notre raison. La connoissance du peuple parmi lequel il vit, sera donc toujours la plus essentielle à tout écrivain qui se proposera de dire quelques vérités utiles, propres à corriger l'erreur du moment; & je puis dire que c'est la seule gloire à laquelle j'ai aspiré.

Si, en cherchant de tous côtés matière à mes crayons, j'ai rencontré plus fréquemment, dans les murailles de la capitale, la misère hideuse que l'aisance honnête; & le chagrin & l'inquié-

P R É F A C E. xix

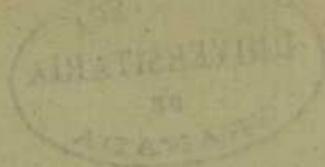
tude plutôt que la joie & la gaieté, jadis attribuées au peuple Parisien, que l'on ne m'impute point cette couleur triste & dominante : il a fallu que mon pinceau fût fidele. Il enflammera peut-être d'un nouveau zele le génie des administrateurs modernes, & déterminera la généreuse compassion de quelques ames actives & sublimes. Je n'ai jamais écrit une ligne que dans cette douce persuasion ; & si elle m'abandonnoit, je n'écrirois plus.

Toute idée patriotique (je me plais à le croire) a un germe invisible, qu'on peut comparer au germe physique des plantes qui, long-tems foulées aux pieds, croissent avec le tems, se développent & s'élevent.



Je fais que le bien fort quelquefois du mal ; qu'il est des abus inévitables ; qu'une ville populeuse & corrompue doit s'estimer heureuse , lorsqu'au défaut de vertu , on compte du moins dans son sein peu de grands crimes ; que dans ce choc de passions intestines & concentrées, un repos apparent est déjà beaucoup. Je le répète , je n'ai voulu que *peindre* , & non *juger*.

Ce que j'ai recueilli de mes observations particulieres , c'est que l'homme est un animal susceptible des modifications les plus variées & les plus étonnantes ; c'est que la vie parisienne est peut-être , dans l'ordre de la nature , comme la vie errante des Sauvages de l'Afrique & de l'Amérique ; c'est que les chasses



de deux cents lieues & les ariettes de l'opéra comique sont des pratiques également simples & naturelles ; c'est qu'il n'y a point de contradiction dans ce que l'homme fait , parce qu'il étend le pouvoir de son intelligence & de son caprice aux deux bouts de la chaîne qu'il parcourt ; de là cette infinité de formes qui métamorphosent réellement l'individu d'après le lieu , les circonstances , les tems. Il ne faut pas plus être étonné des recherches du luxe dans le palais de nos Crassus , que des raies rouges & bleues que les Sauvages impriment sur leurs membres par incisions.

Mais si ce sont les comparaisons , comme je n'en doute point , qui le plus souvent tuent le bon-

heur, j'avouerai en même tems qu'il est presque impossible d'être heureux à Paris, parce que les jouissances hautaines des riches y poursuivent de trop près les regards de l'indigent. Il a lieu de soupirer, en voyant ces prodigalités ruineuses, qui n'arrivent jamais jusqu'à lui. Il est bien au-dessous du paysan, du côté du bonheur; c'est l'homme de la terre, j'oserai le dire, le moins pourvu pour son besoin; il tremblera de céder au penchant de la nature; & s'il y cede, il fera des enfans *dans un grenier*. N'y a-t-il pas alors contradiction manifeste entre *naissance & non-propriété*? Ses facultés seront abâtardies, & ses jours seront précaires. Les spectacles, les arts, les doux loirs, la vue du ciel & de la campagne; rien de tout cela n'existe

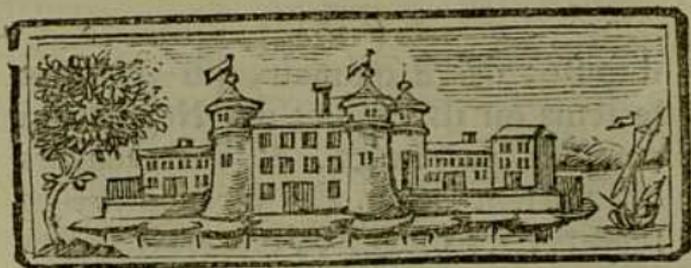
pour lui : là enfin, il n'y a plus de rapport ni de compensation entre les différens états de la vie; là, la tête tourne dans l'ivresse du plaisir ou dans le tourment du désespoir.

Etes-vous dans l'état médiocre? Vous seriez fortuné par-tout ailleurs : à Paris vous serez pauvre encore. On a dans la capitale, des passions que l'on n'a point ailleurs. La vue des jouissances invite à jouir aussi. Tous les acteurs qui jouent leur rôle sur ce grand & mobile théâtre, vous forcent à devenir acteur vous-même. Plus de tranquillité; les desirs deviennent plus vifs; les superfluités sont des besoins; & ceux que donnent la nature, sont infiniment moins tyranniques que ceux que l'opinion nous inspire.

Enfin , l'homme qui ne veut pas sentir la pauvreté & l'humiliation plus affreuse qui la suit , l'homme que blesse à juste titre le coup - d'œil méprisant de la richesse insolente , qu'il s'éloigne , qu'il fuie , qu'il n'approche jamais de la capitale.

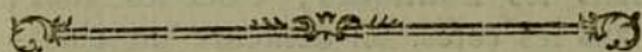


TABLEAU



T A B L E A U

D E P A R I S.



C H A P I T R E P R E M I E R.

Coup-d'œil général.

UN homme à Paris, qui fait réfléchir, n'a pas besoin de sortir de l'enceinte de ses murs pour connoître les hommes des autres climats; il peut parvenir à la connoissance entière du genre humain, en étudiant les individus qui fourmillent dans cette immense capitale. On y trouve des Asiatiques couchés toute la journée sur des piles de carreaux, & des Lapons qui végètent dans des cafés étroits; des Japonnois qui se font ouvrir le ventre à la moindre

dispute; des Esquimaux qui ignorent le tems où ils vivent; des Negres qui ne sont pas noirs, & des Quakers qui portent l'épée. On y rencontre les mœurs, les usages & le caractère des peuples les plus éloignés; le chymiste adorateur du feu; le curieux idolâtre, acheteur de statues; l'Arabe vagabond, battant chaque jour les remparts, tandis que le Hottentot & l'Indien oisifs sont dans les boutiques, dans les rues, dans les cafés. Ici demeure un charitable Persan qui donne des remèdes aux pauvres; & sur le même palier, un usurier antropophage. Enfin, les Brachmanes, les Faquirs dans leur exercice pénible & journalier n'y sont pas rares, ainsi que les Groënlandois qui n'ont ni temples ni autels. Ce qu'on rapporte de l'antique & voluptueuse Babylone, se réalise tous les soirs dans un temple dédié à l'harmonie.

On a dit qu'il falloit respirer l'air de Paris, pour perfectionner un talent quelconque. Ceux qui n'ont point visité la capitale, en effet, ont rarement excellé dans leur art. L'air de Paris, si je ne me trompe, doit être un air particulier. Que de substances

se fondent dans un si petit espace ! Paris peut être considéré comme un large creuset , où les viandes , les fruits , les huiles , les vins , le poivre , la cannelle , le sucre , le café , les productions les plus lointaines viennent se mêler ; & les estomacs sont les fourneaux qui décomposent ces ingrédients. La partie la plus subtile doit s'exhaler & s'incorporer à l'air qu'on respire : que de fumée ! que de flammes ! quel torrent de vapeurs & d'exhalaisons ! comme le sol doit être profondément imbibé de tous les sels que la nature avoit distribués dans les quatre parties du monde ! Et comment de tous ces sucs rassemblés & concentrés dans les liqueurs qui coulent à grands flots dans toutes les maisons , qui remplissent des rues entières (comme la rue des Lombards) , ne résulteroit-il pas dans l'atmosphère des parties atténuées qui pinceroient la fibre là plutôt qu'ailleurs ? Et de là naissent peut-être ce sentiment vif & léger qui distingue le Parisien , cette étourderie , cette fleur d'esprit qui lui est particulière. Ou si ce ne sont pas ces particules animées qui donnent à son cer-

veau ces vibrations qui enfantent la pensée , les yeux , perpétuellement frappés de ce nombre infini d'arts , de métiers , de travaux , d'occupations diverses , peuvent-ils s'empêcher de s'ouvrir de bonne heure , & de contempler dans un âge où ailleurs on ne contemple rien ? Tous les sens sont interrogés à chaque instant ; on brise , on lime , on polit , on façonne ; les métaux sont tourmentés & prennent toutes sortes de formes. Le marteau infatigable , le creuset toujours embrasé , la lime mordante toujours en action , applatissent , fondent , déchirent les matières , les combinent , les mêlent. L'esprit peut-il demeurer immobile & froid , tandis que , passant devant chaque boutique , il est stimulé , éveillé de sa léthargie par le cri de l'art qui modifie la nature ? Par-tout la science vous appelle & vous dit , *voyez*. Le feu , l'eau , l'air travaillent dans les ateliers des forgerons , des tanneurs , des boulangers ; le charbon , le soufre , le salpêtre font changer aux objets & de noms & de formes ; & toutes ces diverses élaborations , ouvrages momentanés de l'intelligence

humaine, font raisonner les têtes les plus stupides.

Trop impatient pour vous livrer à la pratique, voulez-vous voir la théorie? Les professeurs dans toutes les sciences sont montés dans les chaires & vous attendent; depuis celui qui disseque le corps humain à l'académie de chirurgie, jusqu'à celui qui analyse au College Royal un vers de Virgile. Aimez-vous la morale? les théâtres offrent toutes les scènes de la vie humaine: êtes-vous disposé à saisir les miracles de l'harmonie? au défaut de l'opéra, les cloches dans les airs éveillent les oreilles musicales: êtes-vous peintre? la livrée bigarrée du peuple, & la diversité des physionomies, & les modeles les plus rares, toujours subsistans, invitent vos pinceaux: êtes-vous frivolisite? admirez la main légère de cette marchande de modes, qui décore sérieusement une poupée, laquelle doit porter les modes du jour au fond du Nord & jusques dans l'Amérique septentrionale: aimez-vous à spéculer sur le commerce? voici un lapidaire qui vend dans une matinée pour cinquante mille écus de diamans,

tandis que l'épicier son voisin vend pour cent écus par jour , en différens détails qui ne passent pas souvent trois à quatre sous ; ils sont tous deux marchands , & leur degré d'utilité est bien différent.

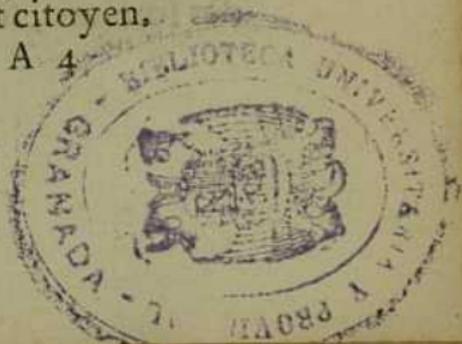
Non , il est impossible à quiconque a des yeux , de ne point réfléchir , malgré qu'il en ait. Le baptême qui coupe l'enterrement ; le même prêtre qui vient d'exhorter un moribond , & qu'on appelle pour marier deux jeunes époux , tandis que le notaire a parlé de mort le jour même de leur tendre union ; la prévoyance des loix pour deux cœurs amoureux qui ne prévoient rien ; la subsistance des enfans assurée avant qu'ils soient nés ; & la joie folâtre de l'assemblée au milieu des objets les plus sérieux ; tout à droit d'intéresser l'observateur attentif.

Un carrosse vous arrête , sous peine d'être moulu sur le pavé ; voici qu'un pauvre couvert de haillons tend la main à un équipage doré , où est enfoncé un homme épais qui , retranché derrière ses glaces , paroît aveugle & sourd ; une apoplexie le menace , & dans dix jours il sera porté en terre ,

laissant deux ou trois millions à d'avidés héritiers qui riront de son trépas , tandis qu'il refusoit de légers secours à l'infortuné qui l'imploroit d'une voix touchante.

Que de tableaux éloquens qui frappent l'œil dans tous les coins des carrefours , & quelle galerie d'images , pleine de contrastes frappans pour qui fait voir & entendre !

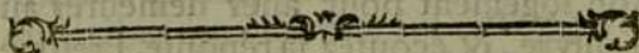
La prodigieuse conformation de huit cents mille hommes entassés & vivant sur le même point , parmi lesquels il y a deux cents mille gourmands ou gaspilleurs , conduit au premier raisonnement politique. Le duc ne paie pas le pain plus cher que le porte-faix qui en mange trois fois plus. Comment n'être pas étonné de cet ordre incroyable qui regne dans une si grande confusion de choses ? Il laisse appercevoir ce que peuvent de sages loix , combien elles ont été lentes à se former , quelle machine compliquée & simple est cette police vigilante ; & l'on découvre du même coup - d'œil les moyens de la perfectionner sans gêner cette liberté honnête & précieuse , l'attribut le plus cher à tout citoyen.



Si l'on a le goût des voyages , tout en déjeûnant dans une bonne maison , l'on se promene bien loin en imagination. La Chine & le Japon ont fourni la porcelaine où bouillonne le thé odoriférant de l'Asie ; on prend avec une cuiller arrachée des mines du Pérou le sucre que de malheureux Negres , transplantés d'Afrique , ont fait croître en Amérique ; on est assis sur une étoffe brillante des Indes , pour laquelle trois grandes puissances se sont fait une guerre longue & cruelle ; & si l'on veut être informé des faits de ces débats , en étendant la main l'on saisit sur une feuille volante l'histoire récente & fugitive des quatre parties du monde ; on y parle du conclave & d'une bataille , d'un visir étranglé & d'un nouvel académicien , enfin jusqu'au singe & au perroquet de la maison , tout vous rappelle les miracles de la navigation & l'ardente industrie de l'homme.

En mettant la tête à la fenêtre , on considère l'homme qui fait des souliers pour avoir du pain , & l'homme qui fait un habit pour avoir des souliers , & l'homme qui ayant des habits & des souliers , se tourmente encore pour

avoir de quoi acheter un tableau. On voit le boulanger & l'apothicaire, l'accoucheur & celui qui enterre, le forgeron & le joaillier, qui travaillent pour aller successivement chez le boulanger, l'apothicaire, l'accoucheur & le marchand de vin.



C H A P I T R E II.

Les Greniers.

PARLONS d'abord de la partie la plus curieuse de Paris, *les greniers*. Comme dans la machine humaine le sommet renferme la plus noble partie de l'homme, l'organe pensant, ainsi dans cette capitale le génie, l'industrie, l'application, la vertu occupent la région la plus élevée. Là, se forme en silence le peintre; là, le poëte fait ses premiers vers; là, sont les enfans des arts, pauvres & laborieux, contemplateurs assidus des merveilles de la nature, donnant des inventions utiles & des leçons à l'univers; là, se méditent tous les chefs-d'œuvres des

arts; là, on écrit un mandement pour un évêque, un discours pour un avocat général, un livre pour un futur ministre, un projet qui va changer la face de l'état, la pièce de théâtre qui doit enchanter la nation. Allez demander à Diderot s'il voudroit quitter son logement pour aller demeurer au Louvre, & écoutez sa réponse. Presque point d'hommes célèbres, qui n'aient commencé par habiter un grenier. J'y ai vu l'auteur d'Émile, pauvre, fier & content. Lorsqu'ils en descendent, les écrivains perdent souvent tout leur feu; ils regrettent les idées qui les maîtrisoient lorsqu'ils n'avoient que le haut des cheminées pour perspective. Greuze, Fragonard, Vernet, se sont formés dans des greniers; ils n'en rougissent point, c'est là leur plus beau titre de gloire.

Que le riche escalade ces hautes demeures pour y apporter quelques parcelles d'or, & tirer un profit considérable des travaux de jeunes artistes pressés de vivre & encore inconnus. Le riche est utile, quoiqu'il soit dirigé par l'avarice, & qu'il cherche à tirer partie de l'indigence où languit l'ou-

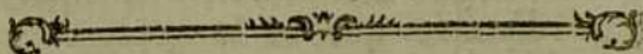
vrier ; mais puisqu'il a fait le voyage , qu'il frappe à la porte voisine. Osera-t-il entrer ? Les horreurs de la misere vont l'investir & attaquer tous ses sens : il verra des enfans nus qui manquent de pain ; une femme qui , malgré la tendresse maternelle , leur dispute quelques alimens ; & le travail du malheureux devenir insuffisant pour payer des denrées que greve le plus cruel des impôts. On a falsifié la nourriture du misérable , & il ne mange presque plus rien tel qu'il est sorti des mains de la nature. Le cri de l'infortuné retentit sous ces toits entr'ouverts & ressemble au vain son des cloches dont il est voisin , qui ébranle l'air & s'évanouit ; la langueur le consume , en attendant que l'hôpital s'ouvre & l'engloutisse.

Quand cet infortuné s'éveille le matin pour recommencer ses pénibles & infructueux travaux , il entend le char de la fortune , qui en rentrant fait trembler la maison. L'homme opulent & débauché , voisin du malheureux par le local , éloigné de lui à mille lieues par le cœur , se couche , fatigué du plaisir , lorsque l'autre s'arrache au

fommeil. Le riche a perdu ou gagné sur une carte ce qui auroit suffit à l'entretien d'une famille entiere, & il ne lui vient point à l'idée de soulager les souffrances de son semblable.

L'écrivain est souvent placé entre ces contrastes frappans, & voilà pourquoi il devient véhément & sensible; il a vu de près la misere de la portion la plus nombreuse d'une ville qu'on appelle opulente & superbe; il en conserve le sentiment profond. S'il eût été heureux, il y a mille idées touchantes & patriotiques qu'il n'eût pas eues. Orateur du plus grand nombre, & conséquemment des infortunés, il doit défendre leur cause; mais la défend-on quand on n'a pas senti le malheur d'autrui, c'est-à-dire, quand on ne l'a point partagé?





C H A P I T R E III.

Grandeur démesurée de la Capitale.

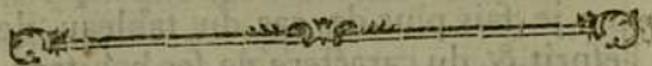
VU politiquement, Paris est trop grand : c'est un chef démesuré pour le corps de l'état ; mais il seroit plus dangereux aujourd'hui de couper la loupe que de la laisser subsister ; il est des maux qui, une fois enracinés, sont indestructibles.

Les grandes villes sont fort du goût du gouvernement absolu : aussi fait-il tout pour y entasser les hommes ; il y appelle les grands propriétaires par l'appât du luxe & des jouissances ; il y précipite la foule, comme on enclave des moutons dans un pré, afin que la gueule des mâties ayant une moindre surface à parcourir, puisse les ranger plus facilement sous la loi commune. Enfin Paris est un gouffre où se fond l'espece humaine ; c'est-là qu'elle est sous la clef ; on n'entre, on ne sort que sous des guichets où regnent des

yeux d'Argus. Des barrières de sapin, plus respectées que ne le seroient des murailles de pierres bordées de canons, arrêtent les denrées les plus nécessaires à la vie, & leur imposent une taxe que le pauvre supporte seul ; car, dispensé de tous les plaisirs, il ne l'est pas du besoin de manger. Il ne tiendrait qu'au prince d'affamer la ville ; il tient en cage ses bons & fideles sujets ; & s'il étoit mécontent, il pourroit leur refuser la béquée : avant qu'ils pussent forcer les barreaux, les trois quarts se seroient mangés, ou seroient morts de faim.

Il faut que tout le monde vive ; car la première loi est de subsister. Je vois cette ville florissante, mais aux dépens de la nation entière. Ces maisons à six étages tous peuplés, aspirent les moissons & les vignes à cinquante lieues à l'entour ; ces laquais, ces baladins, ces abbés, ces batteurs de pavé ne servent ni l'état ni la société ; il faut cependant que tout cela subsiste, comme le dira mon premier chapitre sur la législation, intitulé, *De l'estomac de l'homme*. Il y a des maux politiques qu'il faut tolérer, tant qu'on

ne peut y remédier d'une manière sûre ; telle est l'étendue de la capitale : on ne fera pas refluer sur les terres ceux qui habitent les chambres garnies & les greniers. Ils n'ont rien , pas même des bras , puisqu'ils sont éternés. Arrêtez-vous aux portes ceux qui entrent ? Conservez donc l'énorme loupe , puisque vous ne pouvez l'extirper sans mettre en danger le corps politique ; d'ailleurs... Mais n'anticipons point sur ce que nous avons à faire sentir sur cette ville qui sera toujours chère à un gouvernement dont la tête est aussi disproportionnée que la capitale l'est au royaume.



C H A P I T R E I V.

Physionomie de la grande Ville.

VOULEZ-VOUS juger Paris physiquement ? Montez sur les tours Notre-Dame. La ville est ronde comme une citrouille ; le plâtre qui forme les deux tiers matériels de la ville , & qui est tout à la fois blanc & noir , annonce

qu'elle est bâtie de craie, & qu'elle repose sur la craie. La fumée éternelle, qui s'éleve de ces cheminées innombrables, dérobe à l'œil le sommet pointu des clochers; on voit comme un nuage qui se forme au-dessus de tant de maisons, & la transpiration de cette ville est pour ainsi dire sensible.

La rivière qui la partage la coupe presque régulièrement en deux portions égales; mais les édifices se portent depuis quelques années du côté du nord.

Je passerai sous silence sa position topographique, ainsi que la description de ses édifices, de ses monumens, de ses curiosités en tout genre; parce que je fais plus de cas du tableau de l'esprit & du caractère de ses habitans, que de toutes ces nomenclatures qu'on trouvera dans les *Étrennes mignonnes*. C'est au moral que je me suis attaché; il ne faut que des yeux pour voir le reste.

Je dois seulement considérer que son ciel en général est sujet à la plus grande inconstance, & beaucoup plus humide que froid. L'eau de la Seine est légèrement purgative; & l'on dit prover-

bialement, qu'elle sort de la cuisse d'orange. La fibre y est molle & détendue; l'épaisseur de l'athmosphère en relâche le ton, & les couleurs vives sont rares sur les visages.

Le quartier le plus sain est le faux-bourg Saint-Jacques, habité par le petit peuple; & le quartier le plus mal-sain est celui de la Cité.

Pourquoi cette superbe ville n'est-elle pas située au lieu où est Tours? Elle seroit d'ailleurs au centre du royaume. Le beau ciel de la Touraine seroit plus convenable à sa population: placée sur les bords de la Loire, elle auroit des avantages infinis qu'elle n'a pas, & que les richesses & le travail ne sauroient lui apporter.

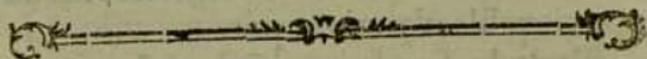
Ses environs sont variés, charmans, délicieux; c'est la nature cultivée, sans que l'art l'étouffe; on y trouve une foule de jardins, d'allées, de promenades, qu'on ne trouve que près de la capitale. A quatre lieues à la ronde, tout est orné par les mains de l'opulence; & le cultivateur qui en féconde les terres, n'est pas absolument malheureux.

Mais on ne sauroit aussi, à huit ou

dix lieues à la ronde, tirer un coup de fusil. *Les plaisirs du roi* & les terres des princes ont envahi tous les droits de chasse. Les loix arbitraires faites à ce sujet, portent une empreinte de sévérité, pour ne pas dire de cruauté, qui contraste avec les autres loix du royaume. Tuer une perdrix, devient un délit que les galeres seules peuvent expier. Les gardes-chasse poursuivent les braconniers avec plus de vigilance & d'ardeur, que la maréchaussée ne poursuit les voleurs & les assassins. Enfin les gardes-chasse tuent, & (chose épouvantable !) ces meurtres demeurent impunis. Oserai-je dire qu'on les a vus récompensés, & par un prince qui d'ailleurs passe pour humain.

Les princes sont durs, inexorables, sur l'article de la chasse, & exercent une véritable tyrannie.





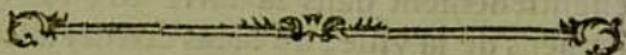
C H A P I T R E V.

Les Carrieres.

P O U R bâtir Paris dans son origine, il a fallu prendre la pierre dans les environs ; la consommation n'en a pas été mince. Paris s'agrandissant, on a bâti insensiblement les fauxbourgs sur les anciennes carrieres ; de sorte que tout ce qu'on voit en-dehors, manque essentiellement dans la terre aux fondemens de la ville ; de là les concavités effrayantes qui se trouvent aujourd'hui sous les maisons de plusieurs quartiers ; elles portent sur des abymes. Il ne faudroit pas un choc bien considérable, pour ramener les pierres au point d'où on les a enlevées avec tant d'effort ; huit personnes ensevelies dans un gouffre de cent cinquante pieds de profondeur, & quelques autres accidens moins connus, ont excité enfin la vigilance de la police & du gouvernement ; & de fait, on a étayé en filence les édifices de plusieurs quartiers, en leur

donnant dans ces obscurs souterrains un appui qu'ils n'avoient pas.

Tout le fauxbourg Saint-Jacques, la rue de la Harpe, & même la rue de Tournon, portent sur d'anciennes carrieres, & l'on a bâti des pilastres pour soutenir le poids des maisons. Que de matiere à réflexions, en considérant cette grande ville formée, soutenue par des moyens absolument contraires ! ces tours, ces clochers, ces voûtes des temples, autant de signes qui disent à l'œil : ce que nous voyons en l'air manque sous nos pieds.



C H A P I T R E V I.

Où est le Gouvernement féodal ?

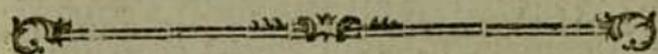
CETTE noblesse qui vivoit il y a deux cents ans dans ses châteaux, répugnoit à venir dans la grande ville : aussi que n'a-t-on pas fait en France pour lui faire désertter les donjons épars qu'elle habitoit dans les campagnes ? De là elle bravoit souvent des ordres arbitraires : elle avoit un rang ; mais

lorsque les graces du souverain ne se font plus manifestées que dans tel bureau ; lorsqu'un point unique , attractif & central s'est établi , où tout ce qui étoit dans le cercle devoit aboutir , il a fallu quitter les antiques châteaux ; ils sont tombés en ruine , & avec eux la force des seigneurs. On les a étourdis avec toute la pompe qui environne les cours ; on a institué des fêtes pour les amollir ; les femmes , qui vivoient dans la solitude & dans les devoirs de l'économie domestique , se sont trouvé flattées d'attirer les regards ; leur coquetterie , leur ambition naturelle y ont trouvé leur compte ; elles ont brillé près du trône , à raison de leurs charmes. Il a fallu que leurs esclaves ne s'éloignassent point du séjour de leur puissance ; elles sont devenues les reines de la société & les arbitres du goût & des plaisirs ; elles ont vu avec indifférence leurs peres , leurs époux , leurs fils humiliés , pourvu qu'elles continuassent à s'agiter dans le tourbillon des cours ; elles ont transformé de pures bagatelles en importantes affaires ; elles ont créé le costume , l'étiquette , les modes , les

parures, les préférences, les conventions puérides; enfin elles ont renforcé la pente à l'esclavage. Les hommes conduits, dirigés par elles, peut-être à leur insu, n'ont plus eu d'autre ressource que de tendre des mains avides autour du dispensateur des graces & de l'argent: l'art de faire fortune a été l'art du courtisan; le monarque a mis à profit cette tendance de la noblesse, si utile à l'agrandissement de son pouvoir; il a arraché aux peuples tout l'or qu'il pouvoit leur enlever, pour le donner à ses courtisans transformés en serviteurs attentifs.

Les héritages de l'antique noblesse sont donc venus se métamorphoser à Paris en diamans, en dentelles, en plats d'argent, en équipages somptueux. Le dépérissement de l'agriculture s'est fait sentir; le trône a reçu plus d'éclat, & le bien de l'état en a souffert: mais si les intérêts du corps politique ont reçu des dommages considérables par l'établissement des grandes villes, quelques particuliers ont eu de rares privilèges: ils ont joui de tous les arts rassemblés; de toutes les ressources, & les plus promptes, de

toutes les commodités , & les plus douces ; de tout ce qui peut enfin embellir la vie , diminuer les maux de la nature , affermir la joie , la santé & le bonheur... Quelques particuliers ; mais la nation en gros !....



C H A P I T R E V I I .

Patrie du vrai Philosophe.

C'EST dans les grandes villes que le philosophe lui-même se plaît , tout en les condamnant ; parce qu'il y cache mieux qu'ailleurs sa médiocre fortune ; parce qu'il n'a pas du moins à en rougir ; parce qu'il y vit plus libre , noyé dans la foule ; parce qu'il y trouve plus d'égalité dans la confusion des rangs ; parce qu'il y peut choisir son monde , & se dérober aux fots & aux importuns , que l'on n'évite point dans les petits endroits.

Il y trouve aussi une plus ample matière à réflexions : des scènes journalières ajoutent à ses nombreuses expériences ; la diversité des objets

fournit à son génie l'aliment qui lui convient ; il blâmera la folie des hommes qui dédaignent les plaisirs champêtres , mais il partagera leurs folies.

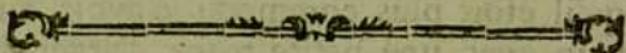
A dix-huit ans , quand j'étois plein de force , de fanté & de courage , & j'étois alors très-robuste , je goûtois beaucoup le systême de Jean-Jacques Rousseau : je me promenois en idée dans une forêt , seul avec mes propres forces , sans maître & sans esclaves , pourvoyant à tous mes besoins. Le gland des chênes , les racines & les herbes ne me paroissoient pas une mauvaise nourriture. L'extrême appétit me rendoit tous les végétaux également favorables. Je n'avois pas peur des frimats ; j'aurois bravé , je crois , les horreurs du Canada & du Groënland ; la chaleur de mon sang rejettoit les couvertures. Je me disois dans ma pensée : là , je ne serois point enchaîné dans ce cercle de formalités , de chicanes , de minuties , de politique fine & versatile. Libre dans mes penchans , je leur obéirois sans offenser les loix , & je serois heureux sans nuire ni à l'avarice ni à l'orgueil d'aucun être.

Mais

Mais quand cette première fougue du tempérament fut ralentie , quand , familiarisé à vingt-sept ans avec les maladies , avec les hommes & encore plus avec les livres , j'eus plusieurs sortes d'idées , de plaisirs & de douleurs ; quand j'appris à connoître les privations & les jouissances ; plus foible d'imagination parce que je l'avois enrichie & amollie par les arts , je trouvai le systéme de Jean-Jacques moins délectable ; je vis qu'il étoit plus commode d'avoir du pain avec une petite pièce d'argent , que de faire des chasses de cent lieues pour attraper du gibier ; je fus bon gré à l'homme qui me faisoit un habit , à celui qui me voituroit à la campagne , au cuisinier qui me faisoit manger un peu par-delà le premier appétit , à l'auteur qui avoit fait une pièce de théâtre qui me faisoit pleurer , à l'architecte qui avoit bâti la maison commode où je trouvois bon feu dans l'hiver , & des hommes agréables qui m'enseignoient mille choses que j'ignorois.

Alors je vis les sociétés sous un autre jour , & je me suis dit : il y a moins de servitude & de misère à Paris que dans l'état sauvage , même pour les

plus infortunés , qui participent ou peuvent participer aux bienfaits des arts ; ou du moins il n'y a point de milieu , & il faut être tout-à-fait un homme errant dans les bois , ou il faut vivre à Paris dans la bonne compagnie ; c'est-à-dire , dans celle que je fréquente : car chacun appelle ainsi la société qu'il s'est choisie... Je pensois cela ; attendez , lecteur , jusqu'à la fin du livre , pour savoir si je pense encore de même.



CHAPITRE VIII.

De la Conversation.

AVEC quelle légéreté on ballote à Paris les opinions humaines. Dans un souper , que d'arrêts rendus ! On a prononcé hardiment sur les premières vérités de la métaphysique , de la morale , de la littérature & de la politique : l'on a dit du même homme , à la même table , à droite qu'il est un aigle , à gauche qu'il est un oison. L'on a débité du même principe , d'un côté qu'il étoit incontestable , de l'autre qu'il étoit absurde. Les extrêmes se rencon-

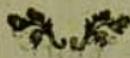
trent, & les mots n'ont plus la même signification dans deux bouches différentes.

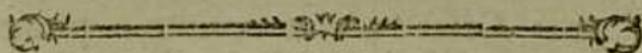
Mais sur-tout avec quelle facilité on passe d'un objet à un autre, & que de matieres on parcourt en peu d'heures! Il faut avouer que la conversation à Paris est perfectionnée à un point dont on ne trouve aucun exemple dans le reste du monde. Chaque trait ressemble à un coup de rame tout à la fois léger & profond : on ne reste pas long-tems sur le même objet ; mais il y a une couleur générale qui fait que toutes les idées rentrent dans la matiere dont il est question. Le pour & le contre se discutent avec une rapidité singuliere. C'est un plaisir délicat qui n'appartient qu'à une société extrêmement policée, qui a institué des regles fines toujours observées. L'homme qui n'a point ce tact, avec de l'esprit d'ailleurs, est aussi muet que s'il étoit sourd.

On ne fait par quelle transition rapide on passe de l'examen d'une comédie à la discussion des affaires des Insurgens ; comment on parle à la fois d'une mode & de Boston, de Desfrues & de Franklin. L'enchaînement est imperceptible ; mais

elle existe aux yeux de l'observateur attentif : les rapports , pour être éloignés , n'en font pas moins réels ; & si l'on est né pour penser , il est impossible alors de ne pas appercevoir que tout est lié , que tout se touche , & qu'il faut avoir une multitude d'idées pour enfanter une bonne idée. Les reflets , au moral comme au physique , se prêtent des lumieres mutuelles.

Rien de plus délicieux que de se promener , pour ainsi dire , au milieu des pensées diverses de ses voisins ; de voir si souvent l'habit qui parle encore plus que l'homme : tel ne vous répond pas , répond à sa propre pensée , & n'en répond que mieux. Le geste au lieu du discours est quelquefois remarquable ; mille faits particuliers suppléent au défaut de la mémoire & de la lecture ; & la connoissance des hommes & des choses s'apprend mieux dans un cercle que dans les meilleurs livres.





C H A P I T R E IX.

La nouvelle Athenes.

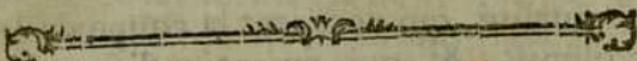
PARIS représente l'ancienne Athenes : on vouloit être loué des Athéniens ; on ambitionne aujourd'hui le suffrage de la capitale de France. Alexandre , au moment qu'il combattoit Porus , s'écrioit : que de fatigues pour être loué de vous , ô Athéniens ! Quel peuple étoit-ce donc que ces Athéniens , qui imprimoient au fond de l'Asie le desir de les intéresser ? Ou Alexandre étoit un fou d'une vanité outrée , ou Athenes étoit la premiere ville de l'univers.

Les trois hommes qui ont de nos tems occupé le plus constamment l'attention des Parisiens causans , sont le roi de Prusse , Voltaire , & Jean-Jacques Rousseau. Il est incroyable le nombre d'admirateurs justes & passionnés qu'a obtenu le premier par ses victoires , par sa législation , par ses talens spirituels. J'avoue que je suis

à la tête de ces admirateurs, & que depuis César je ne connois point d'homme qui ait réuni plus de qualités.

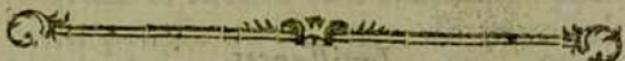
Ainsi le mérite réel n'échappe point à un peuple qu'on taxe de frivolité ; il fait être constant dans son estime ; il reconnoît l'homme dans l'Europe qui mérite son hommage. Quel exemple pour celui qui sera jaloux d'obtenir les mêmes suffrages ! Le Parisien offre de la politesse & des égards à toutes les têtes couronnées ; mais il réserve son admiration & son respect pour le monarque vraiment digne de figurer sur un trône. Les Parisiens désignent déjà quelques autres noms de souverains à la gloire ; mais c'est au tems qu'il appartient de donner à l'éclat de leur renommée naissante , cette maturité qui en assure le poids & l'étendue.




 C H A P I T R E X.
Jouissances.

UN citadin riche trouve à son réveil les marchés fournis de tout ce que cent mille hommes ont pu ramasser à cinquante lieues à la ronde, pour flatter ses goûts. Il n'a que l'embarras du choix; tout abonde; & pour quelques piéces d'argent, il mangera le poisson délicieux, l'huître verte, le faisan, le chapon & l'ananas, qui croissent séparément sur des terrains opposés. C'est pour lui que le vigneron renonce à boire le jus bienfaisant qu'il garde soigneusement pour une bouche étrangère: c'est pour lui que les espaliers sont taillés par des mains adroites & vigilantes. Veut-il charmer sa douce oisiveté? le peintre lui apporte son tableau; les spectacles lui offrent leur musique, leurs drames, leurs assemblées brillantes. Il faut qu'il soit bien né pour l'ennui, s'il ne trouve à varier

ses amusemens ; il est des ouvriers de sensualité, qui décorent la coupe de la volupté, & qui savent raffiner des plaisirs déjà jugés exquis.



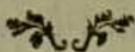
C H A P I T R E X I.

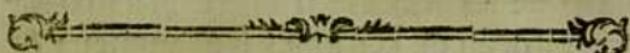
Dangers.

MAIS malheur au cœur neuf & innocent, échappé de la province, qui sous prétexte de se perfectionner dans quelqu'art, ose visiter sans mentor & sans ami cette ville de séduction ! Les pièges de la débauche qui usurpe insolument le nom de volupté, vont l'environner de toutes parts : à la place du tendre amour, il ne rencontrera que son simulacre, le mensonge de la coquetterie, les artifices de la cupidité sont substitués aux accens du cœur, aux flammes du sentiment ; le plaisir est vénal & trompeur. Ce jeune homme qui a quitté un pere, une mere, une amante, plongé dans une multitude confuse, sera heureux s'il ne perd quelquefois que sa santé ; si échappant à la

ruine de ses forces, il ne va pas groffir le troupeau de ces ames sans vigueur & sans nerf, qui ne sont plus livrées qu'à un mouvement machinal. Ainsi tout est compensé; & pour acquérir des connoissances rares ou neuves, il en coûte cher quand on veut toucher à *l'arbre de la science*.

Il y auroit une piece de théâtre très-morale à faire, *le pere de province*. Un malheureux pere, souvent abusé par une perspective décevante, combat mollement les desirs de son fils, lui ouvre la route de la capitale, séduit le premier par l'idée d'une prochaine fortune. Le fils part avec un cœur rempli des vertus filiales; mais la contagion va le saisir: bientôt le pere infortuné ne reconnoitra plus le fils dans lequel il se complaisoit; celui-ci aura appris à tourner en ridicule les vertus qui lui étoient les plus cheres; & tous les liens qui l'attachoient à la maison paternelle, il les aura oubliés ou brisés, parce qu'il aura vu la ville où ces nœuds sont si légers qu'ils n'y existent plus, ou qu'ils y sont tournés en ridicule.





C H A P I T R E XII.

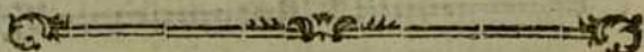
Avantages.

C'EST à Paris que l'on trouve les ressources que l'on chercheroit vainement dans les provinces pendant plusieurs années. On a bien raison de dire que la fortune est aveugle : car une simple recommandation vous pousse quelquefois beaucoup plus loin que les travaux les plus assidus. Tout dépend quelquefois de la première maison où vous entrez.

O jeune homme ! tandis que ton visage est frais , va caresser la fortune. Elle est femme , elle chérit les premières années de la vie humaine : si tu attends plus tard , tu ne feras point favorisé.

Mais il y a une si grande presse dans le temple de la fortune , rempli d'ambitieux ! Ils se coudoyent & se croisent mutuellement dans leur marche. Il faut se faire jour à travers le flux & le reflux. A peine a-t-on vaincu la foule

prodigieuse des obstacles , à peine a-t-on mis un pied devant l'autel de la déesse , qu'on se trouve avoir la barbe grise , & qu'il faut tout abandonner. Je n'ai jamais fait un pas vers l'idole : aussi suis-je toujours à la même distance ; & il est trop tard aujourd'hui pour avancer.



C H A P I T R E X I I I .

Esprit raffiné.

P E U T - Ê T R E y a-t-il dans la capitale vraiment trop de ce qu'on appelle esprit. On justifie tout, & le vice même. Notre malice , c'est-à-dire , le raffinement de nos passions, l'art de les justifier, lauroit-elle pour mesure l'étendue donnée à notre faculté de penser ? Notre raison perfectionnée nous apprendroit-elle en même tems à perfectionner le vice ? Ne nous servirions-nous pas d'une logique ingénieuse pour voiler l'artifice , & le progrès de nos goûts intéressés ? Ne deviennent-ils pas plus attrayans , plus tyranniques par la méthode même qui

nous apprend ces subtilités? Quoi, la science seroit accompagnée d'un poison subtil! Je crains d'approfondir cet objet. Non, la science vraie est bonne. Il y en a de fausses, & ce sont celles-là qui excitent la cupidité; il en est d'innocentes dans les siècles les plus corrompus.

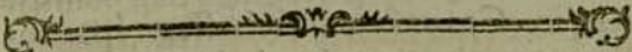


C H A P I T R E X I V .

Pour qui les arts? Hélas!

TANDIS que l'imagination cherche & invente, se consume dans son vol actif & soutenu, tandis que le bon sens médite, calcule, que l'esprit de sagacité perfectionne..... c'est donc pour que l'indolence jouisse dédaigneusement de tous ses arts créés avec tant de travaux!

Cela est bien triste à penser. Quoi, tout est fait pour l'œil de la mollesse, pour les plaisirs du voluptueux oisif! Quoi, c'est pour le réveiller de sa léthargie & de son ennui, que les nobles enfans des arts mettent au jour leurs admirables productions!


 C H A P I T R E X V.

Au plus pauvre la besace.

TOUTES les charges, les dignités, les emplois, les places civiles, militaires & sacerdotales se donnent à ceux qui ont de l'argent : ainsi la distance qui sépare le riche du reste des citoyens s'accroît chaque jour, & la pauvreté devient plus insupportable par la vue des progrès étonnans du luxe qui fatigue les regards de l'indigent. La haine s'envenime, & l'état est divisé en deux classes ; en gens avides & insensibles, & en mécontents qui murmurent. Le législateur qui trouvera le moyen de hacher les propriétés, de diviser & subdiviser les fortunes, servira merveilleusement l'état & la population. Telle est la pensée féconde de Montesquieu, revêtu de cette expression si heureuse : *En tout endroit où deux personnes peuvent vivre commodément, il se fait un mariage.*

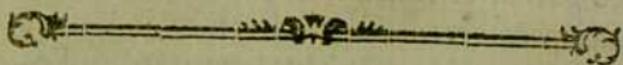
Les richesses accumulées sur quelques têtes enfantent ce luxe si dangereux

pour celui qui en jouit & pour celui qui l'envie. Ces mêmes richesses réparties d'une manière moins inégale, au lieu du poison destructeur que produit le faste, ameneroient l'aisance, mere du travail & source des vertus domestiques. Tout état où les fortunes sont à peu près au même niveau, est tranquille, fortuné & semble faire un tout. Telle est de nos jours la Suisse. Tout autre état porte un principe de discorde & de division éternelle. L'un se vend, l'autre achette, & tous deux sont avilis. Je n'entends pas parler de cette égalité qui n'est qu'une chimere ; mais les énormes propriétés nuisent au commerce & à la circulation. Tout l'argent est d'un côté, & le suc vital s'égare au lieu de féconder toutes les branches de l'arbre. Que de talens éclipsés faute de quelques piéces d'argent ! S'il est considéré comme une semence productive, les trois quarts & demi des citoyens en sont privés, & languissent toute leur vie sans pouvoir déployer leurs propres facultés.

Rien ne me fait plus de plaisir que de voir l'héritier d'un millionnaire dépenser en peu d'années les biens im-

menfes que fon pere avare & dur avoit amaffés. Car fi le fils étoit avare comme le pere , à la troifieme génération le defcendant pofféderoit dix fois la fortune de fon bifaieul ; & vingt hommes de cette efpece engloberoient toutes les richesses d'un pays. L'origine de tous les maux politiques doit s'attribuer à ces fortunes immenfes , accumulées fur quelques têtes. Cette funefte inégalité fait naître d'un côté les attentats de l'opulence, & de l'autre les crimes obscurs de l'indigence. Elle enfante une guerre intestine qui a beaucoup de reffemblance avec la guerre civile : elle inspire aux uns une haine d'autant plus active qu'elle eft cachée , & aux autres un orgueil intolérable , qui devient cruel. Tout état qui favorisera par fes loix cette injufte difproportion , n'a qu'à étendre fon code pénal. Dès qu'il y aura de nombreux palais , il faudra bâtir de vaftes prifons. Tout état , au contraire , attentif à divifer les héritages , à faire defcendre le suc nourricier dans toutes les branches , aura moins de délits à punir. La loi romaine , qui défendoit qu'aucun Romain pût pofféder au-delà de 500 arpens de terre , étoit une loi

très-sage. Une loi qui parmi nous examinerait à la mort la vie d'un très-riche propriétaire , par quels moyens il a amassé sa fortune , & qui rendroit aux pauvres de l'état ce qui paroîtroit avoir excédé les gains légitimes , semblera chimérique , mais n'en feroit pas moins excellente.



C H A P I T R E X V I .

Manque de signes.

MONTESQUIEU a dit : *Tout va bien lorsque l'argent représente si parfaitement les choses , qu'on peut avoir les choses dès qu'on a l'argent ; & lorsque les choses représentent si bien l'argent , qu'on peut avoir l'argent dès qu'on a les choses.* Voilà une de ces vérités fécondes , qui devroit être méditée par les administrateurs des états & par les hommes en place ; mais ils ne lisent pas Montesquieu.

Que de choses *invendues* faute d'un signe assez multiplié ! & que de choses *à vendre* qui ne se *vendent point* ! A peine les journaliers trouvent-ils tout de suite un argent tout prêt,

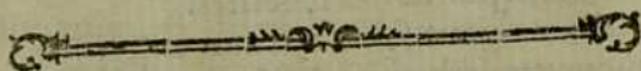
Pour un acheteur qui puisse payer comptant, cinquante autres vous offriront des billets. C'est donc un *grand vice* de n'avoir pour signe d'échanges que des *métaux*. Il manque au vœu de Montesquieu son accomplissement. Il est difficile de vendre, & très-difficile de se vendre. Beaucoup d'hommes restent sans emploi : les travaux privés languissent ; les travaux publics ne vont pas mieux. Tout indique donc le défaut presque absolu des signes d'échanges : tout nécessite aujourd'hui une *banque* qui verse une multitude de signes représentatifs, parce qu'il y a obstruction *caractérisée* dans la circulation. On a donc un besoin pressant de ces signes qui représentent toute espèce de valeur avec une parfaite égalité. Sans la rapidité des échanges, la vie du corps politique languit, & nous languissons.

Des billets de banque, c'est-à-dire, un *papier-monnoie*, qui proportionneroit l'abondance des signes à la multitude des choses invendues & qui sont à vendre, peut seul parer aux besoins multipliés de la capitale, parce que l'abondance des signes doit répondre à l'abondance des besoins ; & nous sommes dévorés de besoins.

Les lumieres répandues sur ces objets, & qu'on veut méconnoître, attestent que cette banque ne pourroit avoir rien de commun avec le méprisable papier de Laws. C'est son empyrisme même qui servira à nous éclairer; c'est l'abus outré qu'il a fait de ce remede, qui nous le rendra sain & utile. Qu'on songe à l'activité qu'il imprima, & au bien momentané qu'il fit dans son extravagance. Aujourd'hui que la raison publique préside à tout calcul, & que le calcul ne sauroit s'égarer, il n'y a qu'une terreur enfantine qui puisse interdire en France ce *papier-monnoie*, dont l'absence empêche le royaume de profiter de tous ses avantages.

Je fais qu'il n'est pas possible en ce point d'imiter l'Angleterre, parce qu'il y aura toujours une énorme différence entre une dette nationale & une dette royale; mais on pourroit créer, non les billets d'état de Laws, mais des billets de banque, dans une proportion sage, modérée, & qui circuleroient sous l'œil du gouvernement qui consentiroit alors à jouir de la richesse publique, sans porter la main à la machine qui mettroit en action cette banque nationale.

On s'étonnera un jour de notre inattention & de nos préjugés aveugles & opiniâtres, qui rejettent les moyens les plus simples, les plus souples & les plus féconds pour la grande prospérité du royaume. Le parchemin des contrats n'est point le *papier-monnoie* ; il en est l'opposé. Un emprunt royal n'est pas le signe reproductif.



CHAPITRE XVII.

Argenterie.

ET au milieu de cet incroyable manque de signes, ce que Paris renferme en meubles d'or & d'argent, en bijoux, en vaisselle plate, est immense. Cette richesse néanmoins est nulle & oisive.

Ajoutez ce que les églises contiennent d'argenterie : ce sont des monceaux de métal. Les temples & leurs décorations ont coûté horriblement cher à la patrie. Et comment le culte simple fondé par les apôtres a-t-il pu se convertir en un luxe ?

Calculez ensuite ce que les fabriques de galons, les étoffes de soie, or & argent, emportent de ces précieuses matières.

Dans les maisons des particuliers, vous voyez des pyramides de vaisselle plate. On se plaint de la disette des espèces monnoyées, & voilà que nous avons dénaturé nos richesses pour les métamorphoser en meubles.

On ne peut faire aucune entreprise, aucun travail, sans une somme d'argent monnoyé; & tout se prend néanmoins sur cette même somme, & on l'enlève, & on l'attire par tous les moyens imaginables, & il n'en reste plus entre les mains des particuliers; & cette richesse métallique, qui dort à côté de nous, devient une richesse stérile, parce qu'elle n'a aucun cours. Et comment subvenir ensuite aux dépenses extraordinaires, lorsqu'on ne fait que se servir des mêmes écus, les pomper & les repomper; c'est-à-dire, substituer l'action la plus difficile & la plus fatigante, à une création simple & aisée?

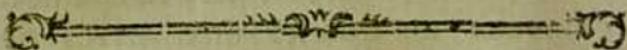
Nous avons des biens immenses, & nous sommes toujours dans la détresse, parce que nous ne savons pas doubler notre puissance en créant les signes de

notre richesse métallique ; ce qui nous empêche de donner aux terres des préparations nouvelles , de perfectionner les arts , d'augmenter la population , & de nous rendre respectables à nos voisins.

Ayons toujours des tabatiers d'or , des étuis d'or , des furtouts d'argent , des anges , des saints d'argent , des vierges d'argent , & point de papier-monnoie , & bientôt nous nous trouverons pauvres ; car la Fontaine nous l'a dit : *mettez une pierre à la place ; elle vous vaudroit tout autant.*

L'or & l'argent qui ne circulent pas , c'est-à-dire , qui n'enfantent pas les signes qu'ils peuvent enfanter , sont comme s'ils étoient enfouis dans les mines de la terre. Une prompte & rapide circulation manque à nos finances & encore plus à notre commerce.

Au lieu de tous ces emprunts en grosses & fortes sommes qui ne sont utiles qu'aux riches , il auroit fallu un papier-monnoie utile aux classes inférieures , parce que le rôle qu'il joue ouvre une infinité de branches d'industrie , toujours inconnues aux gouvernemens qui ne doublent pas leurs richesses avec des billets.



C H A P I T R E X V I I I .

Gaieté.

O N ne trouve plus chez les Parisiens cette gaieté qui les distinguoit, il y a soixante ans, & qui formoit pour l'étranger l'accueil le plus agréable & le compliment le plus flatteur. Leur abord n'est plus si ouvert, ni leur visage aussi riant. Je ne fais quelle inquiétude a pris la place de cette humeur enjouée & libre, qui attestoit des mœurs plus simples, une plus grande franchise, & une plus grande liberté. On ne se réjouit plus en compagnie; l'air sérieux, le ton caustique, annoncent que la plupart des habitans rêvent à leurs dettes, & sont toujours aux expédiens.

Les dépenses qu'entraînent le luxe & la manie des superfluités ont rendu tout le monde pauvre, & l'on s'intrigue perpétuellement, pour parer aux frais de représentation.

Affaires, embarras, servitudes, projets; tout cela se lit sur les visages.

Dans une société de vingt personnes, dix-huit s'occupent des moyens d'avoir de l'argent, & quinze n'en trouveront point.

Les ris naissent de la modération des desirs : on ne la connoît plus : on tombe dans la réserve, de là dans la sécheresse ; & l'abus de l'esprit vient encore rétrécir les cœurs. Les visages voudroient se montrer épanouis ; mais une vraie inquiétude trahit le tourment intérieur de l'ame. Si l'on jouit encore, c'est dans des parties obscures & secretes, où l'on est seul, où le libertinage prend la place de la volupté ; on y est quelquefois distrait, jamais heureux.



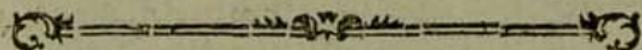
 CHAPITRE XIX.
Besoins factices.

CE n'est pas l'or qui pervertit une nation ; il est pur & innocent chez un peuple où regne la simplicité : il devient dangereux dès qu'il reçoit un prix extrême par l'appât des faux plaisirs.

Lorsqu'on voit avec quelle fureur l'homme se précipite à Paris dans les frivolités du luxe , dès qu'il lui est offert ; à quel point il est devenu ardent pour ces prétendues jouissances , dont nos aïeux se passaient si bien ; combien il a mis de recherches dans ce nouveau genre de délices , & comme il est devenu superbe & dédaigneux pour tout ce qui n'est pas orné de ce brillant superflu qui ne le rend que plus avide & plus inquiet , on ne peut s'empêcher de craindre qu'il ne tourne absolument en ridicule la vertu , la raison , la frugalité , la tempérance : on doit craindre que l'homme , dans cette ville , n'oublie tout-à-fait sa propre dignité , &

ne

ne s'abaisse devant l'idole de la fortune ; pour l'intérêt de ces mêmes voluptés qui ne sont pas des besoins , & qui commandent plus impérieusement que ceux de la nature.



C H A P I T R E XX.

Le Bourgeois.

PAR la même raison que l'on ne donne à la Haye que le nom de *village*, parce que cette ville n'est point murée, on pourroit appeler ainsi Paris, qui n'a point de murailles.

C'est le pays de tout le monde : le Parisien natif n'y a pas plus de privilèges que le Chinois qui viendroit s'y établir : si je disois *mon droit de citoyen*, je ferois rire jusqu'aux officiers municipaux.

Le Parisien s'échauffe d'abord avec une espece de frénésie ; le lendemain il tourne tout en ridicule, parce qu'il ne cherche que l'amusement.

Il est tombé depuis près de cent ans dans une espece d'insouciance sur ses

intérêts politiques ; poison moral , qui gâte les cœurs , énerve les entendemens , atténue & fait trouver trop fort tout ce qui est énergique : on y a peur de tout ce qui est sublime en tout genre.

On se borne au perfiffage superficiel des ridicules , & l'on a rendu odieuse la censure utile des vices.

Le régent ayant bouleversé toutes les fortunes , il y a soixante ans , a produit le même bouleversement dans les mœurs : c'est à cette époque qu'a commencé l'oubli des vertus domestiques.

Le bourgeois est marchand ; mais il n'est pas négociant : livré à une conduite mercantille , les spéculations grandes & généreuses lui échappent ; il fait des affaires de tout : il est vrai que la douane obstrue & fatigue horriblement le commerce.

Dès qu'on est sur le pavé de Paris , on voit bien que le peuple n'y fait pas les loix : aucune commodité pour les gens de pied : point de trottoirs. Le peuple semble un corps séparé des autres ordres de l'état : les riches & les grands qui ont équipage , ont le

droit barbare de l'écraser ou de le mutiler dans les rues ; cent victimes expirent par année sous les roues des voitures. L'indifférence pour ces sortes d'accidens fait voir que l'on croit que tout doit servir le faste des grands. Louis XV disoit : *si j'étois lieutenant de police, je défendrois les cabriolets.* Il regardoit cette défense comme au-dessous de sa grandeur.

Que l'on dise à un tranquille habitant des Alpes, qu'il y a une ville où des citoyens pouffent leurs chevaux à toute bride sur le corps de leurs concitoyens, qu'ils en sont quittes pour payer une légère somme, & qu'ils peuvent recommencer le lendemain ; il taxera le Parisien de mensonge, & n'osera faire entrer dans sa mémoire l'image de cette barbarie.

Le peuple est mou, pâle, petit, rabougri ; on voit bien au premier coup-d'œil, que ce ne sont pas là des républicains : à ceux-ci appartient un autre caractère qu'au sujet d'un monarque. Que celui-ci soit poli, sybarite, sans mœurs fortes ; il n'a d'autre consolation que les jouissances trompeuses du luxe. Ce n'est que le républicain qui

déploie cette rudesse , ce geste tranchant , cet œil animé , qui conservent l'énergie des ames , & soutiennent le patriotisme.

Si le citoyen ne marche point sur le pavé , la tête haute , prêt au pugilat , il perdra sa valeur réelle : tant les vertus orgueilleuses des états tiennent à une certaine rudesse ! Elle peut offenser un œil efféminé , mais elle n'en est pas moins la sauve-garde des empires qui veulent rendre leurs forces respectables.

Le nerf , & , s'il faut le dire , l'insolence du peuple sera toujours le gage de sa franchise , de sa probité , de son dévouement. Dès que le peuple cesse d'être agreste & clamateur , il devient sérieux , vain , débauché , pauvre , & conséquemment avili.

J'aime mieux le voir , comme à Londres , se battre à coups de poings & s'enivrer à la taverne , que de le voir , comme à Paris , soucieux , inquiet , tremblant , ruiné , n'osant lever la tête , livré aux plus laides catins de l'univers , & incessamment prêt à faire banqueroute. Il est alors licencieux sans liberté , dissipateur sans fortune , orgueilleux sans courage ; &

la misere & l'esclavage vont le charger de leurs fers honteux.

Le bâton regne à la Chine ; c'est la populace la plus timide , la plus lâche & la plus voleuse de l'univers. A Paris elle se disperse devant le bout d'un fusil , elle fond en larmes devant les officiers de la police , elle se met à genoux devant son chef : c'est un roi pour toute cette canaille.

Elle croit que les Anglois mangent la viande toute crue ; qu'on ne voit que des gens qui se noient dans la Tamise ; & qu'un étranger ne sauroit traverser la ville , sans être affommé à coups de poings.

Tous les chapiers de la terrasse des Tuileries , ou de l'allée du Luxembourg , sont des anti-anglicans , qui ne parlent que de faire une descente en Angleterre , de prendre Londres , d'y mettre le feu ; & qui , quoique jugés souverainement ridicules , n'ont guere sur les Anglois des idées différentes de celles du beau monde.

Nous ne pouvons à Paris ni parler ni écrire , & nous nous passionnons à l'excès pour la liberté des Américains , placés à douze cents lieues de nous ;

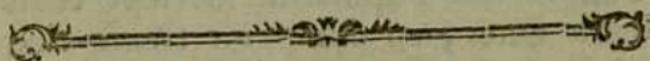
il ne nous est jamais arrivé, au milieu de ces applaudissemens donnés à la guerre civile, de faire un retour sur nous-mêmes; mais le besoin de parler entraîne le Parisien, & les premières classes comme les dernières sont soumises à des préjugés déplorables & honteux.

Le Parisien a changé à bien des égards. Il étoit, avant le regne de Louis XIV, bien différent de ce qu'il est aujourd'hui; les descriptions des écrivains, fidèles dans le tems où elles furent écrites, ne peuvent plus convenir à présent. Il a de l'esprit & des lumières; il n'a plus ni force, ni caractère, ni volonté.

Le Parisien a le singulier talent de faire poliment une question désobligeante à un étranger; il allie l'indifférence à la réception la plus gracieuse; il lui rend service sans l'aimer, & l'admire par mépris.

Le propos de ce danseur qui se nommoit immédiatement après un monarque législateur, après un homme d'un esprit universel, & qui disoit, *je ne connois que trois grands hommes, Frédéric, Voltaire & moi*, a été répété comme le

propos d'un appréciateur, d'un distributeur de la renommée ; & tout Parisien, jusqu'au faiseur de cabrioles, se croit en droit d'indiquer à la gloire les noms qu'elle doit couronner.



C H A P I T R E X X I .

Population de la Capitale.

M. de Buffon (que je n'appellerai point le comte de Buffon , car il y a tant de comtes) soutient que la force de cette ville pour le maintien de sa population a augmenté depuis cent ans d'un quart , & que sa fécondité est plus que suffisante pour sa population. Chaque mariage , dit - il , produit quatre enfans ; il se fait chaque année environ quatre à cinq mille mariages , & le nombre des baptêmes monte à dix-huit, dix-neuf , & vingt mille. Ainsi ceux qui entrent à la vie semblent égaler en nombre ceux qui en sortent ; proportion qui a quelque chose d'admirable , & qui démontre à l'œil attentif un plan

soutenu dans la circulation de la vie & de la mort.

Il meurt à Paris, année commune, vingt mille personnes environ; ce qui, selon le même observateur, paroît donner une population de sept cents mille ames, en comptant trente-cinq vivans pour un mort. Tous les grands hivers augmentent, cette mortalité. Elle s'est trouvée en 1709, de 30000; en 1740, de 24000.

D'après les mêmes observations, il naît à Paris plus de garçons que de filles, & il y meurt plus d'hommes que de femmes, non-seulement dans la proportion des naissances des mâles, mais encore considérablement au-delà de ce rapport; car sur dix ans de vie courante, les femmes ont un an de plus que les hommes à Paris: ainsi la différence est d'un neuvième entre le fort final des hommes & des femmes dans cette capitale, nommée par le petit peuple, *le paradis des femmes*, *le purgatoire des hommes*, & *l'enfer des chevaux*.

Il y a des jours qu'il sort des portes de la capitale trois cents mille hommes à épaisses colonnes, dont soixante mille

en équipages ou à cheval : il s'agit d'une réjouissance, d'une revue, d'une fête publique. Six heures après, cette foule immense se dissipe ; chacun retourne chez soi : la place dont les limites étoient serrées, dont les barrières étoient renversées par l'affluence prodigieuse du peuple qui crioit miséricorde, se vuide, demeure nue & déserte ; & de tant d'hommes assemblés & pressés, chacun a son asyle ou son trou à part.

Le jour de la promenade de Long-Champ, toute la ville sort, quelque tems qu'il fasse : c'est le jour marqué par l'usage, pour faire voir à tout Paris son équipage, ses chevaux & ses laquais. On ne fait point la révérence à la promenade, comme dans un salon ; celle-là a un caractère de légèreté que n'attraperoit jamais le plus leste étranger.

Depuis le désastre arrivé à la place de Louis XV, il y a dix années, où quinze à dix-huit cents personnes furent étouffées, à la suite d'un déplorable feu d'artifice, il y a beaucoup d'ordre & d'exactitude dans toutes les fêtes publiques, & l'on ne sauroit donner trop

d'éloge à la vigilance & à l'adresse qui regnent en cette partie.

D'après cette affluence inconcevable, qui étonne les yeux les plus accoutumés à ce spectacle, on ne fera pas surpris d'apprendre que la seule ville de Paris rapporte au roi de France près de cent millions par an, en y comprenant tout, les entrées, les dixièmes, les capitations, & toutes les impositions fiscales, qui formeroient un dictionnaire. Cette épouvantable somme, que produit un point si étroit, se renouvelle chaque année; & ce n'est pas sans raison, que les monarques François appellent la capitale, *notre bonne ville de Paris* : c'est une bonne vache à lait. Sous le regne de Louis le Gros, les entrées de Paris rapportoient douze cents livres.

La cour est fort attentive aux discours des Parisiens : elle les appelle *les grenouilles*. Que disent les grenouilles? se demandent souvent les princes entr'eux. Et quand les grenouilles frappent des mains à leur apparition, ou au spectacle, ou sur le chemin de Sainte-Genevieve, ils sont très-contens. On les punit quelquefois par le silence : en

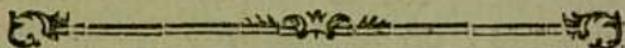
effet, ils peuvent lire dans le maintien du peuple les idées qu'on a sur leur compte : l'alégresse ou l'indifférence publique ont un caractère bien marqué. L'on prétend qu'ils sont sensibles à la réception de la capitale, parce qu'ils sentent confusément que dans cette multitude il y a du bon sens, de l'esprit, & des hommes en état de les apprécier, eux & leurs actions : or ces hommes, on ne fait trop comment, déterminent le jugement de la populace.

La police a soin, dans certaines circonstances, de payer de fortes gueules qui se répandent dans différens quartiers, afin de mettre les autres en train, ainsi qu'elle soudoie des *chianlis* pendant les jours gras ; mais les vrais témoignages de l'alégresse publique, ainsi que du contentement du peuple, ont un caractère que rien n'imité.

On en est au dixième plan de Paris ; mais il déborde toujours ses limites ; la clôture n'en est pas encore fixée, & ne sauroit l'être.

Je m'égaré, je me perds dans cette ville immense ; je ne reconnois plus moi-même les quartiers nouveaux. Les

marais qui produisent les légumes, reculent & font place à des édifices. Voilà Chaillot, Passy, Auteuil bien liés à la capitale; encore un peu, Sève y touche; & si l'on prolonge d'ici à un siecle jusqu'à Versailles, de l'autre côté à Saint-Denis, & du côté de Picpus à Vincennes, ce sera là pour le coup une ville plus que Chinoise.



C H A P I T R E X X I I .

Voisinage.

ON est étranger à son voisin, & l'on n'apprend quelquefois sa mort que par le billet d'enterrement, ou parce qu'on le trouve exposé à la porte quand on rentre le soir. Deux hommes célèbres peuvent vivre vingt-cinq ans dans cette ville sans se connoître, ni se rencontrer: votre adverfaire, votre ennemi sera comme invisible pour vous; car en entrant dans une maison, vous saurez d'avance s'il y est ou s'il n'y est pas. Il ne tient qu'à vous de ne voir jamais sa face: aussi les parens les

plus proches , quand ils sont brouillés ; quoique demeurant dans la même rue , sont à mille lieues l'un de l'autre.

On rapporte l'histoire de Dom Jacques Martin , bénédictin. M. Deslandes , auteur de l'*Histoire critique de la philosophie* , avoit critiqué ses ouvrages : Dom Martin , qui supportoit impatiemment la censure , se répandoit en invectives furieuses contre M. Deslandes. Comme celui-ci avoit l'esprit doux , liant & honnête , une dame imagina de faire goûter à Dom Martin ce même homme contre lequel il déclamoit avec tant de violence. M. Deslandes prit le nom d'Olivier , & dîna souvent avec lui ; il mettoit la conversation sur le chapitre de M. Deslandes , & D. Martin de s'écrier : *vous êtes un homme , vous , plein de science & d'esprit , qui raisonnez avec une justesse infinie ; mais ce Deslandes est bien l'homme du monde le plus ignorant & le plus pitoyable.* Cette scène étoit des plus divertissantes , & je ne doute point qu'elle ne se renouvelât entre les auteurs qui se montrent les plus acharnés l'un contre l'autre , pour quelques atteintes portées à leur amour-propre.

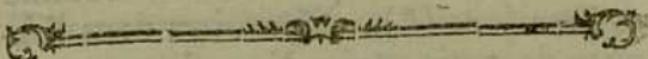
On avoit proposé à Elie - Catherine Fréron , dont la physionomie n'étoit pas connue de François-Marie Arouet de Voltaire , d'aller à Ferney rendre une visite à ce grand poëte , sous un nom supposé ; mais Fréron ne prit pas sur lui-même de jouer un tour semblable à l'auteur de l'*Ecoffaise*.

Voltaire fuyoit Piron dans cette immense ville ; il redoutoit ses sarcasmes : il lui échappa tant qu'il fut à Paris ; & la rencontre que plusieurs plaisans attendoient & provoquoient , n'eut jamais lieu.

L'inimitié n'y a pas l'ardeur qui distingue les haines si violentes dans les petites villes , parce qu'on échappe à son ennemi & à son adversaire , & ne le voyant plus , on l'oublie.

L'animosité est passagere , ainsi que l'amour ; & les passions en général , soit en bien , soit en mal , n'ont pas ce caractère de profondeur qui les rend sublimes ou redoutables.





CHAPITRE XXIII.

Des Cheminées.

L'USAGE habituel que l'homme fait du feu, dit M. de Buffon, ajoute beaucoup à cette température artificielle, dans tous les lieux où il habite en nombre. A Paris, dans les grands froids, les thermometres au fauxbourg Saint-Honoré marquent deux ou trois degrés de froid de plus qu'au fauxbourg Saint-Marceau, parce que le vent du nord se temperé en passant sur les cheminées de cette grande ville.

La consommation de bois est devenue effrayante, & menace, dit-on, d'une prochaine disette. Celui qui a inventé le flottage du bois, mériteroit d'avoir une statue dans l'hôtel-de-ville; mais les échevins aiment mieux y montrer leur figure en perruque, roide & agenouillée. Cependant, sans cet inventeur heureux, la capitale n'auroit jamais pris un tel accroissement.

Ce bois que le fleuve amene, &

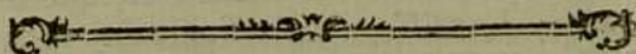
qu'on entasse en piles hautes comme des maisons (*), disparaîtra dans l'espace de trois mois. Vous le voyez en pyramides quarrées ou triangulaires, qui vous dérobent la vue des environs: il sera mesuré, porté, scié, brûlé, & il n'y aura plus que la place.

Autrefois, ce qui composoit le domestique se chauffoit à un foyer commun; aujourd'hui la femme-de-chambre a sa cheminée, le précepteur a sa cheminée, le maître-d'hôtel a sa cheminée, &c. (**)

Ceux même qui se piquent de politesse, ne s'abstiennent pas aujourd'hui, même en présence des dames, de se chauffer indécemment les mains & le dos, & de dérober la chaleur & la vue du feu à toute une compagnie. Cet usage a quelque chose de choquant.

(*) La Gazette ecclésiastique s'est imprimée long-tems sous une de ces piles; les ouvriers de l'imprimerie étoient déguisés en scieurs & en débardeurs. Les limiers de la police étoient tous en défaut.

(**) Nicole, sur la fin de sa vie, n'osoit sortir, dans la crainte d'être écrasé par la chute d'une cheminée; il ne songeoit qu'en tremblant à cette foule de longs tuyaux qui couronnent nos toits.



C H A P I T R E X X I V .

Crainte fondée.

QUAND on songe qu'il y a à Paris près d'un million d'hommes entassés sur le même point, & que ce point n'est pas un port de mer, il y a vraiment de quoi frémir sur la future subsistance de ce peuple ; & quand on songe ensuite que ce qu'on appelle commerce (& qui n'est au fond qu'un agiotage perpétuel, qu'une industrie locale) est encore gêné, comprimé, fatigué de toutes parts, il y a encore de quoi frémir davantage. Alors l'existence de cette superbe ville paroît absolument précaire : car plusieurs causes isolées, qui n'ont pas besoin d'être réunies, peuvent y faire entrer la famine, sans compter les autres fléaux qu'elle peut essuyer politiquement.

Il est bien sûr que chaque Parisien n'aura désormais du pain, que tant qu'on voudra bien permettre aux bou-

langers d'avoir de la farine, & que le maître du ruisseau de la Seine & de la Marne l'est & le sera de l'existence de la ville.

Comment trouver le moyen de remédier à cette foule de nécessiteux, qui n'ont d'autre gage de leur subsistance que dans le luxe dépravé des grands ? Comment entretenir la vie au milieu de cette masse qui crieroit famine, si certains abus venoient à cesser tout-à-coup ? Le luxe dévorateur, tout en mangeant l'espece humaine, soutient au-dessus de leur tombeau tous ces hommes qu'il extermine ; ils meurent par degrés, & non tout-à-coup.

On voit dans cette capitale des hommes qui usent toute leur vie à faire des joujous d'enfans ; les vernis, les dorures, les pompons occupent une armée d'ouvriers ; cent mille bras y sont exercés nuit & jour à fondre des sucreries & à édifier des desserts. Cinquante mille autres, le peigne en main, attendent le réveil de tous ces oisifs qui végètent en croyant vivre, & qui, pour se dédommager de l'ennui qui les accable, font deux toilettes par jour.

CHAPITRE XXV.

Caractere politique des vrais Parisiens.

PARIS a toujours été de la plus grande indifférence sur sa position politique. Cette ville a laissé faire à ses rois tout ce qu'ils ont voulu faire. Les Parisiens n'ont guere eu que des mutineries d'écoliers, jamais profondément asservis, jamais libres. Ils repoussent le canon par des vaudevilles, enchaînent la puissance royale par des faillies épigrammatiques, punissent leur monarque par le silence, ou l'absolvent par des battemens de mains; lui refusent le *vive le roi* s'ils sont mécontents, ou le récompensent par des acclamations. La halle a là-dessus un tact qui ne se dément jamais. La halle fait la réputation des souverains, & le philosophe, après avoir bien médité, observé, est tout étonné de voir que la halle a raison.

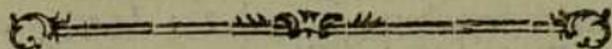
Les Parisiens semblent avoir deviné par instinct, qu'un foible degré de

liberté de plus ne valoit pas la peine d'être acheté par une continuité de réflexions & d'efforts. Le Parisien oublie promptement les malheurs de la veille ; il ne tient point registre de ses souffrances ; & l'on diroit qu'il a assez de confiance en lui-même pour ne pas redouter un despotisme trop absolu. Il a développé beaucoup de patience , de force & de courage , dans la dernière lutte du trône & des loix ; des villes assiégées ont eu moins de courage & de constance.

En général, il est doux, honnête, poli, facile à conduire ; mais il ne faudroit pas trop prendre sa légèreté pour de la foiblesse ; il est dupe un peu volontairement ; & je crois assez le connoître pour affirmer que , si on le pouvoit à bout , il prendroit une opiniâtreté invincible : souvenons-nous de la ligue & de la fronde. Tant que ses maux ne seront pas insupportables, il ne se vengera que par des couplets & des bons-mots : il ne parlera pas dans les lieux publics ; mais il se dédommagera amplement dans le secret des maisons.

Paris vit dans l'ignorance des faits

historiques les plus importans à méditer. Cette ville a oublié que les Anglois y commanderent dans le quinzieme siècle ; que Malboroug , dans ce siècle même , ayant forcé les lignes de Villars près de Bouchain , s'étoit frayé le chemin de la capitale ; que le sort heureux d'une bataille avoit préservé le chef-lieu de la souveraineté. Il n'a point d'idée plus juste de Londres que de Pékin.



CHAPITRE XXVI.

Des parfaits Badauds.

D'Où vient le sobriquet de badaud qu'on applique aux Parisiens ? Est-ce pour avoir battu le dos des Normands ? est-ce à raison de l'ancienne porte *Baudaye* ou *Badaye*, ou du caractère du Parisien , qui s'amuse de tout ? Quelle que soit l'étymologie , on veut dire que le Parisien qui ne quitte pas ses foyers , n'a vu le monde que par un trou ; qu'il s'extasie sur tout ce qui est étranger , & que son admiration

porte je ne fais quoi de niais & de ridicule.

Pour se moquer à la fois de l'ignorance & de l'indolence de *certain* Parisiens qui n'ont jamais sorti de chez eux que pour aller en nourrice & pour en revenir, qui n'osent se hasarder à quitter les vues coutumieres du Pont-Neuf & de la Samaritaine, & qui prennent pour des endroits fort éloignés les pays les plus voisins, un auteur a fait il y a vingt ans, une petite brochure intitulée : *Le voyage de Paris à Saint-Cloud par mer, & le retour de Saint-Cloud à Paris par terre.* J'en donnerai ici un petit extrait.

« Le Parisien qui entreprend ce long voyage, prend toute sa garde-robe, se munit de provisions, fait ses adieux à ses amis & parens. Après avoir offert sa priere à tous les saints, & s'être recommandé spécialement à son *ange gardien*, il prend la *galiole*; c'est pour lui un vaisseau de haut-bord. Étourdi de la rapidité du bateau, il s'informe s'il ne rencontrera pas bientôt la *compagnie des Indes*; il estime que les échelles des blanchisseuses de Chaillot sont les *échelles du Levant*; il se regarde

comme éloigné de sa patrie , fonge à la rue *Trouffe-vache* , & verse des larmes.

Là , contemplant les *vastes mers* , il s'étonne que la morue soit si chere à Paris ; il cherche des yeux le *Cap de Bonne-Espérance* ; & quand il apperçoit la fumée ondoyante & rouge de la verrerie de Sêve , il s'écrie : voilà le *mont Vésuve* , dont on m'a parlé.

Arrivé à Saint-Cloud , il entend la messe en actions de graces , écrit à sa chere mere toutes ses craintes & ses desastres ; notamment que , s'étant assis sur un amas de cordages nouvellement goudronnés , sa belle culotte de velours s'y est comme incorporée , & qu'il n'a pu se relever qu'après en avoir abandonné des *fragmens considérables*. Il conçoit à Saint-Cloud l'idée sublime de l'étendue de la terre , & il entrevoit que la nature vivante & animée peut s'étendre au-delà des barrières de Paris.

Le retour par terre est sur le même ton. Le Parisien stupéfait & ravi , apprend que le hareng & la morue ne se pêchent point dans la riviere de

Seine : il croyoit que le bois de Boulogne étoit l'ancienne forêt où habitoient *les Druides*, il est détrompé. Il avoit pris le *mont Valérien* pour le véritable Calvaire, où Jésus-Christ avoit répandu son sang précieux ; on le défabuse ; il juge s'avamment qu'il est encore *parmi des catholiques*, puisqu'il apperçoit des clochers, & que sa foi n'est conséquemment pas en danger. Il voit passer un cerf & un faon, & voilà le premier pas qu'il fait dans l'*histoire naturelle*. On lui annonce *Madrid : la capitale de l'Espagne* ? répond-il vivement. On lui dit que ce n'est pas là le château où François I^{er}. fut prisonnier ; il s'étonne du rapport, & cette singularité exerce toute son intelligence.

Il est toujours bon patriote, & ne renie point son pays ; car il annonce à tous ceux qu'il rencontre, qu'il est *né natif* de Paris ; que sa mere vend des étoffes de soie à la Barbe d'or, & qu'il a pour cousin un notaire.

Il rentre dans sa famille ; on le reçoit avec des acclamations ; ses tantes, qui depuis vingt ans n'ont été aux Thuieries, admirent son courage, & le regardent

regardent comme le plus hardi & le plus intrépide voyageur.»

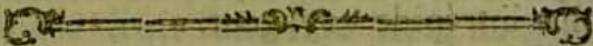
Tel est ce badinage, qui dans son tems eut du succès, parce qu'il peint d'après nature l'imbécillité native d'un véritable Parisien.

Ajoutons que quand il revient dans ses foyers, il lui manque encore une grande connoissance; car on ne peut pas tout apprendre: il ne fait pas démêler dans un champ l'orge d'avec l'avoine & le lin d'avec le millet.

J'ai vu d'honnêtes bourgeois, d'ailleurs instruits des piéces de théâtre & bons *Raciniens*, qui d'après les estampes & les statues croyoient fermement à l'existence des *syrenes*, des *sphinx*, des *licornes* & du *phénix*: ils me disoient, nous avons vu dans un cabinet des cornes de licornes. Il a fallu leur apprendre que c'étoit la dépouille d'un poisson de mer; & c'est ainsi qu'il faut aux Parisiens, non leur donner de l'esprit, mais leur *désenseigner la sottise*, comme dit Montaigne.

Ce benêt qu'on fit lever de grand matin pour voir passer l'équinoxe porté sur un nuage, c'étoit un Parisien.

Tome I. D


 CHAPITRE XXVII.
Petites Bourgeoises.

FAIRE l'amour à une fille, en style bourgeois, c'est la rechercher en mariage. Un garçon se présente le dimanche après vêpres, & joue *une partie de mouche*. Il perd & ne murmure pas; il demande la permission de revenir, elle lui est accordée devant la fille qui fait *la petite bouche*.

Le dimanche suivant, il arrange une partie de promenade, pour peu qu'il fasse beau. Déclaré époux, il a la liberté d'entretenir sa future à cinquante pas géométriques devant les parens. A l'issue d'un petit bois, se fait l'importante déclaration, qui ne surprend point la belle.

Le prétendu est toujours bien frisé & d'une humeur charmante; aussi la fille parvient-elle à l'aimer un peu. Puis elle fait que le mariage est pour elle la seule porte de liberté. Toute la maison ne parle devant l'époux

que de la vertu intacte, qui regne de tems immémorial dans la famille.

Mais il survient un petit inconvénient. Les parens du garçon ont trouvé un parti plus avantageux : on rompt ses habitudes. La fille est piquée, mais elle se console. C'est pour la troisieme fois que cela lui arrive ; & forte des leçons de sa mere, elle s'arme d'une noble fierté contre les infideles.

Quelques autres se présentent ; mais l'histoire du contrat fait toujours obstacle. Cependant la fille court sur son *vingt-unieme* ; il n'y a plus à balancer, il faut que le pere se décide, car il fait que *marchandise gardée perd de son prix*, sans compter les accidens.

La fille devient boudeuse ; le premier qui vient faire des propositions est accepté. En trois semaines on bâcle l'affaire. La fille aura le plaisir de dire qu'elle a été recherchée au moins par cinq partis ; mais elle n'ajoutera pas qu'elle a été remerciée par quatre.

Les parens qui raisonnent, trouvent qu'elle est encore assez jeune pour amener à la maison une foule de marmots qu'il faudra tenir sur les fonts de baptême.

La mere , jalouse de sa fille depuis qu'elle est grande , voulant la marier pour se défaire d'elle , & ne pas la marier pour prolonger son autorité , endoctrine son gendre , lui peint sa fille comme une étourdie , n'ayant aucune de ses qualités personnelles , & demandant à être surveillée par les yeux attentifs d'une mere.

Elle s'offre à diriger les affaires du ménage. Le gendre ne fait pas que Juvenal a dit en latin : *si vous voulez avoir la paix dans la maison , ne souffrez pas que votre belle-mere y donne des conseils.* Il est tout étonné de voir la discorde au bout de trois mois se déclarer entre la mere & la fille. Le mari prend le parti de sa femme , renvoie sa belle-mere , & conte son chagrin à tout le quartier. La belle-mere a parlé de son côté ; les avis sont partagés.

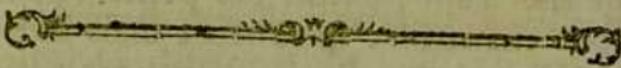
On se raccommode au second enfant ; les larmes coulent de part & d'autre ; les voisins sont édifiés , & la boutique prospere.

C'est en vieillissant que la mere oublie un pouvoir qu'elle vouloit pousser trop loin. Elle fait ligue alors avec sa fille contre son gendre qu'elle ménage &

qu'elle n'aime point. Ses petits-enfans font charmans, spirituels ; mais ils ne tiendront, dit-elle fréquemment, que du grand-pere & de la grand-mere.

Au reste il faut beaucoup de courage & de vertu dans une petite bourgeoise, pour qu'elle n'envie pas secrètement l'opulence & l'éclat de telle courtisane, qu'elle voit parée & dans l'abondance. Elle seroit bien fâchée d'être *une fille entretenue* ; mais elle soupire quelquefois en songeant à la liberté qu'elles ont de prendre & de choisir des amans. Il n'y a point de vertu sans combat. La petite bourgeoise qui combat & triomphe, mérite l'estime publique. Aussi en font-elles réellement plus jalouses dans ce rang que dans tout autre.




 CHAPITRE XXVIII.
Jeune Mariée.

CLÉON rencontre Damis , l'embrasse , l'étouffe & lui dit : je suis le plus heureux des hommes ; j'épouse une jeune fille qui sort du couvent , & qui n'a vu , pour ainsi dire , que moi. Elle porte sur son front l'empreinte de la douceur & de la bonté. Rien de plus ingénu , de plus naïf & de plus modeste ; ses yeux craignent de rencontrer les regards que sa beauté fixe sur elle. Quand elle parle , une aimable rougeur colore son visage ; & cette timidité est un nouveau charme , parce que je suis sûr qu'elle naît de la pudeur , & non de la médiocrité d'esprit. Les malheurs qui affligent l'humanité la trouvent sensible , & elle ne sauroit en entendre le récit sans se trouver presque mal. Qu'il est doux de lui voir répandre des larmes sur les infortunes d'autrui ! Il n'y a point d'ame plus sensible , plus douce plus aimante ; elle ne vivra , elle ne respi-

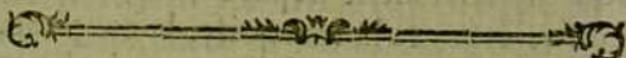
ra que pour moi ; elle chérira ses devoirs , & je ferai le plus fortuné des maris.

Cléon épouse. Au bout de six mois Cléon rencontre le même Damis , & ne lui dit rien de sa femme : Damis apprend que cet ange marié , qui n'a plus besoin de se contraindre , a remplacé la modestie par la fierté , la timidité par la hardiesse , & que si elle rougit encore quelquefois , c'est d'orgueil ou de dépit : il apprend qu'elle a déjà son appartement séparé ; qu'elle est en société avec la marquise , la baronne , la présidente ; qu'elle a pris leurs maximes hautaines & dédaigneuses ; qu'elle persifle son mari , & qu'à la moindre contradiction elle s'empporte & le peint comme un jaloux , un brutal , un avare.

Elle ne se leve qu'à deux ou trois heures après midi , & se couche à six heures du matin ; elle sort à cinq heures. On la cite comme enjouée & aimable dans la liberté du souper. On ne fait pas au juste quel est son amant , & c'est ce qui désespere sur-tout son mari. Il est réduit à souhaiter qu'elle en ait un , parce qu'il pourroit du moins par son

moyen lui faire entendre raison sur des choses qui intéressent leur fortune, ce point capital, & qui aujourd'hui subjugué tout le reste.

Elle adresse la parole à son époux dans les assemblées générales & lui fournit; mais elle est des semaines entières à la maison sans lui parler & sans le voir. Toutes les femmes s'empressent à dire qu'elle vit *décemment*, & que son mari doit s'estimer *heureux* d'avoir une femme aussi sage.



C H A P I T R E X X I X .

Le Parisien en Province.

QUAND un Parisien a quitté Paris, alors il ne cesse en province de parler de la capitale. Il rapporte tout ce qu'il voit à ses usages & à ses coutumes; il affecte de trouver ridicule ce qui s'en écarte; il veut que tout le monde réforme ses idées pour lui plaire & l'amuser. Il parle de la cour comme s'il la connoissoit; des hommes de lettres comme s'ils étoient ses amis; des socié-

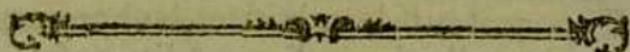
tés comme s'il y avoit donné le ton. Il connoît aussi les ministres, les hommes en place. Il y jouit d'un crédit considérable ; son nom est cité. Il n'y a enfin de savoir , de génie , de politesse qu'à Paris.

Il aventure de pareils propos devant des personnes qui ont du sens & des années. Il faut qu'il prenne tous ceux qui l'écoutent pour des fots , ou que la manie de parler avantageusement de soi l'aveugle sur l'extrême facilité que l'on auroit à relever ses erreurs & ses mensonges ; mais il s'imagine se donner du relief , en ne vantant que Paris & la cour.

Le vers fameux :

Elle a d'assez beaux yeux pour des yeux de province.

le Parisien l'applique à son infu à tout ce qui n'est pas dans sa sphere ; il diroit volontiers à Bordeaux & à Nantes : *mais la Garonne & la Loire sont d'assez beaux fleuves pour des fleuves de province.*



C H A P I T R E X X X .

Du Tems.

L E S uns vivent tout le jour ; ce sont les sages, ceux qui pensent ; ils sont rares. Les autres , une moitié de la journée ; ce sont les gens d'affaires. Plus de la moitié de la ville ne vit à peine que trois ou quatre heures par jour , & ce sont les femmes ; elles ne s'amuseut bien que le soir.

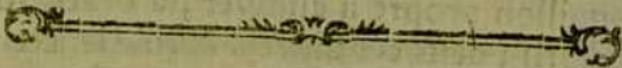
Il faut avoir de l'esprit pour ne pas s'ennuyer , ou du moins pour s'ennuyer moins que les autres. Un homme qui juge sainement des choses , tire parti de toutes les liaisons auxquelles il est assujetti par sa situation ou par son état. Ici il trouve à s'instruire & à se former ; là il goûte les douceurs de la société ; ailleurs il se ménage , s'intrigue , conduit des espérances , cultive des services ; dans cet endroit il s'anime d'une émulation nécessaire pour acquérir une fortune honnête ; dans celui-ci il se sent piqué de l'ai-

guillon propre à cultiver , à orner son esprit ; dans cet autre il étudie le cœur humain , il en voit jouer les ressorts ; il met sagement à profit les découvertes qu'il en tire ; il apprend à connoître l'homme.

Mais ce que Pline disoit de Rome , on peut le dire de Paris. *Mirum est , quàm singulis diebus in urbe ratio aut constet aut constare videatur , pluribusque junctis non constet.* C'est une chose étonnante de voir comment le tems se passe. Prenez chaque journée à part , il n'y en a point qui ne soit remplie ; rassemblez-les toutes , vous êtes surpris de les trouver si vuides.

Il y a des personnes désœuvrées qui ont bien de la peine à tuer leurs vingt-quatre heures , & qui emploient tous les artifices imaginables pour en venir à bout.




 CHAPITRE XXXI.

Escrocs polis, Filoux.

LES escrocs de toute espece, répan-
 dus dans les différentes provinces, se
 rendent une fois en leur vie dans la ca-
 pitale, comme sur le vaste & grand
 théâtre où ils pourront déployer tout
 leur talent, frapper de plus grands coups
 & rencontrer un plus grand nombre de
 dupes.

Comme ils ont fait une étude des
 moyens de tromper la crédulité, ils
 s'attachent aux jeunes gens qui, dans
 l'âge des passions & de la confiance,
 ouvrent une ame plus docile aux infi-
 nuations artificieuses. Ils savent qu'il
 faut que l'œil soit d'abord frappé des
 couleurs de l'opulence, & ils ne négli-
 gent pas ces dehors qui peuvent en im-
 poser.

Attentifs à saisir l'esprit des différens
 états, ils caressent indifféremment leurs
 préjugés; ils n'ont pas d'amour-propre;
 on les voit changer de langage selon les

hommes à qui ils s'adressent. Jamais contrariants, toujours souples, patiens, flatteurs, leur langue est dorée, comme dit le peuple; & le peuple souvent saura mieux les reconnoître que la bonne compagnie.

Leur unique but est de s'approprier l'argent; ils reconnoissent du premier coup-d'œil celui qui le possède. Ils ont toujours quelque projet, quelque entreprise qui doit rendre la mise au centuple. Eloquens sur ce chapitre, ils parlent de votre fortune comme d'une chose assurée, & la leur n'est jamais incertaine.

On les entend prononcer à propos le nom des hommes en place. Ils sont instruits des anecdotes qui peuvent piquer la curiosité. Ils ne sont ni médifans ni calomniateurs; ils ont une plaisanterie qui n'a rien d'amer, parce qu'il entre dans leur système de joindre l'artifice des manieres à l'artifice de l'esprit, & qu'ils n'en veulent à la réputation de personne, mais à la bourse des gens faciles.

L'un se mêle avec des joueurs, amorce l'un d'entr'eux par des pertes volontaires, & après l'avoir alléché, le ruine par des fraudes hardies & méditées.

L'autre loue un bel hôtel , de beaux carrosses , descend chez les marchands , paie d'abord sans difficulté , puis suppose des commissions pour les pays étrangers. Bonne pratique. On lui offre toutes sortes de marchandises ; il en use. Il vend le tout secrètement. On apporte les mémoires ; cherchez , il n'y a plus personne.

Celui-là dit jouir d'un grand crédit , montre des lettres réelles ou supposées , promet des emplois , & emprunte à ce titre.

Le plus perfide a des plans & des projets à moitié vus , à moitié adoptés par les hommes en place ; il les approche quelquefois ; on le fait , on lui prête de côté & d'autre des sommes pour une plus facile exécution. Un jour il fait sa main , leve le pied & se sauve en Hollande , où il change de nom & où il jouit de ses vols , qu'il a accumulés sous les dehors de l'aisance & sous le masque de la probité.

Un hypocrite , caissier des postes , il y a quelques années , vola toute la ville. Chacun perdit son argent , & n'eut d'autre satisfaction que de le voir au carcan. Échappé du collier de fer , il

a acheté du côté de Liege de superbes terres où il vit en seigneur suzerain.

On a vu dernièrement un escroc déjà flétri se donner pour un *baron étranger* qui faisoit un commerce immense. Il se logea dans un hôtel renommé, prit à ses gages des commis, fit venir des marchands, & parut d'abord dédaigner leurs offres; il lui falloit des étoffes plus rares & plus précieuses.

Le lendemain, son valet-de-chambre, son complice, alla trouver les marchands éconduits, & faisant le portrait le plus séduisant de son maître, parla de son crédit, de sa fortune, de ses relations étendues, & le représenta comme pouvant enrichir les maisons avec lesquelles il traiteroit.

On est si peu accoutumé à entendre les valets parler bien de leurs maîtres, que l'on conçut un grand respect pour le faux baron. On lui apporta les marchandises les plus rares; il n'eut qu'à choisir dans les boutiques des magasins.

Par réflexion tout lui convenoit, parce que, disoit-il, ayant reçu de nouvelles commissions, tous ces objets ne devoient passer que par ses mains, étant destinés pour les pays étrangers.

Des revendeurs & des revendeuses ; toujours prompts à favoriser la friponnerie & à effacer les traces du vol, acheterent à vil prix ces mêmes marchandises. Etc'étoient là ces villes de Madrid, de Vienne, de Lisbonne, de Copenhague & beaucoup d'autres, dont il enfloit ses discours.

Démasqué, il fut condamné aux galeres pour neuf ans, fouetté, marqué, & préalablement attaché au carcan pendant trois jours consécutifs. Son valet-de-chambre assista à l'exécution, & fut banni.

Tous ces escrocs consommés en ruses habiles, prennent le titre de *comte*, de *marquis*, de *baron*, & sur-tout de *chevalier*. Voilà pourquoi l'on dit de tel homme qui vit sans travail & sans revenus, *c'est un chevalier d'industrie*.

Après ces escrocs, viennent les filoux, lesquels font avec la main ce que les autres font avec la langue. Ils trouvent le moyen, ou de fixer votre attention sur un objet, ou de vous susciter un embarras, ou de vous imprimer un mouvement favorable à leur coup de main, & le voleur adroit & subtil a déjà pincé votre tabatiere, votre

montre ; vous vous en appercevez ; vous criez : il reste auprès de vous sans témoigner la moindre émotion ; la montre & la boîte ont déjà passé dans d'autres mains. Le filou se met à déclamer hautement contre le peu de sûreté qui regne dans les assemblées.

Quand on fait la visite chez l'un de ces drôles-là , on lui trouve cinquante-fix montres , trente tabatieres , vingt étuis ; c'est une boutique de la foire. Il n'en veut qu'aux bijoux ; il laisse le vol des mouchoirs à ces petits misérables , qu'on tolere d'abord pour les enrégimenter ensuite comme mouchards. Pour lui , il est chef d'une horde qui agit sans violence dans les parterres des spectacles , & sur-tout à la sortie.

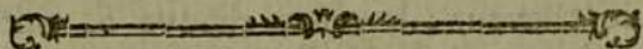
Quelquefois dans la rue un de ces filoux se met à courir de toutes ses forces , vient à votre rencontre , se précipite dans vos bras ; vous le recevez pour n'être pas renversé du coup. Il vous fait mille excuses , vous lui répondez avec politesse , & pendant ce mouvement rapide il a tiré votre montre & court encore. Vous ne vous en doutez pas , car cet homme étoit bien mis.

Quand on vous a volé un effet de quelque valeur, vous vous adressez à un bureau de la police. Il y a des moyens ingénieux pour le ravoir; & telle tabatiere, après avoir fait deux cents lieues, est revenue dans la poche du propriétaire. Comment? Ah, comment! Suis-je fait pour vous dire tout?

Une autre fois on compose avec le voleur; on affiche l'effet comme *perdu*, on promet une *récompense*. Le bijou vous est rapporté, & vous acquittez fidèlement votre promesse, ainsi qu'il convient.

On a imprimé une brochure intitulée : *les Astuces de Paris, ou anecdotes Parisiennes, dans lesquelles on voit les ruses que les intrigans & certaines jolies femmes mettent en usage pour tromper les gens simples & les étrangers*. Cet ouvrage renferme une partie des tours que la fainéantise & l'audace emploient journellement pour tromper l'inexpérience. J'y renvoie. Poter le flambeau sur tant de friponneries obscures, c'est, pour ainsi dire, les mettre en déroute, & c'est en même tems donner un avis aux administrateurs des états, qui verront de quelle maniere honteuse les

hommes cherchent à subsister, quand on ne leur laisse pas les moyens de le faire honnêtement.



C H A P I T R E X X X I I .

Perruquiers.

NOS ancêtres ne livroient pas chaque matin leur tête, pendant un tems considérable, à un friseur oisif & babilard. Se faire le poil, imprimer à leurs moustaches, ornement de leurs physionomies mâles, un ton martial, telle étoit toute leur toilette. Il y a deux siècles que nous avons eu la foiblesse d'imiter les femmes dans cet art de la frisure qui nous effémine & nous dénature.

Où est le tems qu'un brave, lorsqu'il avoit besoin d'argent, détachoit sa moustache & la mettoit en gage chez le prêteur, au lieu de lui faire un billet d'honneur? Point d'hypothèque plus assurée: le prêteur dormoit tranquille, & jamais la dette ne manqua d'être acquittée à son échéance.

Nous n'avons plus, il est vrai, le ridicule d'ensevelir notre tête sous une chevelure artificielle, de coiffer le front de l'adolescence d'un énorme paquet de cheveux; le crâne chauve & ridé de la vieillesse n'offre plus ce bizarre assortiment; mais la rage de la frisure a gagné tous les états: garçons de boutiques, clerks de procureurs & de notaires, domestiques, cuisiniers, marmitons, tous versent à grands flots de la poudre sur leurs têtes, tous y ajustent des toupets pointus, des boucles étagées; l'odeur des essences & des poudres ambrées vous saisit chez le marchand du coin, comme chez le petit-mâitre élégant & retapé.

Quel vuide il en résulte dans la vie des citoyens! Que d'heures perdues pour des travaux utiles! Combien les friseurs & les friseuses enlèvent de momens à la courte durée de notre existence!

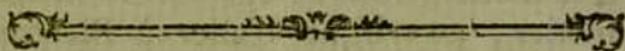
Lorsqu'on songe que la poudre dont deux cents mille individus blanchissent leurs cheveux, est prise sur l'aliment du pauvre; que la farine qui entre dans l'ample perruque du robin, la vergette du petit-mâitre, la boucle mi-

litaire de l'officier, & l'énorme catogan du batteur de pavé nourriroit dix mille infortunés; que cette substance extraite du bled dépouillé de ses parties nutritives passe infructueusement sur la nuque de tant de désœuvrés: on gémit sur cet usage, qui ne laisse pas aux cheveux la couleur naturelle qu'ils ont reçue.

Douze cents perruquiers, maîtrise érigée en charge, & qui tiennent leurs privilèges de S. Louis, emploient à peu près six mille garçons. Deux mille chamberlans font en chambre le même métier, au risque d'aller à Bicêtre. Six mille laquais n'ont guere que cet emploi. Il faut comprendre dans ce dénombrement les coiffeuses. Tous ces êtres-là tirent leur subsistance des *papillotes & des bichonnages*.

Nos valets-de-chambre-perruquiers, le peigne & le rasoir en poche pour tout bien, ont inondé l'Europe; ils pullulent en Russie & dans toute l'Allemagne. Cette horde de barbiers à la main leste, race menteuse, intrigante, effrontée, vicieuse, Provençaux & Gascons pour la plupart, a porté chez l'étranger une corruption qui lui a fait plus de tort que le fer des soldats.

Nos danseurs, nos filles d'opéra, nos cuifiniers ont bientôt marché sur leurs traces & n'ont pas manqué d'afservir à nos modes & à nos usages les nations voisines. Voilà les conquérans qui ont fait prévaloir le nom françois dans toutes les contrées, & qui ont été les vengeurs de nos revers politiques. Nos voisins pourroient donc faire un traité sur la pernicieuse introduction des friseurs parmi eux, & sur l'avantage qui auroit résulté d'une proscription prompte & raisonnée.



C H A P I T R E X X X I I I .

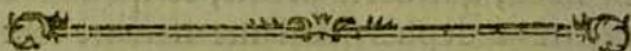
Porteurs de sel.

QUAND je vois les *hanouards* ou *porteurs de sel*, je me rappelle qu'ils avoient le privilege de porter sur leurs épaules les corps des rois jusqu'à la prochaine croix de S. Denis, parce qu'à eux appartenoit l'art de les *couper* par pieces, de les faire *bouillir* dans de l'eau, & de les *saler* ensuite; ce qui remplaçoit d'une maniere très-grossiere l'art d'em-

baumer, qui étoit perdu, & qu'on n'a retrouvé depuis que d'une maniere fort imparfaite.

On a *salé* ainfi & *Philippe le long* & *Philippe de Valois*, qui les premiers mirent un impôt sur une marchandise de premiere néceffité, dont le commerce avant eux étoit permis à tout le monde. La nature nous donnoit cette denrée; les rois nous l'ont vendue. Le minot de fel coûte à Paris 60 liv. 7 sols. Que de larmes, que de fang versé depuis l'établissement de la gabelle! Il a fallu des gibets & des roues pour maintenir le privilege exclusif de la vente du fel. Il forme aujourd'hui la principale richesse des monarques François; mais il entretient sur les frontieres & même dans l'intérieur du royaume une guerre sanglante. On ne voit jamais le crime dans l'infraction de cette loi; & le pauvre contraint crie à l'injustice, maudit le jour, & connoît le désespoir.

Le même minot de fel qu'on vous force à payer soixante & soixante-une livres, ne se vend ailleurs qu'une livre dix sols; & c'est tout ce qu'il vaut intrinséquement. Quelle foule de réflexions naissent de ce rapprochement.



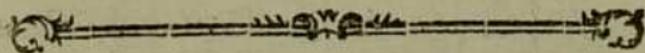
C H A P I T R E XXXIV.

Poissons de mer.

LE poisson de mer n'est pas à bon marché à Paris, malgré quelque diminution sur les entrées, soulagement dû à M. Turgot. Il n'est presque jamais frais. Il ne peut venir que des côtes de Normandie ou de Picardie, le poisson non salé ne pouvant souffrir le transport au-delà de trente à quarantelieues. Les approvisionnemens de la cour enlèvent tout ce qu'il y a de plus beau, & le Parisien mange le fretin. Notez que les Chartreux, les Carmes, les Bénédictins, les Minimes & les autres religieux qui font maigre, affament la ville de poisson, & entretiennent la cherté, en payant fort cher tout ce qui est à leur convenance.

Les entrées du poisson nuisent à l'impôt, parce qu'il n'est pas assez modéré. Le Parisien qui veut se régaler de marée, est obligé de se transporter à Dieppe; & le bourgeois, quand il devient

devient un peu *coffu*, fait d'abord ce voyage-là tout feul ; enfuite il y mene fa ronde femme. Ils reftent en extafe devant l'Océan, & ils n'ont pas tort ; mais ils croient avoir touché les colonnes d'Hercule, & fe hâtent de rentrer dans leurs foyers. Ils font fi transportés, fi enchantés de leur voyage, que le refte de leur vie ils en parleront tous les foirs à leur fouper devant leurs filles & la fervante ébahie.



CHAPITRE XXXV.

Taxe des Pauvres.

ON a donné plufieurs projets d'aumône univerfelle en faveur des pauvres. Aucun de ces plans généreux ne s'eft encore réalifé. A Paris, les bourgeois paient annuellement treize fols, vingt-fix fols, & les plus aifés cinquante fols. Quelle mefquine charité !

Il feroit à propos d'établir une taxe beaucoup plus forte ; & chacun, je crois, la paieroit avec joie. De tous les impôts c'eft le plus facré, ou plu-

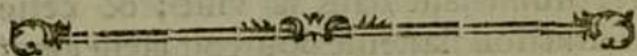
rôt c'est une dette, & la première de toutes. Se croira-t-on quitte envers les pauvres, pour avoir donné à la *fabrique* deux livres dix-sols par an ?

Il me semble que les aumônes doivent être demandées sous l'étendard de la religion, dont la charité est le premier précepte. Il me semble que chaque paroisse devrait avoir soin de ses pauvres, & être autorisée à faire contribuer les gens aisés. A Londres, la charité est grande & inépuisable; les largesses envers les malheureux n'ont point notre caractère de parcimonie. C'est là que triomphe le précepte attendrissant de l'Évangile: *Enfans du même Pere, secourez-vous les uns les autres.*

Nous avons parmi nous de belles âmes, des âmes charitables; mais elles sont en petit nombre, si on les compare à celles qui existent sur les bords de la Tamise. Ce peuple en général est plus tendre, plus compatissant que nous envers les infortunés, & la misère a perdu chez lui ses formes hideuses.

Si j'étois ministre, je ferois des chefs de paroisses les instrumens & les canaux de la bienfaisance. J'ai vu sur ce point important un projet de M. Fillon,

notaire & contrôleur des actes à Châlant en bas-Poitou. Comme toutes les idées de ce citoyen répondent parfaitement aux miennes, qu'il me permette ici de m'en glorifier, & de citer son plan comme un modele en ce genre.



C H A P I T R E X X X V I .

L'Orthographe publique.

ELLLE est extrêmement vicieuse sur les enseignes, les écriteaux, & dans les autres inscriptions des boutiques; là l'ignorance est gravée en lettres d'or,

Peut-être seroit-il à propos de suivre l'idée d'un personnage de Moliere, & de créer sérieusement un censeur qui rectifiât ces fautes grossieres.

Le peuple s'accoutumeroit à respecter l'orthographe; & la langue n'y perdrait pas. Il est important que cette langue qui est devenue celle de l'Europe, ne souffre aucune altération, sur-tout dans ses principaux signes; car à la longue le peuple qui fait loi quant à l'idiôme, peut corrompre une

langue & lui substituer un jargon misérable.

Les premières erreurs consistent dans l'orthographe : d'ailleurs l'étranger , certain de trouver par-tout des inscriptions exactes , prendroit une leçon en se promenant dans la ville ; & cette distinction flatteuse pourroit facilement appartenir à la capitale d'un peuple dont toutes les nations étudient la langue.

L'ignorance produit quelquefois des rapports bizarres , & dont on s'amuse , parce que les riens ont droit avant tout d'intéresser le Parisien. Un nommé *Ledru* a fait sa fortune avec l'inscription de son enseigne , laquelle portoit : *Ledru pose des sonnettes dans le cul de sac*. L'écrivain , perché sur sa haute échelle , avoit mis un gros point après le mot *cul* , & avoit rejeté *de sac* à l'autre ligne , ce qui parut facétieux ; & tout le monde voulut employer le sieur *Ledru* , qui *posoit des sonnettes dans le cul*. Il n'en fallut pas davantage pour lui attirer la vogue.

Tout Paris a vu un chirurgien , près de la place Maubert , faire graver sur son tableau : *Un tel, reçu à S. Côme, oculiste pour les yeux*.

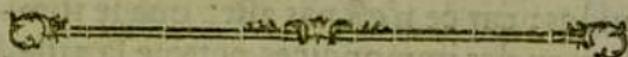
Mais ce qui est bien pis que des fautes d'orthographe ou des expressions ridicules, c'est l'impudence de certains polissons qui barbouillent nos blanches murailles de figures indécentes & de mots obscènes. La police, qui fait enlever les boues & les ordures, devrait faire effacer en même tems ces turpitudes; car ce n'est pas assez que le tombeau des immondices nettoie la ville, il ne faut pas encore que l'œil de nos femmes & de nos filles, en sortant de chez elles, rencontre de pareilles images, beaucoup plus révoltantes que des rues mal balayées.

Les marchands d'estampes étalent aussi des gravures d'une indécence caractérisée; & je ne fais pourquoi dans nos maisons nous commençons à adopter, sous les yeux de la jeunesse, ces images licencieuses. Nous en écartons les livres propres à allumer l'imagination, & nous tapissons nos demeures de ces travaux d'un burin peu circonfpect.

En me promenant sur les quais, j'ai vu une gravure représentant des patineurs, & au-dessous de l'estampe j'ai

lu ces vers fans nom d'auteur , &
qui me paroissent mériter d'être con-
servés.

*Sur un mince crystal l'hiver conduit leurs pas ,
Le précipice est sous la glace.
Telle est de nos plaisirs la légère surface.
Glissez , mortels ! n'appuyez pas.*



C H A P I T R E X X X V I I .

Antiquités.

DANS Rome on ne fauroit faire un pas fans fouler un monument antique & qui vous commande l'attention & le respect , sans voir autour de soi de ces objets qui vous rappellent les conquérans des arts de la Grece , & les dominateurs du monde. Il n'en est pas de même à Paris : cette ville n'a pas été fondue dans un moule républicain , ni formée sous la main du génie des Grecs : rien n'y retrace ce génie éloquent , attentif à parler aux yeux des citoyens , à élever leurs ames. Le luxe des arts n'est point dans les monumens publics , il se cache & se rappetisse dans

les maisons des particuliers. Pour ceux qui connoissent l'histoire, il y a loin de la Seine & du Louvre au Tibre & au Capitole.

Les antiquités de Paris ont toutes une physionomie gothique, pauvre & mesquine; notre grossiere origine est empreinte dans les monumens qui nous restent: vous voyez le tombeau de Clovis dans l'abbaye de Sainte-Genevieve, dont il fut le fondateur; mais il est aisé de voir que le monument est moderne, & il n'en a pas plus de dignité: cela ne ressemble guere au temple de Romulus.

Les Normands ayant pillé, brûlé & faccagé à plusieurs reprises l'église & l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, il n'y reste plus que des sépulcres vuides & des inscriptions incertaines. Ce qui s'offre de la sculpture ancienne donne l'idée de la barbarie la plus révoltante: la religion chrétienne ne fut jamais riante, même dans son berceau; on le voit trop dans ces débris des siècles passés, siècles malheureux & bizarres, marqués par tout ce que l'erreur & l'ignorance ont de honteux & de funeste.

Qui sera curieux de visiter les tombeaux de *Childebert* & d'*Altrogotte*, de

Chilpéric & de Frédégonde sa femme ; pourra les voir. Les inscriptions de *Chilperic prient les vivans* de ne point enlever ses ossemens du lieu où ils reposent ; priere qui semble avoir été adressée à ces brigands du nord , qui venoient fondre sur le royaume & sur l'abbaye. *Precor ego Ilpericus non auferantur hinc ossa mea.*

D'anciens noms sans splendeur , de tristes sarcophages nus , des images d'un sombre sans intérêt , un ciseau dur & grossier , voilà les antiquités qui remplissent les églises : le génie de l'homme y semble terrassé sous l'empire de la terreur , & sa main tremblante n'a plus su que tracer des images lugubres & monotones. Contemplez les ruines d'Herculanum & de Portici ; elles ne portent pas l'empreinte d'une imagination aussi noire.

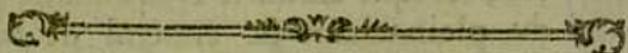
Ce qu'il y a de plus curieux à Paris , ce sont les restes du palais où les Romains avoient des bains avant l'arrivée des Francs ; il est enclavé dans une maison de la rue de la Harpe , qui a pour enseigne *la Croix de fer*. Ces restes ont tous les caracteres d'une haute antiquité. Il paroît que ce palais avoit

une certaine étendue; nos rois de la première race y logerent; les filles de Charlemagne y furent reléguées après sa mort, lorsque Louis le Débonnaire, ami du plein-chant & ennemi de la galanterie, eut fait tuer leurs amans. *Il croyoit sans doute, rapporte le P. Daniel avec la plus grande naïveté, que l'exemple intimideroit, & qu'elles n'en trouveroient plus; il paroît qu'il se trompa, elles n'en manquèrent jamais.*

Anciennes républiques! vos débris attestent ce que vous fûtes; les monumens les plus superbes des monarchies ne valent pas vos restes échappés à la fureur des tems & des barbares. Dieu! que nous sommes petits devant les majestueux travaux d'une constitution libre!

Les antiquaires regrettent beaucoup une statue de la déesse *Isis*, qu'on avoit laissé subsister à la principale porte de l'abbaye Saint-Germain-des-Prés, à raison de son antiquité. En 1514, une bonne femme ayant pris cette figure pour celle de *la Vierge Marie*, & étant venue y brûler une touffée de chandelles, l'abbé de Saint-Germain, dans un pieux courroux, la fit mettre en pièces, afin

de prévenir l'idolatrie, & l'on mit à sa place une grande croix qui y est encore.

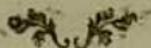


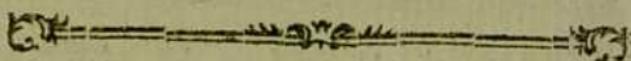
C H A P I T R E X X X V I I I .

Mon Grand-Pere.

JE songe à mes ancêtres qui avoient des idées bien différentes des miennes, des préjugés & des usages encore plus opposés. Quand je fors d'une séance de l'académie françoise, le jour de la Saint-Louis, je me dis, il y a deux cents ans que Paris regorgeoit de sang; que dans la rue Betizy on perçoit de coups l'amiral Coligny, après qu'il eut reçu la veille les protestations d'amitié & les embrassemens de Charles IX. Il fut foulé aux pieds, ce Coligny, l'homme le plus propre à figurer dans une guerre civile, & qui eût donné à la ligue un poids, une majesté & des succès qu'elle n'eut point. Voilà le Louvre, d'où ce même Charles IX tiroit avec une carabine sur ses propres sujets. Les massacreurs de la nuit de la Saint Barthélemi

étoient de terribles catholiques : il vaut mieux aller ce jour-là entendre dans ce même Louvre les plaifanteries faillantes du géometre d'Alembert, qui ont du fel & de la finesse; & si elles chagrinent un peu le clergé, il ne s'en venge qu'en difant à la cour du mal des philosophes. Passe pour cela : les philosophes s'en moquent : ils ont l'art de tout dire adroitement pour qui fait bien entendre, & l'on entend aujourd'hui à demimot, on dit tout ce que l'on veut dire; & le premier qui se fâche a toujours tort. O mon grand pere! nous avons des idées toutes nouvelles : elles étoient si loin de vous, que malgré votre esprit vous n'avez jamais pu les soupçonner. Puissent nos neveux en dire autant ! La perfectibilité n'appartient qu'à la race humaine. Nous sommes moins ineptes & moins barbares que du tems de Charles IX : mais voilà beaucoup de gagné en si peu de tems !





C H A P I T R E XXXIX.

Gare! Gare!

GARE les voitures ! Je vois passer dans un carrosse le médecin en habit noir, le maître à danser dans un cabriolet, le maître en fait d'armes dans un diable, & le prince court à six chevaux ventre à terre, comme s'il étoit en rase campagne.

L'humble vinaigrette se glisse entre deux carrosses, & échappe comme par miracle : elle traîne une femme à vapeurs, qui s'évanouiroit dans la hauteur d'un carrosse. Des jeunes gens à cheval gagnent impatiemment les remparts, & sont de mauvaise humeur, quand la foule pressée, qu'ils écla-bouffent, retarde un peu leur marche précipitée. Les voitures & les cavalades causent nombre d'accidens, pour lesquels la police témoigne une parfaite indifférence.

J'ai vu la catastrophe du 28 Mai, 1770, occasionnée par la foule des voi-

tures qui obstruèrent la rue, unique passage ouvert à l'affluence prodigieuse du peuple qui se portoit en foule à la triste illumination des boulevards. J'ai manqué d'y perdre la vie. Douze à quinze cents personnes ont péri, ou le même jour, ou des suites de cette presse effroyable. J'ai été renversé trois fois sur le pavé à différentes époques, & sur le point d'être roué tout vif. J'ai donc un peu le droit d'accuser le luxe barbare des voitures.

Il n'a reçu aucun frein, malgré les réclamations journalières. Les roues menaçantes qui portent orgueilleusement le riche, n'en volent pas moins rapidement sur un pavé teint du sang des malheureuses victimes qui expirent dans d'effroyables tortures, en attendant la réforme qui n'arrivera pas, parce que tous ceux qui participent à l'administration roulent carrosse, & dédaignent conséquemment les plaintes de l'infanterie.

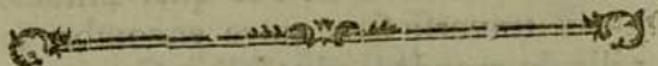
Le défaut des trottoirs rend presque toutes les rues périlleuses : quand un homme qui a un peu de crédit est malade, on répand du fumier devant sa porte, pour rompre le bruit des car-

rosses; & c'est alors sur-tout qu'il faut prendre garde à soi.

Jean-Jacques Rousseau, renversé en 1776 sur le chemin de Menil-Montant par un énorme chien danois qui précédoit un équipage, resta sur la place, tandis que le maître de la berline le regardoit étendu avec indifférence. Il fut relevé par des payfans, & reconduit chez lui boiteux & souffrant beaucoup. Le maître de l'équipage ayant appris le lendemain quel étoit l'homme que son chien avoit culbuté, envoya un domestique pour demander au blessé ce qu'il pouvoit faire pour lui. *Tenir désormais son chien à l'attache*, reprit le philosophe, & il congédia le domestique.

Quand un cocher vous a moulu tout vif, on examine chez le commissaire si c'est la grande ou la petite roue; le cocher ne répond que de la petite; & si vous expirez sous la grande roue, il n'y a point de dédommagemens pécuniaires pour vos héritiers. Puis il est un tarif pour les bras, les jambes, les cuisses; & c'est un prix fait d'avance. Que faire? Bien écouter quand on crie, *gare! gare!* Mais nos jeunes Phaétons

font crier leurs domestiques de derrière le cabriolet. Le maître vous renverse, puis le valet s'égoïlle, & se ramasse qui peut.



CHAPITRE XL.

Ruisseaux.

UN large ruisseau coupe quelquefois une rue en deux, & de manière à interrompre la communication entre les deux côtés des maisons. A la moindre averse il faut dresser des ponts tremblans. Rien ne doit plus divertir un étranger que de voir un Parisien traverser ou sauter un ruisseau fangeux avec une perruque à trois marteaux, des bas blancs & un habit galonné, courir dans de vilaines rues sur la pointe du pied, recevoir le fleuve des gouttieres sur un parasol de taffetas. Quelles gambades ne fait pas celui qui a entrepris d'aller du fauxbourg S. Jacques dîner au fauxbourg S. Honoré, en se défendant de la crotte, & des toits qui dégouttent ! Des tas de boue, un pavé

glissant, des effieux gras, que d'écueils à éviter! Il aborde néanmoins; à chaque coin de rue il a appelé un décro-
 teur; il en est quitte pour quelques
 mouches à ses bas. Par quel miracle
 a-t-il traversé sans autre encombre la
 ville du monde la plus sale? Comment
 marcher dans la fange en conservant
 ses escarpins? Oh! c'est un secret par-
 ticulier aux Parisiens, & je ne conseille
 pas à d'autres de vouloir les imiter.

Pourquoi ne pas s'habiller confor-
 mément à la boue & à la poussière?
 Pourquoi prendre à pied un vêtement
 qui ne convient qu'à celui qui roule
 dans une voiture? Pourquoi n'avoir
 pas des trottoirs, comme à Londres?

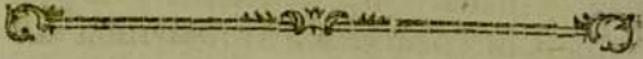


CH A P I T R E X L I.

Fonte des suifs.

LES exhalaisons qui sortent des fonderies de suif sont épaisses & infectes. Rien n'est plus propre à corrompre l'air que ces vapeurs grossières. Cette odeur désagréable devient encore très-nuisible à la santé des citoyens : ces fonderies multipliées & renfermées dans l'enceinte de la ville sont un abus inconcevable ; il devroit exciter la vigilance du ministère public, en ce qu'il expose le quartier à de fréquens incendies & qu'il change en poison l'élément nécessaire à la vie de l'homme.

Il seroit donc à propos de reléguer l'établissement des fonderies hors de l'intérieur des villes, dans des lieux isolés, afin que les chaudieres ne pussent ni empoisonner les voisins, ni mettre le feu à leurs maisons.


 CHAPITRE XLII.
Boucheries.

ELLES ne sont pas hors de la ville, ni dans les extrêmités; elles sont au milieu. Le sang ruissele dans les rues, il se caille sous vos pieds, & vos souliers en sont rougis. En passant, vous êtes tout-à-coup frappé de mugiffemens plaintifs. Un jeune bœuf est terrassé, & sa tête armée est liée avec des cordes contre la terre; une lourde massue lui brise le crâne, un large couteau lui fait au gosier une plaie profonde; son sang qui fume, coule à gros bouillons avec sa vie. Mais ses douloureux gémissemens, ses muscles qui tremblent & s'agitent par de terribles convulsions, ses débattemens, ses abois, les derniers efforts qu'il fait pour s'arracher à une mort inévitable, tout annonce la violence de ses angoisses & les souffrances de son agonie. Voyez son cœur à nu qui palpite affreusement, ses yeux qui deviennent obscurs.

& languissans. Oh, qui peut les contempler, qui peut ouïr les soupirs amers de cette créature immolée à l'homme !

Des bras ensanglantés se plongent dans ses entrailles fumantes, un soufflet gonfle l'animal expiré, & lui donne une forme hideuse ; ses membres partagés sous le couperet vont être distribués en morceaux, & l'animal est tout à la fois enseigne & marchandise.

Quelquefois le bœuf, étourdi du coup & non terrassé, brise ses liens, & furieux s'échappe de l'ancre du trépas ; il fuit ses bourreaux ; & frappe tous ceux qu'il rencontre, comme les ministres ou les complices de sa mort ; il répand la terreur, & l'on fuit devant l'animal qui, la veille, étoit venu à la boucherie d'un pas docile & lent. Des femmes, des enfans qui se trouvent sur son passage, sont blessés ; & les bouchers qui courent après la victime échappée, sont aussi dangereux dans leur course brutale que l'animal que guident la douleur & la rage.

Ces bouchers sont des hommes dont la figure porte une empreinte féroce & sanguinaire ; les bras nus, le cou gonflé, l'œil rouge, les jambes sales,

Le tablier ensanglanté ; un bâton noueux & massif arme leurs mains pesantes & toujours prêtes à des rixes dont elles font avides. On les punit plus sévèrement que dans d'autres professions, pour réprimer leur férocité ; & l'expérience prouve qu'on a raison.

Le sang qu'ils répandent, semble allumer leurs visages & leurs tempéramens. Une luxure grossière & furieuse les distingue, & il y a des rues près des boucheries, d'où s'exhale une odeur cadavéreuse, où de viles prostituées, assises sur des bornes en plein midi, affichent publiquement leur débauche. Elle n'est pas attrayante : ces femelles mouchetées, fardées, objets monstrueux & dégoûtans, toujours massives & épaisses, ont le regard plus dur que celui des taureaux ; & ce sont des beautés agréables à ces hommes de sang, qui vont chercher la volupté dans les bras de ces Pasiphaé.



 CHAPITRE XLIII.
L'Air vicié.

DÈS que l'air ne contribue plus à la conservation de la santé, il tue; mais la santé est le bien sur lequel l'homme se montre le plus indifférent, Des rues étroites & mal percées, des maisons trop hautes & qui interrompent la libre circulation de l'air, des boucheries, des poissonneries, des égoûts, des cimetières, font que l'atmosphère se corrompt, se charge de particules impures, & que cet air renfermé devient pesant & d'une influence maligne.

Les maisons d'une hauteur démesurée font cause que les habitans du rez-de-chaussée & du premier étage sont encore dans une espèce d'obscurité lorsque le soleil est au plus haut point de son élévation.

Les maisons élevées sur les ponts, outre l'aspect hideux qu'elles présentent, empêchent le courant d'air de traverser la ville d'un bout à l'autre,

& d'emporter avec les vapeurs de la Seine tout l'air corrompu des rues qui aboutissent aux quais.

Lorsque le citoyen veut, les fêtes & les dimanches, respirer l'air pur de la campagne, à peine a-t-il mis le pied hors des barrières, qu'il trouve les exhalaisons infectes qui sortent des *gadoues* & autres immondices : elles couvrent les campagnes à une demi-lieue de la capitale. Ses promenades sont infectées, parce qu'on n'a pas eu l'attention de porter les boues un peu plus loin : les beaux boulevards s'en ressentent & perdent ainsi leur agrément. Aucun soin paternel ne veille à dédommager le citadin de ses fatigues journalières & de l'argent qu'il donne.

On fait que les végétaux tendent à conserver l'atmosphère dans un état de salubrité, à la purger même de toute corruption ; voilà pourquoi les anciens environnoient leurs temples & leurs places publiques de grands arbres : pourquoi ne les imiterions-nous pas ?

L'odeur cadavéreuse se fait sentir dans presque toutes les églises ; de là l'éloignement de beaucoup de personnes qui ne veulent plus y mettre le pied. Le vœu des citoyens, les arrêts

du parlement, les réclamations, tout a été inutile : les exhalaisons sépulcrales continuent à empoisonner les fideles. On prétend néanmoins que l'on prend une odeur de moisi ou de cave qui regne dans ces amas énormes de pierres, pour une odeur de mort. L'on m'a certifié que les cadavres sont transportés dans les cimetières la nuit qui suit l'enterrement, & qu'il n'en reste pas un seul dans les caveaux des églises, à moins qu'ils ne soient murés; distinction rarement accordée.

Mais enfin, ces vingt mille cadavres ne sortent pas de la capitale; & quand on songe que dans le cimetière des Innocens (*) on enterre des morts depuis mille ans, que l'on n'attend pas que la terre ait achevé de consumer ces déplorables restes; l'imagination révoltée repousse les tableaux qui viennent l'assaillir.

Indépendamment des cimetières, faut-il s'étonner que l'air soit vicié? Les maisons sont puantes, & les habitans perpétuellement incommodés. Chacun a dans sa maison des magasins de corruption; il s'exhale une vapeur

(*) Il vient d'être fermé; j'en parlerai plus bas.

infecte de cette multitude de fosses d'aissance. Leurs vidanges nocturnes répandent l'infection dans tout un quartier, coûtent la vie à plusieurs malheureux, dont on peut apprécier la misere par l'emploi périlleux & dégoûtant, auquel ils se livrent.

Ces fosses, souvent mal construites, laissent échapper la matiere dans les puits voisins. Les boulangers qui sont dans l'habitude de se servir de l'eau des puits, ne s'en abstiennent pas pour cela; & l'aliment le plus ordinaire est nécessairement impregné de ces parties méphitiques & mal-faisantes.

Les vidangeurs aussi, pour s'épargner la peine de transporter les matieres fécales hors de la ville, les versent au point du jour dans les égouts & dans les ruisseaux. Cette épouvantable lie s'achemine lentement le long des rues vers la riviere de Seine, & en infeste les bords, où les porteurs d'eau puisent le matin dans leurs sceaux l'eau que les insensibles Parisiens sont obligés de boire.

Quelque chose de plus incroyable encore, c'est que les cadavres que volent ou qu'achètent les jeunes chirurgiens



rurgiens pour s'exercer dans l'anatomie, sont souvent coupés par morceaux, & jetés dans les fosses d'aifance. A leur ouverture, l'œil est quelquefois frappé de ces horribles débris anatomiques, qui réveillent des idées de forfaits. Le travail, indépendamment de l'effroi qu'il inspire, devient plus redoutable aux vuidangeurs. La mitte, le plomb, les terrasse ou les tue, & l'humanité vivante est encore plus outragée que l'humanité qui n'est plus. O superbe ville ! que d'horreurs dégoûtantes sont cachées dans tes murailles ! Mais n'arrêtons pas plus long-tems les regards du lecteur sur ces épouvantables résultats d'une nombreuse société.

Les belles & neuves expériences, faites sur la décomposition & la recomposition de l'air, nous offrent des secours utiles, inconnus à toute l'antiquité ; & pour peu que l'administration se porte à favoriser ces curieuses découvertes, (qui nous en promettent d'autres) les grandes villes auront un fléau de moins à supporter.

Il n'est pas possible que l'indolence & l'insensibilité ferment les yeux de



l'administration sur les miracles de la chymie. Cette science, débarrassée de ses vieilles formules, paroît venir enfin au-devant de l'humanité souffrante, & lui apporter les vrais remèdes sur lesquels l'art s'étoit trompé lui-même.

Quoi de plus important que la santé des citoyens? La force des générations futures & conséquemment celle de l'état, ne sont-elles pas dépendantes de ces soins municipaux? Mais les meilleures institutions sont soumises à des lenteurs & à des ménagemens, parce que le bien n'est jamais aussi prompt, aussi aisé à faire que le mal.

Une ordonnance du regne de Henri IV les appelle *maîtres fifi*. L'ancienne méthode des voidangeurs vient d'être abolie par le gouvernement, & ils sont obligés de se conformer à une méthode nouvelle, confirmée par l'expérience & approuvée de l'académie des sciences.

L'opération qui est en usage depuis peu, n'a aucun des inconvéniens de l'ancienne. Au moyen du feu l'on purifie les vapeurs méphitiques, & l'on doit beaucoup de reconnoissance



au corps illustre qui n'a pas dédaigné de s'occuper de tels objets.

Les travaux des chymistes ont diminué les accidens occasionnés par la vuیدange des fosses d'aissance , puits & puitsards. On fait aujourd'hui ce qu'on avoit si long - tems ignoré , ce qu'est l'air méphitique & de quelle maniere on peut combattre ses influences dangereuses & meurtrieres. Les bienfaits de la chymie deviennent chaque jour plus nombreux , & donnent des moyens qui intéressent essentiellement l'humanité.

L'administration consulte plus que jamais ces utiles physiciens. C'est par eux qu'on a proscriit l'ancien usage de n'employer que des vaisseaux de cuivre pour transporter à Paris le lait qui s'y consomme , ainsi que les balances de cuivre , dont les débitans de sel , de tabac & de fruits étoient dans l'habitude de se servir ; car la moindre décomposition de ce métal est funeste & cause des ravages cachés dans l'économie animale ; & il a fallu non - seulement l'apprendre au peuple , mais l'en garantir encore par autorité.

C'est à la recommandation des mêmes chymistes que la police a fait prohiber chez les marchands de vin les comptoirs ainsi que les tables de plomb, qui offroient à la liqueur incessamment versée une dissolution fatale & aisée. Le vin ne s'adoucissoit, en passant sur ces comptoirs, que pour se transformer en poison, & l'abus antique & dangereux a été enfin supprimé. Ainsi je dis le bien comme le mal.

La profession des vuidangeurs n'est devenue libre que depuis le nouvel édit : auparavant elle ne l'étoit pas. Qui l'eût cru ?

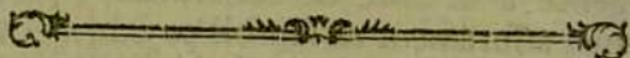
Il n'y a pas de loi, sans doute, qui pût condamner les hommes & même les criminels à descendre journellement dans l'intérieur des fosses, à y respirer un air impur, à livrer tous leurs sens aux vapeurs fétides & empoisonnées qui les minent, les rongent, les dessèchent, & qui donnent à leur visage la pâleur livide & anticipée des tombeaux. Eh bien, ce que la tyrannie & la contrainte n'auroient pu faire exécuter, un peu d'argent le fait sans violence ni contrainte.

Mais la police a jetté un regard de juste compassion sur ces malheureux qui sont forcés de combattre le poison qui les tue par l'habitude, & même l'abus des liqueurs spiritueuses. Il faut qu'ils s'étourdissent pour braver audacieusement ces miasmes pestilentiels, & la dépense nécessaire d'eau-de-vie les met hors d'état de sortir de l'indigence à la suite de ces travaux que rien assurément ne sauroit payer.

Ces victimes de la société ne gaignoient, après avoir si bien mérité d'elle, qu'une vieillesse douloureuse & prématurée. La police est venue réparer l'injustice atroce des hommes: elle a ménagé à ces courageux infortunés, des ressources, des secours pour eux & pour leurs familles. Ils trouveront un lit dans les hôpitaux lorsqu'ils seront malades; ils auront la subsistance lorsque le travail leur manquera; ils pourront enfin satisfaire aux besoins journaliers.

Cette attention donnée à une classe d'hommes plongés dans l'état le plus humiliant, & de qui les derniers citoyens détournent leurs regards avec mépris, mérite ici les plus grands

éloges. On voit que l'art de raisonner les différentes parties de l'administration se forme enfin ; car n'est-on pas heureux de rencontrer des hommes qui se dévouent à des opérations aussi dégoûtantes , à l'appât de quelques piéces de monnoie ? & ne leur doit-on pas quelque dédommagement dans l'ordre de la simple équité ?



C H A P I T R E X L I V .

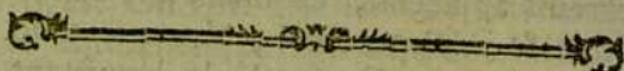
Fosses vétérinaires.

L'ÉQUARRISSAGE des chevaux a mérité l'attention de la police. On appelle *équarrisseurs* les gens qui tuent les chevaux , & *équarrissage* l'action de les dépouiller & de les dépecer. On appelle *boyautiers* les gens qui commercent les intestins d'animaux pour en tirer ces cordes d'instrumens qui deviennent harmoniques & sentimentales sous la savante main de nos artistes.

L'équarrissage des chevaux , dont les débris étoient dispersés sur les

terreins adjacens, répandoit une odeur fétide & insupportable, pire que celle des vuidanges. Ce spectacle dégoûtant de chevaux & d'animaux morts ou écorchés, de peaux, d'intestins, d'ossemens, de chairs, que des meutes de chiens venoient dévorer, & dont ils emportoient des lambeaux, vient de cesser enfin. On a établi des fosses vétérinaires aux quatre coins de la ville, & à plusieurs milles de Paris. Ainsi ce mélange de matieres animales, qui augmentoit prodigieusement la putréfaction, n'infecte plus les faux-bourgs de la capitale. Nous nous empressons de le publier, nous voyons qu'on s'occupe plus que jamais du soin de remédier aux abus; & cela nous donne plus de courage pour achever ce tableau, où, comme dans ceux de Rembrant, les couleurs noires dominent: mais ce n'est pas notre faute, c'est celle du sujet.





CHAPITRE XLV.

Détermination de l'habitude.

SI l'on me demande comment on peut rester dans ce sale repaire de tous les vices & de tous les maux entassés les uns sur les autres , au milieu d'un air empoisonné de mille vapeurs putrides , parmi les boucheries , les cimetières , les hôpitaux , les égouts , les ruisseaux d'urine , les monceaux d'excrémens , les boutiques de teinturiers , de tanneurs , de corroyeurs ; au milieu de la fumée continuelle de cette quantité incroyable de bois , & de la vapeur de tout ce charbon ; au milieu des parties arsénicales , sulfureuses , bitumineuses , qui s'exhalent sans cesse des ateliers où l'on tourmente le cuivre & les métaux : si l'on me demande comment on vit dans ce gouffre , dont l'air lourd & fétide est si épais qu'on en apperçoit & qu'on en sent l'atmosphère à plus de trois lieues à la ronde ; air

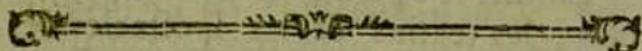
qui ne peut pas circuler , & qui ne fait que tourner dans ce dédale de maisons : comment enfin l'homme croupit volontairement dans ces prisons , tandis que s'il lâchoit les animaux qu'il a façonnés à son joug , il les verroit , guidés par le seul instinct , fuir avec précipitation & chercher dans les champs l'air , la verdure , un sol libre , embaumé par le parfum des fleurs : je répondrai que l'habitude familiarise les Parisiens avec les brouillards humides , les vapeurs mal-faisantes & la boue infecte.

Ensuite l'opéra , la comédie , les bals , les catins & les spectacles les consolent de la perte de la santé. Qu'importe que les liqueurs qui circulent dans nos veines , s'épaississent , se coagulent , forment des engorgemens , pourvu que l'on voie danser Vestr-Allard ? On n'a plus besoin de force ni de courage , quand on ne parcourt plus d'autre espace que celui qui sépare les trois spectacles.

Les Parisiens ne sont pas trop jaloux de communiquer avec le firmament & ses beautés. C'est aux paysans à qui il appartient de contempler le ciel : pour

eux, ils regardent le soleil sans admiration, sans reconnoissance, & à peu près comme le laquais qui les éclaire.

Vivre aux bougies est même une distinction de l'opulence : on ne jouit qu'aux bougies ; on ne se rassemble qu'aux bougies ; tous les gens riches sont brouillés avec le soleil. Le jour n'est pas fait pour éclairer leurs plaisirs ; sa clarté est ignoble. C'est un peuple de morts, qui n'existe que dans des fallons hermétiquement fermés, & au milieu des flambeaux.



C H A P I T R E X L V I.

Noyés. Vapeurs du charbon.

IL faut bien du tems pour amener l'ordre dans les parties les plus communes de la police la plus ordinaire. Qui croiroit que, il n'y a pas vingt ans, lorsqu'on repêchoit un noyé, au lieu de lui administrer promptement les secours propres à le rappeler à la vie, on le laissoit à moitié corps

dans l'eau , jusqu'à ce qu'un *commis-*
saire fût arrivé pour dresser son *procès-*
verbal ? On n'osoit y toucher avant
cet acte ; le guet vous repouffoit rude-
ment. L'ignorance suspendoit le noyé
par les pieds , dans la fausse idée de
lui faire rendre l'eau. Aucun n'échap-
poit à la mort.

Enfin , l'on a reconnu qu'au lieu
d'un *commis* il étoit plus à propos
d'appeller un *chirurgien*. Le premier
établissement humain en faveur des
personnes noyées est dû au corps
municipal ; ce qui a décidé l'attention
de la police envers d'autres infortu-
nés : ainsi ce n'est que par l'exemple
que se perfectionnent les différentes
branches de l'administration publique.
On a employé différentes méthodes
qui , plus ou moins heureuses , ont
arraché des bras de la mort une foule
de citoyens rendus à leurs familles par
cette sage mais tardive précaution.

La *machine fumigatoire* qui agit par
le fondement , les frictions , & l'in-
sufflation , sont les principaux secours
administrés , & sans lesquels les per-
sonnes submergées seroient certaine-
ment mortes. On y joint l'eau-de-vie

camphrée , prise à la dose d'une cuillerée , l'alkali - volatil - fluor , mais comme stimulant ; on l'introduit dans les narines avec des meches de papier.

De cent trente - huit personnes noyées à Paris , quatre - vingt - douze ont dû la vie au nouvel établissement qui a remplacé l'usage le plus inepte & le plus barbare. Cette date moderne prouve que l'on s'occupe depuis bien peu de tems de la conservation des citoyens ; mais enfin nous avons su rougir de notre indifférence.

Ceux qui tomboient dans l'eau avant cette époque , perdoient inévitablement la vie , & de misérables formes judiciaires s'opposoient à leur salut ; on n'accordoit rien à un marinier qui fauvoit un noyé , & par une contradiction étrange , on le payoit quand il avoit retiré un cadavre. De là provenoit la lenteur cruelle des bateliers à prévenir la submersion totale. Nous nous sommes élevés les premiers contre ces abus dans l'An deux mil quatre cent quarante , il y a près d'onze années ; & nous avons vu avec une joie secrete que nos plaintes publiques avoient été entendues.

Aujourd'hui les frais qu'entraîne l'administration des secours sont à la charge de la police, & l'on délivre des gratifications à ceux qui ont directement ou indirectement contribué à rappeler à la vie les noyés. Je le répète, oh! que de tems il faut pour conduire un peuple aux notions les plus simples de la raison & de l'humanité!

La vapeur du charbon produit encore, sur-tout dans les fauxbourgs, des défaitsres plus fréquens. Outre les chagrins amers & renaissans attachés à l'extrême indigence, il est un accident familier aux malheureux qui ne sont pas assez riches pour acheter du bois. Il faut savoir qu'il y a une nombreuse portion de citoyens qui n'habitent que des cabinets ou des recoins obscurs, où il n'y a point de cheminées; & c'est ce qui m'a fait dire dans le premier chapitre intitulé *Coup-d'œil général*, qu'on trouvoit à Paris *des Lapons végétans dans des cases étroites*. Ces infortunés sont obligés, dans les rigueurs de l'hiver, de faire du feu au milieu de leurs chambres; & le toit n'est pas percé, comme chez les

fauvages. Il arrive souvent qu'ils sont surpris, eux & leurs enfans, & suffoqués par la vapeur du charbon. Personne n'est à l'abri de ces accidens imprévus; car le voisinage d'un pauvre suffit pour tuer un riche. On diroit que l'un se venge de l'autre.

Un médecin habile pense qu'en ce cas-là, l'usage trop répandu de l'alkali-volatil-fluor devient dangereux, & que dans cette espece d'asphyxie il y a un excès de chaleur dans la tête; que par conséquent il seroit funeste d'irriter encore cette partie du corps & d'y déterminer une plus grande quantité de chaleur. Il propose les frottemens réitérés à la plante des pieds, & il a rendu la vie par ce moyen à plusieurs asphyxiés.

Ne seroit-il pas possible de donner au charbon de terre une préparation qui lui enleveroit ce qu'il a de meurtrier? C'est à quoi l'on travaille, & je ne doute pas que l'administration ne veille à constater l'expérience.

Pourquoi n'accorderoit-on pas une médaille à tout homme qui, dans un danger pressant, auroit sauvé la vie à un citoyen? Sa plus grande récom-

pense assurément feroit toujours dans son cœur ; mais la patrie ne feroit pas quitte envers lui , & lui devoit une marque de reconnoissance pour avoir enlevé au trépas un de ses enfans.

Avant les observations sur les asphyxies , avant les découvertes des moyens curatifs (on le dit en frémissant) la plupart des asphyxiés dans le fait étoient enterrés vivans. Combien l'homme n'a-t-il pas besoin de la science , puisqu'elle seule fauve aujourd'hui de cet horrible danger , & les vuidangeurs , & les cureurs de puits , & les fossoyeurs , & les maçons employés à la fouille des terrains , & tous ces hommes enfin , qui par leurs travaux sont si utiles , & à qui la société doit tant !

L'indifférence absolue sur leur sort n'étoit-elle pas un crime politique ? On fait aujourd'hui qu'il ne faut jamais saigner un asphyxié ; que l'aspersión d'eau froide au visage & quelques cuillerées de vinaigre le rappellent à la vie. On fait aujourd'hui qu'un braisier ardent peut désinfecter un lieu empoisonné ; qu'un tuyau adapté à un

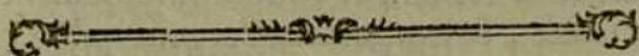


fourneau épuise l'air méphitique ; qu'avec quelques pelletées de chaux vive on corrige une vanne mortelle.

L'attention paternelle du gouvernement vient de répandre sur cet objet un catéchisme pour l'instruction du peuple ; le peuple saura que ces *morts apparentes* ne sont pas des *morts réelles* ; il apprendra de quelle manière l'on peut rappeler à la vie les noyés & les asphyxiés ; il se familiarisera les remèdes dont l'extrême simplicité garantit le succès.

C'est M. le Noir, lieutenant-général de police, qui a fait dresser ce *catéchisme instructif*, mis à la portée du peuple, & qui l'a fait distribuer aux curés des villes & des campagnes, afin qu'ils répandissent la méthode propre à combattre les fréquens & terribles effets du *méphitisme* (mot nouveau, qui signifie *vapeur empoisonnée.*) Les curés ne dédaigneront pas de communiquer aux villageois ces importantes lumières ; car si le premier précepte de la religion est l'accomplissement des œuvres de charité & de miséricorde, son triomphe n'est-il pas de veiller à la conservation

de l'homme ? Et pourquoi des procédés faciles , qui peuvent rendre un bon pere de famille à la société , ne feroient-ils pas enseignés après la lecture des vérités évangéliques ? Quoi de plus honorable pour le ministère , que d'allier le salut des *corps* au salut des *ames* ?



C H A P I T R E XLVII.

Chambres garnies.

UN Boyard vient habiter une mansarde sur le Palais-Royal , & un Mofcovite se loge dans un entresol écrasé , à un prix exorbitant , un Starofte & un Helvétien se partagent un même appartement.

Les chambres garnies sont sales. Rien n'afflige plus un pauvre étranger , que de voir des lits mal-propres , des fenêtres où sifflent tous les vents , des tapisseries à demi pourries , un escalier couvert d'ordures. En général le Parisien vit dans la crasse : on n'a pas assez pourvu aux besoins des voya-

geurs, & cependant qui est-ce qui ne voyage pas? Un Anglois & un Hollandois, qui se font fait une jouissance de la propreté la plus délectable, se trouvent couchés dans un lit infecté d'animaux incommodes; & tous les vents coulis entrent dans leur chambre. Ils quittent le plutôôt possible une ville où tous les sens sont douloureusement affectés, & emportent l'argent qu'ils y auroient laissé.

Les chambres garnies sont un asyle contre les créanciers: quiconque n'a pas fait de lettres de change qui contraignent par corps, & qui n'est pas marchand, arrête la voracité des huissiers: il sort de sa chambre garnie pour se promener sans risque, & dit comme Bias: *omnia mecum porto.*

On ne paie point de capitation personnellement dans les chambres garnies; mais celui qui vous loue paie & vous fait payer en conséquence: il faut donner son nom sur des registres qui vont à la police, & elle fait bien ce qu'elle en fait.

L'enlèvement des particuliers se fait beaucoup plus facilement dans les chambres garnies qu'ailleurs, & l'on

n'y regarde pas de si près. Quand quelqu'un est arrêté par ordre du gouvernement, l'exempt crie à tous que c'est un voleur; & comme la personne est non-domiciliée, on croit qu'elle a volé: on n'en parle plus le soir même, & sa mémoire est ensevelie pour jamais.

Il y a eu des années où l'on a compté à Paris cent mille étrangers, tous en chambres garnies; ce nombre est considérablement diminué. Le prix des chambres garnies est fort inégal: vous aurez un appartement de quatre pièces près du Luxembourg, qui vous coûtera fix fois plus, près du Palais-Royal.

Ces malheureuses créatures, qui au sortir des spectacles vous arrêtent sur le pavé & vous poursuivent dans le ruisseau, sont en chambres garnies. Elles paient le double de ce que paieroit une femme honnête; de sorte que ce loyer renaisant les écrase. Elles ne peuvent sortir de la triste condition où elles sont plongées que par une aventure heureuse & rare.

Il est défendu de louer à des femmes prostituées; & sans elles néanmoins la moitié des appartemens seroient vuides:

les perruquiers & les marchands de vin sont les principaux propriétaires de ces sales tripots ; ils en tirent beaucoup d'argent , se font payer d'avance , vexent ces déplorables créatures , & en font encore les espions.



C H A P I T R E XLVIII.

Fiacres.

LES misérables rosses qui traînent ces voitures délabrées , sortent des écuries royales , & ont appartenu à des princes du sang , enorgueillis de les posséder.

Ces chevaux réformés avant leur vieillesse , passent sous le fouet des plus impitoyables oppresseurs. Cidevant nobles quadrupèdes , impatiens du frein , traînant l'équipage superbe comme un fardeau léger ; maintenant malheureux animaux , tirant le nerf , humides de pluie , dégouttans d'une sueur sale , fatigués , tourmentés pendant dix-huit heures par jour , sous le poids des courses que le public leur impose.

Ces voitures hideuses , dont la marche obscure est si traînante , servent quelquefois d'asyle à la jeune fille échappée un instant à la vigilance de ses argus , & qui montant d'un pied agile & non apperçu , veut converser avec son amant sans être vue ni remarquée.

Rien ne révolte l'étranger qui a vu les carrosses de Londres , d'Amsterdam , de Bruxelles , comme ces fiacres & leurs chevaux agonisans.

Quand les fiacres sont à jeûn , ils sont assez dociles ; vers le midi ils sont plus difficiles ; le soir ils sont intraitables ; les rixes fréquentes qui s'élevent sont jugées chez les commissaires ; ils inclinent toujours en faveur du cocher. Plus les cochers sont ivres , plus ils fouettent leurs chevaux ; & vous n'êtes jamais mieux mené que quand ils ont perdu la tête.

Il s'agissoit de je ne fais quelle réforme , il y a quelques années : les fiacres s'aviserent d'aller tous , au nombre de presque dix-huit cents , voitures , chevaux & gens , à Choisy , où étoit alors le roi , pour lui présenter une requête. La cour fut fort surprise de voir dix-

huit cents fiacres vuides qui couvroient au loin la plaine , & qui venoient apporter leurs humbles remontrances au pied du trône : cela donna une forte d'inquiétude. On les congédia comme ils étoient venus : les quatre représentans de l'ordre furent mis en prison , & l'on envoya l'orateur à Bicêtre avec son papier & sa harangue.

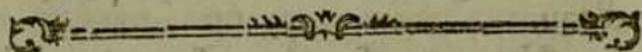
Rien de si commun que la soudaine rupture des soupentes ou des roues : vous avez le nez cassé ou une contusion au bras ; mais vous êtes dispensé de payer la course.

Les fiacres ne peuvent aller jusqu'à Versailles , ni sur les routes où il y a des bureaux de voitures , qu'en payant une permission *particuliere*. Dès qu'ils sont hors des barrières , ils vous font la loi malgré les tarifs : les uns sont d'une complaisance extrême , les autres sont emportés , insolens ; il est plutôt fait de les appaiser avec quelques sous de plus , que d'aller demander justice , ou de se la faire soi-même ; & c'est le parti que prennent tous les honnêtes gens.

Si vous oubliez quelque chose dans la voiture , comme elle est numérotée ,

vous allez à un bureau en faire la réclamation , & l'objet vous est ordinairement rendu.

La commodité & la sûreté publique exigeroient que les fiacres fussent moins sales , plus solides , mieux montés ; mais la rareté , la cherté des fourrages , & l'impôt considérable de vingt sous par jour , pour rouler sur le pavé , empêchent les réformes les plus désirables.



CHAPITRE XLIX.

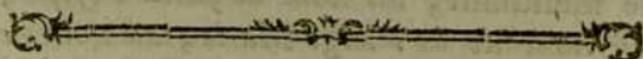
Porteurs d'eau.

ON achete l'eau à Paris. Les fontaines publiques sont si rares & si mal entretenues , qu'on a recours à la rivière ; aucune maison bourgeoise n'est pourvue d'eau assez abondamment. Vingt mille porteurs d'eau , du matin au soir , montent deux seaux pleins , depuis le premier jusqu'au septième étage , & quelquefois par-delà : la voie d'eau coûte six liards ou deux sous. Quand le

porteur d'eau est robuste , il fait environ , trente voyages par jour.

Quand la riviere est trouble , on boit l'eau trouble : on ne fait trop ce qu'on avale ; mais on boit toujours. L'eau de la Seine relâche l'estomac , pour quiconque n'y est pas accoutumé. Les étrangers ne manquent presque jamais l'incommodité d'une petite diarrhée ; mais ils l'éviteroient , s'ils avoient la précaution de mettre une cuillerée de bon vinaigre blanc dans chaque chopine d'eau.

« L'on a vu , sous le costume pénible
 » & laborieux d'un porteur d'eau , un
 » homme forcé de déposer la décoration
 » stérile dont la patrie avoit honoré ses
 » services , chercher l'aliment & le
 » soutien de ses jours dans ce métier
 » rude & abject. Il expira , il y a quel-
 » ques années , de froid & de misère ,
 » entre les compagnons grossiers de
 » son travail journalier , inconnu de
 » ceux dont l'horrible indigence l'avoit
 » rendu l'égal , & après avoir confié
 » son secret au ministre de la religion
 » qui recueillit ses derniers soupirs. »
Voyez le Babillard , tome I , page 75.



C H A P I T R E L.

Le Pont-Neuf.

LE Pont-Neuf est dans la ville ce que le cœur est dans le corps humain, le centre du mouvement & de la circulation; le flux & le reflux des habitans & des étrangers frappent tellement ce passage, que pour rencontrer les personnes qu'on cherche, il suffit de s'y promener une heure chaque jour.

Les mouchards se plantent là; & quand au bout de quelques jours ils ne voient pas leur homme, ils affirment positivement qu'il est hors de Paris. Le coup-d'œil est plus beau de dessus le Pont-Royal; mais il est plus étonnant de dessus le Pont-Neuf. Là, les Parisiens & les étrangers admirent la statue équestre de Henri IV, & tous s'accordent à le prendre pour le modèle de la bonté & de la popularité.

Un pauvre poursuivoit un homme le long des trottoirs; c'étoit un jour de fête: *Au nom de saint Pierre*, disoit

le mendiant, au nom de saint Joseph, au nom de la Vierge Marie, au nom de son divin Fils, au nom de Dieu. Arrivé devant la statue d'Henri IV, au nom d'Henri IV, dit-il. Au nom d'Henri IV ? Tiens, & il lui donna un louis d'or.

Un de ces hommes qui vendent des médailles de plâtre, en portoit deux, l'une devant, l'autre derriere ; c'étoit le médaillon de Henri IV & celui de Louis XIV. Combien le premier ? Six francs, dit le vendeur. Et l'autre, le vendez-vous de même ? Je ne les sépare point, monsieur ; sans le premier je ne vendrois jamais le second.

On croit dans les provinces, qu'on ne sauroit traverser le Pont-Neuf la nuit, sans courir risque d'être jetté à la riviere. On parle des attentats de Cartouche comme si ce voleur subsistoit encore : c'est le passage le plus sûr qui soit à Paris.

Gaston d'Orléans, frere de Louis XIII, se plaisoit à voler des manteaux sur le Pont-Neuf, & la mémoire s'en est conservée.

Au bas du Pont-Neuf sont les recruteurs, raccolleurs, qu'on appelle vendeurs de chair humaine. Ils font des hom-

mes pour les colonels, qui les revendent au roi : autrefois ils avoient des fours où ils battoient, violentoient les jeunes gens qu'ils avoient surpris de force ou par adresse, afin de leur arracher un engagement. On a supprimé enfin cet abus monstrueux ; mais on leur permet d'user de ruse & de supercherie pour enrôler la canaille.

Ils se servent d'étranges moyens : ils ont *des filles de corps-de-garde*, au moyen desquelles ils séduisent les jeunes gens qui ont quelque penchant au libertinage : ensuite ils ont des cabarets, où ils enivrent ceux qui aiment le vin : puis ils promènent, les veilles du mardi gras & de la S. Martin, de longues perches surchargées de dindons, de poulets, de cailles, de levrauts, afin d'exciter l'appétit de ceux qui ont échappé à celui de la luxure.

Les pauvres dupes, qui sont à considérer la Samaritaine & son carillon, qui n'ont jamais fait un bon repas dans toute leur vie, sont tentés d'en faire un, & troquent leur liberté pour un jour heureux. On fait résonner à leurs oreilles un sac d'écus, & l'on crie, *qui en veut ? qui en veut ?* C'est de cette

maniere qu'on vient à bout de compléter une armée de héros qui feront la gloire de l'état & du monarque. Ces héros coûtent au bas du Pont-Neuf trente livres piece : quand ils sont beaux hommes , on leur donne quelque chose de plus. Les fils d'artisans croient affliger beaucoup leurs peres & meres en s'engageant : les parens les dégagent quelquefois , & rachètent cent écus l'homme qui n'en a coûté que dix ; cet argent tourne au profit du colonel & des officiers recruteurs.

Ces recruteurs se promènent la tête haute , l'épée sur la hanche , appelant tout haut les jeunes gens qui passent , leur frappant sur l'épaule , les prenant sous le bras , les invitant à venir avec eux , d'une voix qu'ils tâchent de rendre mignarde. Le jeune homme se défend , les yeux baissés , la rougeur sur le front , & avec une espece de crainte & de pudeur ; ce qui commande l'attention , la première fois qu'on est témoin de ce jeu singulier.

Ces recruteurs ont leurs boutiques dans les environs , avec un drapeau armorié , qui flotte & qui sert d'ensei-

gne. Là, ceux qui font de bonne volonté viennent donner leur signature. Un de ces recruteurs avoit mis sous son enseigne ce vers de Voltaire, sans en sentir la force ni la conséquence :

Le premier qui fut roi, fut un soldat heureux.

J'ai vu ce vers bien imprimé pendant six semaines; puis le vers a disparu, sans qu'aucun des enrôlés sous cette devise l'eût peut-être compris.

Autrefois le gros Thomas, le coryphée des opérateurs, tenoit ses séances sur le Pont-Neuf. Voici son portrait fidèlement tracé, pour la satisfaction de ceux qui ne l'ont pas vu.

« Il étoit reconnoissable de loin par
 » sa taille gigantesque & l'ampleur de
 » ses habits; monté sur un char d'acier,
 » sa tête élevée & coiffée d'un panache
 » éclatant, figuroit avec la tête royale
 » d'Henri IV; sa voix mâle se faisoit
 » entendre aux deux extrémités du
 » pont, aux deux bords de la Seine.
 » La confiance publique l'environnoit,
 » & la rage de dents sembloit venir
 » expirer à ses pieds. La foule empref-
 » sée de ses admirateurs, comme un
 » torrent qui toujours s'écoule & reste

» toujours égal, ne pouvoit se lasser
 » de le contempler; des mains sans
 » cesse élevées imploroient ses reme-
 » des, & l'on voyoit fuir le long des
 » trottoirs, les médecins consternés &
 » jaloux de ses succès. Enfin, pour
 » achever le dernier trait de l'éloge de
 » ce grand homme, il est mort sans
 » avoir reconnu la faculté. »

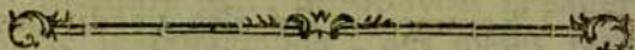
Un Anglois, dit-on, fit la gageure, il y a cinq ans, qu'il se promeneroit le long du Pont-Neuf pendant deux heures, offrant au Public des écus neufs de six livres à vingt-quatre sols piece, & qu'il n'épuiserait pas de cette manière un sac de douze cents francs qu'il tiendrait sous son bras. Il se promena criant à haute voix, *qui veut des écus de six francs tout neufs à vingt-quatre sols? Je les donne à ce prix.* Plusieurs passans touchèrent, palperent les écus, & continuant leur chemin, leverent les épaules en disant : *ils sont faux, ils sont faux.* Les autres souriant comme supérieurs à la ruse, ne se donnoient pas la peine de s'arrêter ni de regarder. Enfin une femme du peuple en prit trois en riant, les examina long-tems, & dit aux spectateurs : *allons, je risque*

trois piéces de vingt-quatre sols par curiosité. L'homme au sac n'en vendit pas davantage , pendant une promenade de deux heures ; il gagna amplement la gageure contre celui qui avoit moins bien étudié que lui , ou moins bien connu l'esprit du peuple.

Les marches du Pont-Neuf s'usent visiblement vers le milieu , & en peu d'années, sous les pieds des innombrables passans. Elles deviennent glissantes, & l'on est obligé de les renouveler.

Des marchandes d'oranges & de citrons ont au milieu du pont, des boutiques qui forment un coup-d'œil agréable : car ce fruit est aussi sain qu'il est beau.





C H A P I T R E L I.

Pont - Royal.

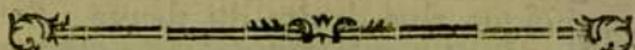
ON jouit sur le Pont-Royal, du plus beau coup-d'œil de la ville. On y découvre d'un côté, le Cours, les Tuileries, le Louvre; de l'autre, le Palais-Bourbon, & une longue suite de superbes hôtels. Les deux quais de l'Isle-du-Palais, & les deux autres qui bordent la riviere, ajoutent beaucoup à l'agrément de la perspective.

L'entrée par le pont de Neuilly frappe d'admiration le voyageur, à mesure qu'il s'avance vers la barriere de Chailiot, d'où se présentent à ses regards étonnés la magnifique place de Louis XV, le jardin & le palais des Tuileries.

Si l'on exécutoit enfin le plan si souvent proposé de débarrasser le pont S. Michel, le pont au Change, le pont Notre-Dame, & le pont Marie, des gothiques bâtimens qui les surchargent désagréablement, l'œil plongeroit avec plaisir d'une extrémité de la ville à l'autre.

Quel contraste choquant entre la magnifique rive droite du fleuve, & la rive gauche qui n'est point pavée & est toujours remplie de boue & d'immondices! Elle n'est couverte que de chantiers & de masures habitées par la lie du peuple. Mais ce qui surprend davantage encore, c'est que ce cloaque dégoûtant est borné d'un côté par le Palais-Bourbon; & de l'autre, par le beau quai des Théatins.

La galiote de Saint-Cloud part régulièrement du Pont-Royal; & la modicité du prix y attire les fêtes & les dimanches une foule de Parisiens. Le départ & l'arrivée de ce bateau ne donnent pas une bien haute opinion des talens nautiques des matelots de la Seine, par leur mal-adresse à partir & à aborder. D'autres Parisiens, arrivés trop tard pour profiter de la galiote, se jettent à corps perdu dans des batelets particuliers, oubliant dans de si frêles bâtimens, que le filet d'eau de la Seine peut les engloutir, comme les gouffres du vaste Océan. Ceux qui ont accoutumé de parcourir les mers, tremblent à la vue de cet embarquement dangereux.



C H A P I T R E L I I .

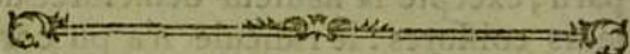
Charmant Coup-d'œil.

UN coup-d'œil très-agréable encore est celui qu'offre le jardin des Tuileries, ou plutôt les Champs-Elisées, dans un beau jour de printems. Les deux rangs de jolies femmes qui bordent la grande allée, ferrées les unes contre les autres sur une longue file de chaises, regardant avec autant de liberté qu'on les regarde, ressemblent à un parterre animé de plusieurs couleurs. La diversité des physionomies & des atours, la joie qu'elles ont d'être vues & de voir, l'espece d'affaut qu'elles font lorsque sur leurs visages brille l'envie de s'éclipser; tout ajoute à ce tableau diversifié qui attache les regards & fait naître mille idées sur ce que les modes enlèvent ou ajoutent à la beauté, sur l'art & la coquetterie des femmes, sur ce desir inné de plaire, qui fait leur bonheur & le nôtre.

Les vertugadins de nos meres, leurs

étoffes tailladées de falbalas , leurs épau-
 lettes ridicules , leurs enceintes de cer-
 ceaux , cette multitude de mouches ,
 dont quelques-unes ressembloient à de
 véritables emplâtres , tout cela est dis-
 paru , excepté la hauteur démesurée de
 leurs coiffures : le ridicule n'a pu cor-
 riger ce dernier usage ; mais ce défaut
 est tempéré par le goût & la grace qui
 président à la structure de l'élégant
 édifice. Les femmes , à tout prendre ,
 sont mieux mises aujourd'hui qu'elles
 ne l'ont jamais été : leur ajustement
 réunit la légèreté , la décence , la fraî-
 cheur & les graces. Ces robes d'une
 étoffe légère se renouvellent plus sou-
 vent que ces robes où brilloient l'or &
 l'argent ; elles suivent , pour ainsi dire ,
 les nuances des fleurs des diverses saisons.
 Il n'y a que la main de nos marchandés
 de modes , pour métamorphoser avec
 une si prodigieuse diversité la gaze , le
 linon & les rubans. Si les femmes pou-
 voient quitter ce choquant enduit de
 blanc & de rouge trop prononcé , elles
 auroient détruit le mauvais goût de
 leurs meres , & jouiroient de tous les
 avantages que la nature a versés sur
 elles : elles n'ont pas besoin de diamans

& de parure, affiches du luxe & de l'opulence; les diamans partagent l'attention que l'on doit à leur beauté réelle, & le charme le plus piquant d'une belle est d'ignorer qu'elle le soit.



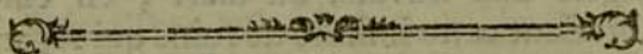
C H A P I T R E L I I I .

Boulevards.

C'EST une promenade vaste, magnifique, commode, qui ceint pour ainsi dire la ville: elle est de plus ouverte à tous les états, & infiniment peuplée de tout ce qui peut la rendre agréable & récréative: on s'y promene à pied, à cheval, en cabriolet; & l'on peut placer les boulevards à côté de tout ce qu'il y a de plus beau à Paris.

Le boulevard du côté du midi est le moins fréquenté; c'est néanmoins le plus salubre: on ne peut se lasser de l'admirer; il est orné de quatre rangs d'arbres, avec une chaussée d'encaissement, (de cailloux ou de pavés) de vingt-quatre pieds de largeur, qui regne dans un contour de six mille quatre-

vingt-trois toises. On ne voit de ces travaux superbement prolongés & utiles que dans une immense & riche capitale: Cette espece d'écharpe ou de ceinture est admirable, mais elle renferme des objets pauvres, désagréables & mesquins.



C H A P I T R E L I V.

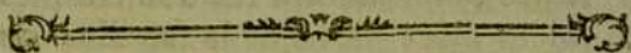
Nos Grand'Meres.

NOS grand'meres n'étoient pas si bien vêtues que nos femmes; mais elles appercevoient d'un coup-d'œil tout ce qui pouvoit intéresser le bien-être de la famille: elles n'étoient pas aussi répandues; on ne les voyoit pas incessamment hors de leurs maisons: contentes d'une royauté domestique, elles regardoient comme très-importantes toutes les parties de cette administration. Telle étoit la source de leurs plaisirs, & le fondement de leur gloire: elles entretenoient le bon ordre & l'harmonie dans leur empire, fixoient le bonheur dans leurs foyers, tandis que leurs filles abu-

fées vont le chercher vainement dans le tumulte du monde. Les détails de la table, du logement, de l'entretien, exerçoient leurs facultés; l'économie soutenoit les maisons les plus opulentes, qui s'écroulent aujourd'hui. La femme paroïssoit s'acquitter d'une tâche égale aux travaux du mari, en embrassant cette infinité de soins qui regardent l'intérieur. Leurs filles, formées de bonne heure, concouroient à faire régner dans les maisons les charmes doux & paisibles de la vie privée; & l'homme à marier ne craignoit plus de choisir celle qui, née pour imiter sa mere, devoit perpétuer la race des femmes soigneuses & attentives.

Que nous sommes loin de ces devoirs si simples, si attachans! Une conduite réglée & uniforme seroit le tourment de nos femmes; il leur faut une dissipation perpétuelle, des liaisons à l'infini, tous les dehors de la représentation & de la vanité. Elles ne sont jamais bien dans toutes ces courses, parce qu'elles veulent être absolument où la nature ne veut pas qu'elles soient; & tant qu'elles auront perdu le gouvernement de la famille, elles ne jouiront jamais d'un autre empire.

Autre observation : les domestiques faisoient alors partie de la famille ; on les traitoit moins poliment , mais avec plus d'affection , ils le voyoient & devenoient sensibles & reconnoissans. Les maîtres étoient mieux servis , & pouvoient compter sur une fidélité bien rare aujourd'hui. On les empêchoit à la fois d'être infortunés & vicieux ; & pour l'obéissance , on leur accordoit en échange bienveillance & protection. Aujourd'hui , les domestiques passent de maisons en maisons , indifférens à quels maîtres ils appartiennent , rencontrant celui qu'ils ont quitté sans la moindre émotion. Ils ne se rassemblent que pour révéler les secrets qu'ils ont pu découvrir : ils sont espions ; & comme on les paie bien , qu'on les habille bien , qu'on les nourrit bien , mais qu'on les méprise , ils le sentent , & sont devenus nos plus grands ennemis. Autrefois leur vie étoit laborieuse , dure & frugale , mais on les comptoit pour quelque chose , & le domestique mouroit de vieillesse à côté de son maître.



C H A P I T R E L V.

Des grosses Fortunes.

IL y a à Paris des fortunes de particuliers, de trois cents, cinq cents, sept cents, neuf cents mille livres de rente, & trois ou quatre peut-être au-delà encore. Celles de cent à cent-cinquante mille livres sont communes.

L'or, a dit quelqu'un, cherche s'amonceler : il va où il y en a déjà ; plus il est en tas, plus il multiplie. Le premier écu, a dit Jean-Jacques Rousseau, est plus difficile à gagner que le dernier million. Cette vérité se fait sentir dans la capitale. Que font tous ces opulens de leur or ? Ce qu'ils en font ? Rien de grand, rien de vraiment utile. Le loisir de ces riches fait qu'ils se tourmentent à poursuivre des misères : ils se font des occupations graves, de futilités : ils ont des inquiétudes pour se procurer de fausses jouissances, & ils se tourmentent en arrangeant des parties de plaisir.

Ils aiment mieux nourrir des chevaux

que des hommes; ils dépenfent en objets de luxe puérile, ce qui fuffiroit à la perfection de tous les arts utiles; ils ne donnent rien pour les expériences phyfiques, rien pour les fciences auguftes, qui font la grandeur & la dignité de l'homme; s'ils obéiffent à quelque caprice ruineux, ce caprice eft toujours petit, obscur & extravagant; on cite leur immense richeffe, on a peine à citer leurs bienfaits. Je regarde autour de moi; je n'apperçois pas un feul monument patriotique. Tout eft pour l'intérieur de la maifon & pour la valetaille.

Parmi ces hommes opulens, tel eft déclaré humain, généreux, ferviable, bon ami, dont la tête ingénieufe eft occupée trois heures par jour à trouver de nouveaux moyens pour ruiner fon pays & redoubler fa mifere. Il parle d'équité, d'humanité, de bienfaifance; & le projet qu'il va donner le lendemain, ruinera fix cents familles: c'eft un accaparement, c'eft un monopole; fon or funefte va ravir à l'industrie pauvre ce qu'elle auroit pu gagner.

Une province eft tout-à-coup dépoftédée de fes productions. Tout eft enlevé

comme par enchantement. On hono-
rera du nom de *spéculation*, ce qui n'est
que l'ouvrage de l'avarice. Le monopo-
leur est un homme poli, qui parle des
beaux arts : comment oseroit-on l'ap-
peler un *concuSSIONNAIRE*? Il est vrai qu'il
fait quelque bien en détail autour de
lui, & les maux horribles en grand à
cent lieues de sa demeure. Il semble
étranger au royaume, & n'exister que
pour ses maîtresses & ses adulateurs.

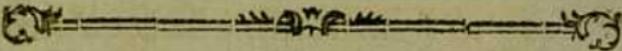
D'autres thésaurisent, & s'endurcis-
sant à loisir, ne laissent échapper au-
cune parcelle de leur or entassé. En vain
la misère les supplie en fondant en lar-
mes; en vain entendent-ils le récit des
calamités particulières; ils sont insensibles
aux malheurs d'un honnête homme,
comme à ceux de l'état.

Préférer une pièce d'or à la vie de
son frère, de son semblable! Le nom-
mer fainéant, coquin, paresseux, pour
se dispenser d'être charitable! Masquer
son avarice sous des prétextes faux,
tandis qu'on ne se dissimule pas à soi-
même sa dureté! Ah! mérite-t-on en-
suite le nom d'homme?

Malheureux! qui endurecis tes oreil-
les aux gémissemens de l'indigence,

quand tu auras le linceul sur le visage,
 & que tu feras resserré dans un étroit
 cercueil, s'il te restoit quelques senti-
 mens, dis, ne regretterois-tu point
 alors de n'avoir pas donné quelques
 parcelles de ces richesses inutiles,
 pour soulager les maux de tes freres?
 Que te restera-t-il de cette grande
 opulence? Un cercueil de plomb, &
 quelques marbres sculptés. Eh! quand
 il est en ton pouvoir de métamorphoser
 ces pieces de métal en jouissances pures
 & intimes, apprends à les connoître,
 à les goûter. Veux-tu être maudit après
 ta mort, & que l'on dise: il a dépensé
 pour son orangerie, pour ses diamans,
 pour son chenil... Et pour les hommes
 ses semblables?.... Rien. Parlons du
 moins des gens qui donnent à dîner.
 C'est bien peu de chose, mais c'est
 toujours cela.




 C H A P I T R E L V I .
Les dîneurs en ville.

QUELQUES gens d'une fortune aisée donnent ordinairement à dîner deux ou trois fois par semaine à leurs amis & à leurs simples connoissances : une fois invité, vous l'êtes pour toujours.

Avoir une table à Paris est un objet dispendieux ; mais ce n'est que dans la capitale que tel homme peut subsister sans fortune, sans métier & sans talens. Ce n'est point là un citoyen fort recommandable, je l'avoue ; mais enfin, il faut que tout homme vive. Eh ! qui donnera à manger à celui qui a bon appétit, si ce n'est le riche ?

Dix-huit à vingt mille hommes dînent régulièrement le lundi chez le marchand, le mardi chez l'homme de robe, & progressivement ils achevent la semaine, en montant d'étage en étage. Le vendredi ils se rendent de préférence chez l'amateur de marée, & jamais ils ne se trompent sur le menu. Dans cette

classe sont les agréables & les beaux parleurs, les musiciens, les peintres, les abbés, les célibataires, &c.

Ils ont vu tous les états, & sont au fait d'une infinité de caractères: ces gens-là ne savent ni le prix du pain, ni celui de la viande: les variations des combustibles leur sont parfaitement étrangères: ils ne paient que le porteur d'eau; ils sortent de chez eux poudrés, frisés, à deux heures précises, & vont s'asseoir à des tables délicates, ayant pour passeport quelques historiettes, une pour chaque maison, & la gazette de la veille.

Ils savent tirer un parti abondant du service, tandis que les provinciaux, les novices mal-adroits, n'ont pas l'esprit de faire bonne chère; car c'est un art que de savoir goûter de tous les plats, à l'aide de quelques signes. Le soir ils se rendent chez une vieille dévote, chez un goutteux, un bénéficiaire; ils y font collation, & n'ont qu'à changer un peu de langage, selon l'esprit des personnages, & répéter les nouvelles qu'ils ont apprises le matin. Ainsi, sans rentes, sans emploi, sans patrimoine, avec un habit dû encore

au tailleur, & payant de mois en mois un loyer modique, ilstrouvent de quoi vivre, & vivre en assez bonne compagnie. Une aptitude à retenir les noms des personnes, quelque'usage du monde, beaucoup de souplesse dans les manieres leur suffit pour entretenir la conversation; & l'on ne diroit jamais, à les voir le front épanoui, le visage tranquille, qu'ils n'auroient pas diné, sans la généreuse complaisance de leur hôte. Je les compare aux oiseaux du ciel, qui prennent leur part de la récolte universelle, & qui ne paroissent pas la diminuer. Selon moi, rien de si honorable pour les riches que de donner à manger à ceux qui se présentent à leur table; & de toutes les manieres de faire usage de ses richesses, c'est sans contredit la plus agréable pour le grand nombre. Chacun en profite également; & puisque les riches aiment l'ostentation, ils se satisfont en satisfaisant les autres.

S'ils établissoient une table économique & sans apprêt, où il n'y eût ni luxe, ni orgueil, ayant l'honnête nécessaire, & rien au-dessus; cela vaudroit mieux encore, & ils seroient

dans le cas de renouveler plus souvent leur complaisance, ou de multiplier les couverts.

Si j'étois opulent, je mettrois ma volupté à donner ainsi à dîner; mais ma table seroit frugale, composée de mets simples, & je me réjouirois fort de voir autour de moi grand nombre de personnes causer & manger.

On appelloit autrefois ces hommes-là des *parasites*; terme injurieux & sot, inventé par la dureté, l'avarice & l'égoïsme. Il est tout naturel que celui qui n'a pas une table, (chose chère à Paris) aille chercher celui qui en a une toute servie. Ce qu'on doit à l'infortune de plusieurs honnêtes gens, le plaisir d'alimenter son prochain, d'entretenir sa santé, invitent l'homme sensible à partager ses mets. L'hôte peut encore être redevable à ceux qui croient assez à son bon cœur, pour aller le visiter & lui demander une portion de la nourriture qu'il a de trop, & qu'il ne pourroit prendre sans se causer une indigestion.

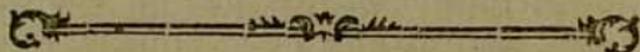
La terre est la table universelle, dressée par le Créateur; & l'oiseau, qui de son bec saisit en volant un

pauvre petit grain & l'emporte dans son nid , & un poëte qui va dîner chez un fermier-général & lui offrir un ap-pétit qu'il admire , prennent également tous deux ce qui leur est dû.

Hélas ! nous ne faisons tous que passer sur la terre. Les grains, les fruits de l'année appartiennent tous à la génération présente , & non à celle qui doit suivre. Que la génération présente use des vins que le soleil a mûris sous ses yeux ; qu'elle mange les légumes qu'elle a vu croître. La nature, avec l'année , recommencera le cours de ses bienfaits pour d'autres êtres. Demain nous allons disparaître ; & nous refuserions notre table à notre frere , & nous fermerions inhumainement le verrouil , pour dévorer seuls notre subsistance ! A-t-on de l'appétit quand on mange seul ? Et le repas fait-il le même bien que quand il est pris au milieu de la joie & du fou-rire des convives ?

Que ce nom de *parasite* , prodigué à l'honnête indigence qui a des droits à la table des riches , soit donc effacé à jamais de la langue , comme un mot qui offense l'humanité , qu'on ne le prononce

prononce plus, sur-tout à Paris, où ;
graces à des mœurs plus douces &
plus humaines, il commence à s'étein-
dre. Qu'on ne l'entende plus que chez
l'homme inhumain & dur, qui s'isole
parce qu'il craint que son ame ne soit
aperçue ; & que ce mot n'ait plus
cours que chez le pauvre, qui est dans
le cas lui-même d'aller dîner ailleurs,
& qui n'a sur sa table étroite que sa
portion congrue.



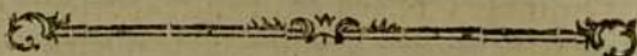
C H A P I T R E L V I I .

Le Monarque.

LE roi est pour les Parisiens ce qu'est
le modele au milieu d'une académie
de dessinateurs. Chacun dans la capitale
s'évertue à faire son portrait : on le
crayonne ; on le représente sous toutes
les faces ; & le plus souvent le portrait
est manqué & fort peu ressemblant.
Ceux qui sont éloignés ne voient que
les principaux traits qu'apporte la re-
nommée, & son bruit est vague. Ceux
qui l'approchent, voient l'extérieur de

l'homme , & les traits fins leur échappent. Entendez le valet qui le déchauffe , le courtifan qui le fuit à la chasse , le soldat qui combat pour lui , le magistrat qui vient avec des remontrances , l'homme de lettres qui le guette , le philosophe qui le plaint , le peuple qui le juge par la valeur des denrées : autant de portraits différens ; personne ne lit au fond de son ame ; c'est au tems que le portrait fidele doit appartenir. Quel homme néanmoins est plus en vue & paroît plus propre à être faisi ? Le vrai caractère de Louis XV n'est-il pas encore pour nous une espece d'énigme vraiment indéchiffrable ?





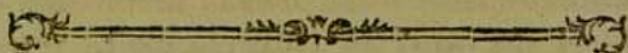
C H A P I T R E L V I I I .

Mobilité du Gouvernement.

UN étranger à Athenes, s'étant assis pour voir un ballet, aperçut cinq masques, cinq habits & un seul danseur. Qui fera, dit-il, les autres personnages? Le même homme, lui répondit-on. Le même homme! il a donc dans un seul corps plusieurs ames. Tel est le gouvernement françois. Excellent pantomime, & jouant tous les états, il est successivement militaire, homme de loi, financier, banquier, prêtre; je l'ai vu même, auteur pendant quatre ou cinq mois; car il fit cent brochures, détestables à la vérité: mais ce rôle-là lui va plus mal que les autres.

Faut-il s'étonner après cela si l'on trouve à Paris beaucoup de personnes du caractère d'Alcibiade qui, vain, brillant, propre à revêtir toutes sortes de caractères, aimoit la représentation

& tout ce qui attiroit l'œil du vulgaire, étoit enfin plus sensible à la réputation d'homme d'esprit qu'à celle de bon citoyen.



CHAPITRE LIX.

Espions.

QUAND le Parisien n'auroit pas la légéreté qu'on lui reproche, il l'adopteroit par raison. Il marche environné d'espions. Dès que deux citoyens se parlent à l'oreille, survient un troisieme, qui rode pour écouter ce qu'ils disent. C'est un régiment de curieux que celui des espions de police; avec cette différence, que chaque individu de ce régiment a un uniforme particulier qu'il change chaque jour; & rien de si prompt & de si étonnant que ces fortes de métamorphoses.

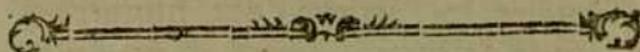
Celui qui porte une épée le matin, prend le soir un rabat; tantôt il représente un paisible robin en cheveux longs, tantôt un spadassin l'épée sur la hanche; le lendemain, ayant en main une canne

à pomme d'or, il figurera un financier uniquement occupé de calculs; les travestissemens les plus bizarres ne lui coûtent rien. Il est dans la même journée, chevalier de Saint-Louis & garçon perruquier, prieur tonfuré & marmiton. Il visite le bal paré & le tripot le plus infect. Tantôt le diamant au doigt, tantôt la plus sale perruque sur la tête, il change presque de physionomie comme d'habillement; & plus d'un enseigneroient à Préville l'art de se décomposer; il est tout yeux, tout oreilles, tout jambes; car il bat, je ne fais comment, le pavé des seize quartiers. Tapi quelquefois dans le coin d'un café, vous diriez un homme lourd, triste, ennuyeux, qui ronfle en attendant le souper: il a tout vu, tout entendu. Une autre fois, il est orateur, il a rendu le premier des propos hardis, il vous sollicite à vous déboutonner, il interprète jusqu'à votre silence; & que vous lui parliez, ou que vous ne lui parliez pas, il fait ce que vous pensez de telle ou telle opération.

Tel est l'instrument universel dont on se sert à Paris pour pomper les secrets; & c'est ce qui détermine plus

volontiers les actions des ministres, que tout ce qu'on pourroit imaginer en raisonnemens & en politique.

L'espionnage a détruit les liens de la confiance & de l'amitié; on n'agite que des questions frivoles, & le gouvernement dicte, pour ainsi dire, aux citoyens la these sur laquelle ils parleront le soir dans les cafés & dans les cercles. Si l'on veut cacher la mort d'un homme, on ne se dira qu'à l'oreille, *il est mort*; & l'on ajoutera, *on ne parle point de cela jusqu'à nouvel ordre*. Le peuple a perdu absolument toute idée d'administration civile & politique; & si quelque chose pouvoit faire rire au milieu d'une ignorance si déplorable, ce seroit le propos de tel bourgeois inepte, qui s' imagine constamment que Versailles & Paris doivent donner la loi & le ton à toute l'Europe, & de là au monde entier. La crasse des préjugés les plus invétérés ne peut pas abandonner ces vieilles têtes Parisiennes, modifiées par la sottise la plus incurable. Le peuple qui n'a guere d'autre lecture que la gazette de France, ne raisonne que d'après elle.



C H A P I T R E L X.

Les Colporteurs.

LES mouchards font sur-tout la guerre aux colporteurs, espece d'hommes qui font trafic des seuls bons livres qu'on puisse encore lire en France, & conséquemment prohibés.

On les maltraite horriblement; tous les limiers de la police poursuivent ces malheureux qui ignorent ce qu'ils vendent, & qui cacheroient la Bible sous leurs manteaux, si le lieutenant de police s'avisait de défendre la Bible. On les met à la Bastille pour de futiles brochures qui seront oubliées le lendemain, quelquefois au carcan. Les gens en place se vengent ainsi des petites satires que leur élévation enfante nécessairement. On n'a point encore vu de ministres dédaigner ces traits obscurs, se rendre invulnérables d'après la franchise de leurs opérations, & songer que la louange sera muette,

tant que la critique ne pourra librement élever sa voix.

Qu'ils punissent donc la flatterie qui les assiege , puisqu'ils ont tant peur du libelle qui contient toujours quelques bonnes vérités : d'ailleurs , le public est là pour juger le détracteur ; & toute satire injuste n'a jamais circulé quinze jours sans être frappée de mépris.

Souvent les préposés de la police , chargés d'arrêter ces pamphlets , en font le commerce en grand , les distribuent à des personnes choisies , & gagnent à eux seuls plus que trente colporteurs.

Les ministres se trompent réciproquement quand ils sont attaqués de cette manière ; l'un rit de la grêle qui vient de fondre sur l'autre , & favorise sous main ce qu'il paroît poursuivre avec chaleur.

L'histoire de la Correspondance du chancelier Maupeou (ce livre qui, après l'avoir ridiculisé, l'a enfin débusqué) mettroit dans un jour curieux les ruses obliques , & les bons tours que se jouent les ambitieux dans le chemin du pouvoir & de la fortune.

On n'imprime plus à Paris , en fait

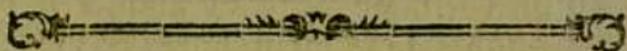
de politique & d'histoire, que des fa-
tires & des mensonges. L'étranger a
pris en pitié tout ce qui émane de la
capitale sur ces matieres; les autres
objets commencent à s'en ressentir,
parce que les entraves données à la
pensée, se manifestent jusques dans les
livres de pur agrément. Les presses de
Paris ne devoient plus servir que pour
les affiches, les billets de mariages &
les billets d'enterremens; les almanachs
sont déjà un objet trop relevé, & l'in-
quisition les épulche & les examine.

Quand je vois un livre revêtu de
l'autorité du gouvernement, je parie,
sans l'ouvrir, que ce livre contient des
mensonges politiques. Le prince peut
bien dire, *ce morceau de papier vaudra
mille francs*; mais il ne peut pas dire,
que cette erreur devienne vérité, ou bien
que cette vérité ne soit plus qu'une erreur.
Il le dira, mais il ne contraindra jamais
les esprits à l'adopter.

Ce qui est admirable dans l'imprimerie,
c'est que ces beaux ouvrages, qui font
l'honneur de l'esprit humain, ne se
commandent point, ne se paient point;
au contraire, c'est la liberté naturelle
d'un esprit généreux, qui se développe

malgré les dangers, & qui fait un présent à l'humanité, en dépit des tyrans: voilà ce qui rend l'homme de lettres si recommandable, & ce qui lui assure la reconnoissance des siècles futurs.

Ces pauvres colporteurs, qui font circuler les plus rares productions du génie, sans savoir lire, qui servent à leur insu la liberté publique pour gagner un morceau de pain, portent toute la mauvaise humeur des hommes en place, qui s'attaquent rarement à l'auteur, dans la crainte de soulever contre eux le cri public, & de paroître odieux.



C H A P I T R E L X I.

Hommes de la Police.

C'EST une masse de corruption, que la police divise & partage en deux; de l'une, elle en fait des espions, des mouchards; de l'autre, des satellites, des exempts, qu'elle lâche ensuite contre les filoux, les escrocs, les voleurs, &c. à peu près comme le chasseur amène les chiens contre les renards & les loups.

Les espions ont d'autres espions à leurs trouffes , qui les surveillent , & qui voient s'ils font leur devoir. Tous s'accusent réciproquement , & se dévorent entr'eux pour le gain le plus vil. C'est de cette épouvantable lie que naît l'ordre public. On les traite rigoureusement , quand ils abusent l'œil du magistrat.

Tel est l'ordre admirable qui regne dans Paris. Un homme soupçonné ou désigné est éclairé de si près , que ses moindres démarches sont connues , jusqu'au moment qu'il covient de l'arrêter.

Le signalement qu'on fait de l'homme , est un véritable portrait auquel il est impossible de se méprendre ; & l'art de décrire ainsi la figure avec la parole , est poussé si loin , que le meilleur écrivain , en y réfléchissant beaucoup , n'y fauroit rien ajouter , ni se servir d'autres expressions.

Les Thésées de la police courent toutes les nuits pour purger la ville de brigands ; & l'on peut dire que les lions , les ours , les tigres sont enchaînés par l'ordre politique.

Il y a ensuite les espions de cour , les espions de ville , les espions de lit , les

espions de rue , les espions de filles , les espions de beaux esprits ; on les appelle tous du nom de mouchards , nom de famille du premier espion de la cour de France.

Les hommes de qualité font aujourd'hui le métier d'espions ; la plupart s'appellent *M. le baron. M. le comte, M. le marquis.*

Il fut un tems , sous Louis XV, où les espions étoient si multipliés , qu'il étoit défendu à des amis qui se réunifioient ensemble , d'épancher mutuellement leurs cœurs sur des intérêts qui les affectoient vivement. L'inquisition ministérielle avoit mis ses sentinelles à la porte de toutes les salles , & des écouteurs dans tous les cabinets ; on puniffoit , comme des complots dangereux , des confidences naïves , faites par des amis à des amis , & destinées à mourir dans le lieu même qui les avoit reçues.

Ces recherches odieuses empoisonnoient la vie sociale , privoient les hommes des plaisirs les plus innocens , & transformoient les citoyens en ennemis qui trembloient de s'ouvrir l'un à l'autre.

Tout homme attaché à la police ; sous quelque domination que ce puisse être , n'est plus admis dans la bonne société , & l'on a raison.

Le quart des domestiques servent d'espions , & les secrets des familles , que l'on croit les plus cachés , parviennent à la connoissance des intéressés.

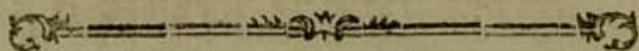
Les ministres ont leurs espions à eux , séparément de ceux de la police , & les soudoyent : ce sont les plus dangereux de tous , parce qu'ils sont moins suspects que les autres , & qu'il est plus difficile de les reconnoître. Les ministres savent par ce moyen tout ce qu'on dit d'eux ; mais ils n'en profitent guere. Ils sont plus attentifs à ruiner leurs ennemis , à barrer leurs adversaires , qu'à tirer un sage parti des libres & naïfs avertissemens que la multitude leur envoie ; car on s'explique toujours assez librement sur le compte des ministres : on ne porte véritablement de respect qu'à la personne des princes.

Mais les secrets des cours n'échappent point par les espions ; ils s'échappent à l'aide de certaines gens , sur qui l'on n'a aucune défiance ; ainsi les vais-

seaux les mieux construits font eau par une fente imperceptible qu'on ne sauroit découvrir.

Ce qui intéresse dans les cours, & sur-tout dans la nôtre, c'est qu'il y a un degré d'obscurité, répandu sur les opérations. On veut pénétrer ce qui se cache; on cherche à savoir jusqu'à ce qu'on connoisse; c'est ainsi que la machine la plus ingénieuse ne conserve son plus haut prix que jusqu'à ce qu'on ait vu les ressorts qui la mettent en action. Nous ne nous attachons fortement qu'à ce qui ne se laisse pénétrer qu'avec peine. Avec le tems, les choses les plus mystérieuses prennent un caractère de publicité. La langue redira infailliblement ce que l'œil a vu, & même ce qu'il aura soupçonné.





C H A P I T R E L X I I.

Le guet.

LA sûreté de Paris , pendant la nuit , est l'ouvrage du guet & de deux ou trois cents mouchards , qui battent le pavé , qui reconnoissent & qui suivent les gens suspects ; c'est pendant la nuit que se font tous les enlevemens de police.

Les falots répandus cà & là , ne laissent pas que d'intimider les brigands ; de sorte que les rues de Paris sont sûres la nuit comme le jour , à quelques accidens près : accidens inévitables , quand on songe à la foule des hommes désespérés , qui n'ont plus rien à perdre.

On rossoit autrefois le guet , & c'étoit même un amusement que se procuroient les jeunes gens de famille & les mousquetaires ; on castoit les lanternes , on frappoit aux portes , on faisoit tapage dans les mauvais lieux ; on enlevoit le fouper qui sortoit du four , & l'on claquoit la servante ; on déchiroit ensuite la robe du commissaire. On a réprimé ces excès

avec tant de sévérité , qu'il n'est plus question de pareils jeux : la jeunesse n'est plus réputée indisciplinable , & rien n'excuseroit aujourd'hui la violente incartade d'une tête écervelée.

Ce n'est pas là un des petits avantages de la capitale. L'âge mûr n'a rien à craindre de l'âge bouillant. Un magistrat a dit , qu'il vouloit que le pavé de *Paris* fût respecté comme le *sanctuaire* & le *tabernacle*. Il a raison , & il a bien dit.

La civilisation est presque perfectionnée de ce côté-là ; on n'a rien à craindre de l'insolence & de l'ivresse , parce que la main forte n'est pas éloignée. On l'appelle à son secours , & on obtient ordinairement prompte justice.

Pierre le Cruel , qui passe pour avoir aimé la justice , en a donné une bonne preuve , à ce qu'a dit un historien Espagnol. Il se plaisoit à courir les rues la nuit. Une fois qu'il faisoit tapage , un garde de nuit croyant rencontrer un particulier , le battit vigoureusement ; le roi le tua. La justice le lendemain fit des perquisitions contre l'auteur du meurtre. Une bonne femme qui avoit reconnu le roi , l'accusa. Les magistrats en corps allèrent lui porter des plaintes :

le roi , pour fatifaire la justice , fit couper la tête à fon éfigie. On voit encore cette ftatue tronquée au coin de la rue où le meurtre fut commis.

Cartouche a fait trembler la ville de Paris pendant un affez long efpace de tems ; un pareil chef de voleurs , eût-il encore plus d'audace & de reflources, n'auroit pas de nos jours un tel avantage.

Une correfpondance non interrompue entre le magiftrat & fes prépoſés , opere la connoiſſance fuivie de tout ce qui fe paſſe ; & l'on prévient des défordres autant qu'on en punit.

Les recherches, informations & vérifications aboutiſſent à un centre où ſe réunit tout ce qui intéreſſe la ſurété publique.

Indépendamment de ces ſoins , les lanternes & les reverberes , les différens corps-de-gardes distribués , & comme je l'ai déjà dit , les falots errans de tous côtés , ont prévenu une infinité d'accidens.

On ne fauroit trop multiplier les précautions , ſur-tout à l'entrée des hivers. La machine eſt bien montée depuis cinquante ans ; mais cette machine ,

comme toute autre , a ses momens de langueur. Si elle venoit à s'arrêter , Paris seroit en proie aux horreurs d'une ville prise d'affaut.

La garde monte à près de quinze cents hommes ; on peut s'enrôler & vieillir dans ce corps , sans craindre les blessures : on peut y pousser sa carrière aussi loin qu'un moine qui boit , mange & digere ; on en est quitte pour dormir le jour , au lieu de reposer la nuit.

Quelquefois les soldats du guet maltraitent sans sujet ceux qu'ils arrêtent , & leur mettent les menottes d'une manière cruelle ; on doit réprimer sévèrement de pareils abus , & empêcher que les gardiens de la sûreté publique n'attentent impitoyablement au moindre citoyen , qui doit être respecté jusqu'à ce que les loix aient prononcé ; car il peut être innocent , avec toutes les apparences d'un homme coupable.



 CHAPITRE LXIII.
Lieutenant de Police.

UN lieutenant de police est devenu un ministre important, quoiqu'il n'en porte pas le nom; il a une influence secrète & prodigieuse; il fait tant de choses, qu'il peut faire beaucoup de mal ou beaucoup de bien, parce qu'il a en main une multitude de fils qu'il peut embrouiller ou débrouiller à son gré; il frappe ou il sauve; il répand les ténèbres ou la lumière: son autorité est aussi délicate qu'étendue.

On connoît ses fonctions; mais on ne fait peut-être pas qu'il s'occupe encore à dérober à la justice ordinaire une foule de jeunes gens de famille, qui dans l'effervescence des passions, font des vols, des escroqueries ou des bassesses; il les enleve à la flétrissure publique: la honte en rejailiroit sur une famille entière & innocente; il fait un acte d'humanité, en épargnant à des peres malheureux l'opprobre dont ils



alloient être couverts : carnos préjugés, sous ce point de vue, sont bien injustes & bien cruels.

Le libertin est enfermé ou exilé, & ne passe point par la main du bourreau : ainsi la police arrache aux tribunaux des coupables qui mériteroient d'être punis ; mais comme ces jeunes gens sont soustraits à la société, qu'ils n'y rentrent que quand leurs fautes sont expiées & qu'ils sont corrigés, la société n'a point à se plaindre de cette indulgence.

On fera seulement la remarque, qu'il n'y a guere de pendus que dans la classe de la populace : le voleur de la lie du peuple, sans famille, sans appui, sans protections, excite d'autant moins la pitié, qu'on s'est montré indulgent pour d'autres.

On enleve tous les mois, sans beaucoup de façons, & sur le simple ordre d'un commissaire, trois à quatre cents femmes publiques ; on met les unes à Bicêtre, pour les guérir, les autres à l'Hôpital, pour les corriger. Celles qui ont quelque argent, se tirent d'affaire.

On voit passer toutes ces créatures, un certain jour du mois, devant le juge

de police , seul juge en cette matiere ; elles lui font une révérence ou lui disent des injures ; & il ne fait que répéter gravement , à l'Hôpital , à l'Hôpital.

Cette partie de notre législation est très-vicieuse , parce qu'elle est très-arbitraire : en effet , le secretaire du lieutenant de police détermine seul l'emprisonnement & sa durée , plus ou moins longue. Les plaintes sont ordinairement portées par les gens du guet ; & il est bien étonnant qu'un seul homme dispose ainsi de la liberté d'un si grand nombre d'individus. L'opprobre dans lequel ils sont tombés , ne justifie pas cette violence ; il seroit facile de suivre une partie de la procédure usitée dans les cas criminels , puisqu'il s'agit de la perte de la liberté ; des filles innocentes , & que la timidité empêchoit de répondre , se sont quelquefois trouvées confondues avec ces malheureuses.

Le lieutenant de police exerce de même un empire despotique sur les mouchards qui sont trouvés en contravention , ou qui ont fait de faux rapports : pour ceux-là , c'est une portion si vile & si lâche , que l'autorité à laquelle ils se sont vendus , a nécessaire-

ment un droit absolu sur leurs personnes.

Il n'en est pas de même de ceux qui sont arrêtés au nom de la police; ils ont pu commettre des fautes légères; ils ont pu avoir des ennemis dans cette foule d'exempts, d'espions & de satellites, que l'on croit sur leur parole. L'œil du magistrat peut être incessamment déçu, & l'on devrait remettre à un examen plus sérieux la punition de ces délits; mais Bicêtre engloutit une foule d'hommes qui s'y pervertissent encore, & qui en sortent plus méchans qu'ils n'y étoient entrés. Avilis à leurs propres yeux, ils se précipitent ensuite dans les plus grands désordres.

Je le répète, cette partie de notre législation est dans un chaos affreux: elle ressemble presque à celle qui détermine l'enlèvement des pauvres; mais on ne songe seulement pas à remédier à ces loix abusives, qui se sont formées sous l'œil des tribunaux légitimes, sans qu'on puisse en connoître la validité, la sanction, ni l'origine.

Il y a des momens où la police se relâche incroyablement; & c'est après quelques accidens célèbres qu'elle reprend sa vigueur.

On cache & l'on étouffe tous les délits fcandaleux , & tous les meurtres qui peuvent porter l'effroi & attester l'invigilance des préposés à la sûreté de la capitale.

On enterre par ordre de la police les fuicides , après la descente & le procès-verbal d'un commissaire ; & l'on fait sagement : si l'on en publioit la liste , elle seroit effrayante.

Les accidens qui arrivent sur le pavé de Paris , ou par les voitures publiques , ou par la chute des tuiles , ou dans les bâtimens , sont de même ensevelis dans le silence. Si l'on tenoit registre fidele de toutes ces calamités particulieres , l'épouvante seroit regarder avec horreur cette ville superbe. C'est à l'Hôtel-Dieu , c'est à la Morne , que l'on aperçoit les nombreuses & déplorables victimes des travaux publics , & d'une trop nombreuse population.

Au reste , c'est un terrible & difficile emploi , que de contenir tant d'hommes livrés à la disette , tandis qu'ils voient les autres nager dans l'abondance ; de contraindre , dis-je , autour de nos palais , de nos demeures brillantes , tant de malheureux , pâles & défaits ,

qui ressemblent à des spectres ; tandis que l'or, l'argent, les diamans remplissent l'intérieur de ces mêmes demeures, & qu'ils sont violemment tentés d'y porter la main, pour appaiser le besoin qui les tue.

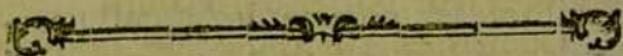
L'extravagance & la dissipation du luxe diminuent peut-être à leurs yeux la honte & l'injustice du vol.

Une audience du lieutenant de police est fort divertissante : on lui fait toutes sortes de plaintes & de demandes ; on l'approche, on lui dit un mot à l'oreille ; il répond par une phrase bannale ; il prend des placets dans trois anti-chambres ; les mains du secrétaire ou du commis peuvent à peine les contenir. La populace occupe la dernière sale, & l'appelle en tremblant, *monseigneur*. Ce dernier rang est promptement expédié.

Si ce magistrat vouloit communiquer au philosophe tout ce qu'il fait, tout ce qu'il apprend, tout ce qu'il voit, & lui faire part de certaines choses secrètes, dont lui seul est à peu près bien instruit, il n'y auroit rien de si curieux & de si instructif sous la plume du philosophe : le philosophe
étonneroit

étonneroit tous ses confreres. Mais ce magistrat est comme le grand pénitencier ; il entend tout , ne rapporte rien , & n'est pas étonné de certains délits au même degré que le feroit un autre homme. A force de voir les ruses de la friponnerie , les crimes du vice , les trahisons secretes , & toute la fange impure des actions humaines : ce magistrat a nécessairement un peu de peine à croire à la probité & à la vertu des honnêtes gens. Il est dans un état perpétuel de défiance ; & , au fond , il doit posséder ce caractère-là ; car il ne doit rien croire d'impossible , après les leçons extraordinaires qu'il a reçues des hommes & des événemens , & sa charge lui commande un doute continu & sévere.





CHAPITRE LXIV.

Incendies. Pompes.

LES incendies modernes les plus violens, sont celui de la Chambre-des-Comptes, du 27 Octobre 1737; les deux de l'Hôtel-Dieu, du 1^{er}. Août 1737, & du 30 Décembre 1772. On n'a pu savoir au juste le nombre des malheureux qui, dans ce dernier désastre, ont péri, étouffés dans les flammes. La gazette de France a si bien menti à cette époque! Mais il paroît qu'il n'y a guere eu moins de douze à quinze cents victimes.

Comptons l'incendie du Pont-au-Change, le 26 Janvier 1746. Sept à huit filles ouvrières en chapes & chasubles, enfermées sous la clef par leur maîtresse jalouse de maintenir leur chasteté, furent brûlées vives. Leur chambre étant garnie de barreaux de fer, elles ne purent se jeter dans la rivière. Ce fut un spectacle affreux que d'entendre

leurs cris, & de les voir périr sans pouvoir leur porter du secours.

Comptons l'incendie de la foire S. Germain en 1760 : il dévora la plus magnifique charpente qui fût en Europe.

Comptons l'incendie de l'opéra en 1763, qui nous a valu une salle plus belle & plus commode.

Comptons enfin l'incendie du Palais, le 11 Janvier 1776, & qui n'a peut-être pas été l'ouvrage du hasard. Il a rappelé l'incendie de la plus grande partie des batimens de ce même Palais, arrivé le 7 Mars 1618. On dit que ce furent les complices de la mort de Henri IV qui y firent mettre le feu ; croyant par-là brûler le greffe & le procès de Ravaillac. Sans l'attention & les soins du greffier voisin, les registres du parlement auroient été brûlés.

Ce n'est que depuis quelques années, que le service des pompes procure au public un secours convenable, prompt & gratuit. On assujettissoit autrefois à une amende le particulier dans la maison duquel le feu avoit pris : qu'arrivoit-il ? Le particulier vouloit éteindre le feu lui-même, n'appelloit personne : la

maison étoit embrasée , & bientôt le quartier.

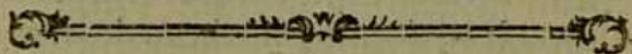
Aujourd'hui , au moindre indice de feu , on peut appeller , & s'adresser directement au dépôt où sont les pompes & les gardes - pompes , avec leurs casques , leurs haches : auprès sont des voitures d'eau toutes prêtes. On ne paie plus d'amende , & il n'en coûte absolument rien pour être secouru. C'est aux soins de M. de Sartine , que l'on doit les précautions les plus sages , les plus mesurées & les mieux vues.

Le régiment des Gardes-Françoises , qui ne faisoit auparavant que surcharger la ville d'un poids fatigant & la scandaliser par des délits atroces , rendu utile enfin , a reçu ordre du colonel de sortir des casernes au premier avis d'un feu , de se porter à l'incendie avec des détachemens , & là de donner tous les secours , selon la nature du danger.

Les soldats , munis des ustensiles nécessaires , travaillent avec une célérité & un succès admirables. Il est rare que les incendies , depuis ce nouvel ordre , fassent de grands ravages.

Cet établissement fait voir qu'il est possible de perfectionner également , &

l'une après l'autre , toutes les parties de la police ; puisque celle-ci , si défectueuse il y a vingt ans , excite aujourd'hui l'admiration & la reconnoissance des citoyens.



C H A P I T R E L X V .

Réverberes.

IL n'y a plus de lanternes depuis seize ans. Des réverberes ont pris leur place. Autrefois , huit mille lanternes avec des chandelles mal posées , que le vent étoit ou faisoit couler , éclairaient mal , & ne donnoient qu'une lumière pâle , vacillante , incertaine , entrecoupée d'ombres mobiles & dangereuses. Aujourd'hui l'on a trouvé le moyen de procurer une plus grande clarté à la ville , & de joindre à cet avantage la facilité du service. Les feux combinés de douze cents réverberes jettent une lumière égale , vive & durable.

Pourquoi la parcimonie préside-t-elle encore à cet établissement nouveau ?

L'interruption des réverbères a lieu les jours de lune ; mais avant qu'elle soit levée sur l'horizon , la nuit la plus obscure regne dans les rues ; & quand elle brille au firmament , la hauteur des maisons intercepte encore les rayons de cet astre , dont le flambeau devient inutile. Quand il se couche , les mêmes inconvéniens se font sentir , & Paris alors est totalement plongé dans les plus dangereuses ténèbres.

L'huile des réverbères est une huile de tripes , qui se fabrique , lors de la cuisson , dans l'isle des Cignes.

On fait payer tous les vingt ans , aux propriétaires des maisons , une somme assez considérable pour le rachat des boues & lanternes. La taxe surpasse de beaucoup les frais qu'il en coûte pendant ces vingt années ; ce qui est une vexation de plus , que supporte le bon Parisien.

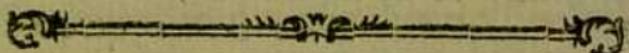
Les boues de Paris , chargées de particules de fer que le roulis éternel de tant de voitures détache incessamment , sont nécessairement noires ; mais l'eau qui découle des cuisines , les rend puantes. Elles sont d'une odeur insupportable aux étrangers , par la quantité

de soufre & de sel nitreux, dont elles sont imprégnées; les taches qu'elles font, brûlent l'étoffe.

Des tombereaux enlèvent les boues & les immondices; on les verse dans les campagnes voisines: malheur à qui se trouve voisin de ces dépôts infects. L'enlèvement des boues est à l'entreprise & au rabais.

Quand il a neigé, & qu'il faut enlever toutes ces neiges, ainsi que les glaçons des ruisseaux, & que toutes les ordures ont pris la consistance de la pierre, ce n'est pas alors un petit ouvrage, que le charroi de ces matières endurcies, qu'il faut préalablement détacher des bornes. Les rues deviendroient impraticables au bout de trois jours, & l'on seroit enfermé chez soi, sans la police qui redouble de vigilance & de travail. Il y a des parties si bien traitées, qu'on ne fait pourquoi d'autres sont absolument négligées.





C H A P I T R E L X V I .

Enseignes.

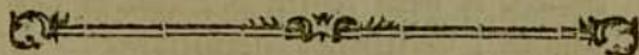
LES enseignes sont maintenant appliquées contre le mur des maisons & des boutiques; au lieu qu'autrefois elles pendoient à de longues potences de fer; de sorte que l'enseigne & la potence, dans les grands vents, menaçoient d'écraser les passans dans les rues.

Quand le vent souffloit, toutes ces enseignes, devenues gémissantes, se heurtoient & se choquoient entr'elles; ce qui composoit un carillon plaintif & discordant, vraiment incroyable pour qui ne l'a pas entendu. De plus, elles jettoient la nuit des ombres larges, qui rendoient nulle la foible clarté des lanternes.

Ces enseignes avoient pour la plupart un volume colossal & en relief. Elles donnoient l'image d'un peuple gigantesque, aux yeux du peuple le plus rabougri de l'Europe. On voyoit une garde d'épée de six pieds de haut, une

botte grosse comme un muid , un éperon large comme une roue de carrosse , un gant qui auroit logé un enfant de trois ans dans chaque doigt , des têtes monstrueuses , des bras armés de fleurets qui occupoient toute la largeur de la rue.

La ville , qui n'est plus hérissée de ces appendices grossieres , offre , pour ainsi dire , un visage poli , net & rasé. On doit cette sage ordonnance à *M. Antoine-Raimond - Jean - Gualbert - Gabriel de Sartine* , qui , de lieutenant de police , est devenu ministre de la marine.



C H A P I T R E L X V I I .

Les Halles.

UN coup-d'œil unique est celui que présentent au point du jour la halle aux fleurs & la halle aux fruits dans le printems & l'été : on est surpris , enchanté ; c'est une des choses les plus curieuses à voir : Flore & Pomone se donnant la main , n'ont jamais eu de plus beau temple. Les richesses prin-

tanieres revivent dans l'automne, & les trois saisons n'en font plus qu'une.

Les meilleures pêches se trouvent aux environs de Paris ; c'est le soin qu'on donne à leur culture, qui les rend excellentes.

Un bouquet de violettes, dans le cœur de l'hiver, vaut deux louis ; & quelques femmes en portent.

Le litron des premiers petits-pois se vend quelquefois cent écus : un traitant l'achete ; mais du moins, c'est un jardinier qui, pour prix de ses soins, récolte cet argent : j'aime mieux qu'il soit entre ses mains, que de le voir passer à un bijoutier.

Si les fournitures qui arrivent à la halle manquoient un seul jour, les denrées doubleroit de prix ; au troisieme jour, la ville seroit affamée.

Les vivres sont renchérés d'une maniere exorbitante ; c'est l'effet du luxe de la table des riches ; ils enlèvent tout, & il faut ensuite que le pauvre se dispute le fretin. La concurrence soutient ce reste vil presque au même prix que ce qu'il y avoit de meilleur.

Il faut par-tout aujourd'hui des entrées & des entremets à profusion,

& l'on ne mange pas le quart de ce qui est servi. Tous ces plats coûteux sont dévorés par la valetaille. Un laquais est beaucoup mieux nourri qu'un petit bourgeois. Celui-ci n'ose toucher à la marée; il en respire l'odeur, & voilà tout. Les valets de *monseigneur* sont rassasiés de bonne chère.

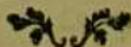
Quand les maîtres-d'hôtels ont pris dans de larges hottes tout ce qui leur convient, les servantes arrivent avec leurs tabliers; c'est un débat éternel. Ce qui se vend par fragmens, se vend trois fois plus cher, chaque petit ménage rivalisant avec son voisin. Les poissardes font la loi; si l'on veut dîner, il faut payer ce qu'elles demandent: aussi n'y a-t-il pas au monde de peuple plus mal nourri que le peuple de Paris.

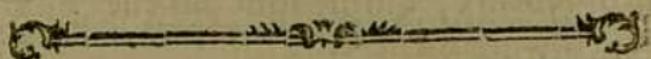
A dîner, la soupe, le bouilli; le soir, la perfillade ou le bœuf à la mode; le gigot ou l'éclanche, le dimanche; presque jamais de poisson; rarement des légumes, parce que l'accommodage en est toujours cher: voilà sa nourriture habituelle; ainsi vivent les trois quarts & demi des habitans de cette ville, dont le séjour est si envié des

provinciaux , qui ne font pas chez eux une si maigre chere.

Plus les classes sont indigentes , plus il leur en coûte pour se nourrir. Il y a de pauvres ménages , où un cervelat de trois sous compose toute la bonne chere , parce que les facultés n'ont pu s'étendre au-delà. Or la viande mal-saine du cervelat se vend sur le pied de dix-huit sous la livre : le prince le plus opulent ne paie point à ce prix-là ce qui est servi sur sa table.

Les Parisiens se sont amusés , pendant quelques années , des expressions burlesques & des juremens des poissardes : on copioit leur ton. Vadé s'est distingué en ce genre ; mais les calembours sont venus , & ont tout anéanti. On ne se souvient plus de Vadé ; on ne parle que du marquis de & de Jeannot. J'ai vu s'éclipser la gloire de l'auteur de la *Pipe cassée* , je tremble pour celle de l'auteur de la *Comtesse-Tation*.





C H A P I T R E L X V I I I .

Marchés.

LES marchés de Paris sont malpropres, dégoûtans; c'est un chaos où toutes les denrées sont entassées pêle-mêle; quelques hangards ne mettent pas les provisions des citoyens à l'abri des intempéries des saisons. Quand il pleut, l'eau des toits tombe ou dégoutte dans les paniers où sont les œufs, les légumes, les fruits, le beurre, &c.

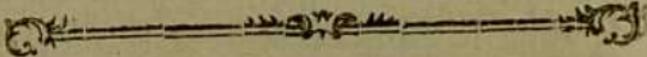
Les environs des marchés sont impraticables; les emplacements sont petits, resserrés; & les voitures menacent de vous écraser, tandis que vous faites votre prix avec les paysans: les ruisseaux qui s'enflent, entraînent quelquefois les fruits qu'ils ont apportés de la campagne; & l'on voit les poissons de mer qui nagent dans une eau sale & bourbeuse.

Le bruit, le tumulte est si considérable, qu'il faut une voix plus qu'hu-

maine pour se faire entendre : la tour de Babel n'offroit pas une plus étrange confusion.

On a élevé, depuis vingt-cinq ans, un entrepôt pour les farines, qui a servi à dégager un peu le quartier des halles : mais cet entrepôt se trouve fort étroit ; il conviendrait à une ville du troisieme ordre, il est insuffisant à la prodigieuse consommation de la capitale : les sacs de farine sont exposés à la pluie ; & je ne fais quel caractere mesquin, imprimé à tous les monumens modernes, empêche de faire rien de grand.

Les poissonneries infectent. Les républiques de Grece défendirent aux marchands de poisson de s'asseoir en vendant leur marchandise. La Grece avoit le dessein de faire manger le poisson frais & à bon marché. Les poissonneries de Paris ne vendent le poisson que quand il va se gâter. Elles tiennent le marché tant qu'elles veulent ; il n'y a que le Parisien au monde, pour manger ce qui révolte l'odorat : quand on lui en fait le reproche, il dit qu'on ne fait que manger, & qu'il faut qu'il soupe. Il soupe, & avec ce poisson à moitié pourri il se rend malade.


 CHAPITRE LXIX.
Quai de la Vallée.

HOMMES délicats, hommes jaloux de votre fanté, ne mangez point de pigeons à Paris, quand ils viendront du quai de la Vallée. Imaginez-vous (l'oserai-je écrire ?) que tous ces pigeons qui arrivent & qui ne peuvent être vendus ni consommés le même jour, sont engavés par des hommes qui leur soufflent avec la bouche de la vesce dans le jabot. Quand on leur coupe le col, on reprend cette même vesce à moitié digérée, & la même bouche la resouffle aux pigeons qui ne feront tués que le furlendemain. Imaginez ce qu'une haleine infectée, ou suspecte, ou morbifique peut communiquer de dangereux & de putride à cette nourriture. Oh! quand elle vous fera servie dans de beaux plats d'argent, souvenez-vous, de grace, de la bouche infame du quai de la Vallée.

Cette bouche inconcevable exerce

publiquement son métier sous les yeux de tout le monde, & tout le monde mange des pigeons engavés de cette maniere.

Je vous demande pardon, lecteur, de vous avoir tracé ce tableau dégoûtant, mais j'ai mieux aimé offenser un instant votre délicatesse, que de ne pas vous donner une recommandation utile.

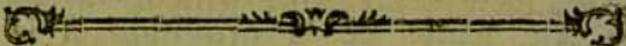
Tout le gibier & toute la volaille arrivent à la Vallée. Il y a des *officiers de volaille*, tout comme des *officiers de marée*. Le cornet attaché au-dessous du ventre, la plume sous la perruque, ils couchent par écrit la moindre mauviette; un lapereau a son extrait mortuaire en bonne forme avec la date du jour. C'est une merveilleuse chose, que la création de ces offices; tout cela est d'institution royale. On ne mange un lievre que d'après l'exercice solemnel de la charge de l'officier en titre.

Il faut voir, la veille de la S. Martin, des Rois & du Mardi-gras, toutes les demi-bourgeoises venir en personne marchander, acheter une oie, un dindon, une vieille poule qu'on ap-

pelle poularde ; on rentre au logis la tête haute & la provision à la main ; on plume la bête devant sa porte , afin d'annoncer à tout le voisinage que le lendemain on ne mangera ni du bœuf à la mode , ni une éclanche ; & l'orgueil est satisfait plus encore que l'appétit.

On ne mange la volaille à bon marché que quand le roi est à Fontainebleau. Les pourvoyeurs ne tirent plus de Paris ; les grands consommateurs sont à la cour , & le peuple alors a plus de facilité pour atteindre au prix d'un poulet.




 CHAPITRE LXX.
Table d'Hôte.

LES tables d'hôte sont insupportables aux étrangers ; mais ils n'en ont pas d'autres. Il faut manger au milieu de douze inconnus , après avoir tourné un couvert : celui qui est doué d'une politesse timide , ne peut venir à bout de dîner pour son argent.

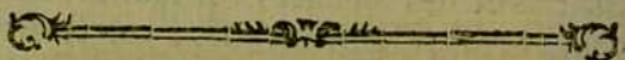
Le centre de la table (vers ce qu'on appelle les piéces de résistance) est occupé par des habitués , qui s'emparent de ces places importantes , & ne s'amusent pas à débiter les histoires qui courent. Armés de mâchoires infatigables , ils dévorent au premier signal. Leur langue épaisse , & inhabile à articuler , fait en revanche faire descendre dans leur estomac les plus gros & les meilleurs morceaux. Ces athlètes , semblables à Milon de Crotone , dégarnissent la table de plats ; & il faut les maudire au bout de quelques minutes , ainsi que Sancho-Pança maudit son perfide médecin.

Malheur à l'homme lent à mâcher ses morceaux ! Placé entre ces avides & lestes cormorans , il jeûnera pendant le repas ; en vain il demandera sa vie aux valets qui servent ; la table sera nette avant qu'il ait pu se faire servir. Leurs oreilles accoutumées aux demandes réitérées , ne s'épouvantent point des cris & des menaces : il faut savoir manger , c'est le plus court ; car il est impossible de se faire obéir.

Quand ces vautours , ayant dévoré la part de leurs voisins , ont rempli les cavernes profondes de leurs intestins d'une manière également gloutonne & impolie , alors de mangeurs ils deviennent parleurs impitoyables ; ils font retentir de leurs glapiffemens les voûtes enfumées de ces salles à manger , & la confusion dans les sujets & les discours répond à l'impropriété des expressions & à l'indécence des propos. Ce seroit d'ailleurs un miracle , si l'on sortoit de ce lieu sans avoir attrapé sur ses habits quelques éclabouffures des plats portés en poste par des mains grossières & mal-adroites.

Il y a ensuite les gargotes que l'on appelle *arche de Noé* , où l'on donne à

manger pour vingt-deux sous. Là, les personnes peu fortunées prennent régulièrement leurs repas ; & puis , elles se répandent aux promenades & dans les spectacles , & se vantent d'avoir dîné ailleurs ; comme s'il étoit honteux de dîner à peu de frais lorsqu'on n'est pas riche.



C H A P I T R E L X X I .

Cafés.

ON compte six à sept cents cafés ; c'est le refuge ordinaire des oisifs , & l'asyle des indigens. Ils s'y chauffent l'hiver pour épargner le bois chez eux. Dans quelques-uns de ces cafés , on tient bureau académique ; on y juge les auteurs , les pieces de théâtre ; on y assigne leur rang & leur valeur ; & les poètes qui vont débiter , y font ordinairement plus de bruit , ainsi que ceux qui , chassés de la carrière par les sifflets , deviennent ordinairement satiriques ; car le plus impitoyable des critiques est toujours un auteur méprisé.

Les cabales pour ou contre les ouvrages s'y forment , & il y a des chefs de parti , qui ne laissent pas que de se rendre redoutables ; car ils vous déchirent un écrivain qu'ils n'aiment pas , du matin au soir : souvent ils ne l'ont pas compris , mais ils déclament toujours ; & il faut que la réputation littéraire esuie paisiblement toutes ces bourrasques.

Dans le plus grand nombre des cafés , le bavardage est encore plus ennuyeux : il roule incessamment sur la gazette. La crédulité parisienne n'a point de bornes en ce genre ; elle gobe tout ce qu'on lui présente ; & mille fois abusée , elle retourne au pamphlet ministériel.

Tel homme arrive au café sur les dix heures du matin , pour n'en sortir qu'à onze heures du soir ; il dîne avec une tasse de café au lait , & soupe avec une bavaroise : le sot riche en rit , au lieu de lui offrir sa table.

Il n'est plus décent de séjourner au café , parce que cela annonce une disette de connoissances , & un vuide absolu dans la fréquentation de la bonne société : un café néanmoins , où se rassembleroient les gens instruits &

aimables , feroit préférable , par sa liberté & sa gaieté , à tous nos cercles qui font par fois ennuyeux.

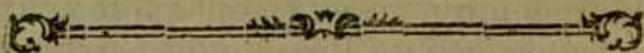
Nos ancêtres alloient au cabaret , & l'on prétend qu'ils y maintenoient leur belle humeur : nous n'osons plus guere aller au café ; & l'eau noire qu'on y boit , est plus mal-faisante que le vin généreux dont nos peres s'enivroient : la tristesse & la caufficité regnent dans ces fallons de glace , & le ton chagrin s'y manifeste de toute part : est-ce la nouvelle boisson qui a opéré cette différence ?

En général , le café qu'on y prend est mauvais & trop brûlé ; la limonade dangereuse ; les liqueurs mal-saines , & à l'esprit de vin : mais le bon Parisien , qui s'arrête aux apparences , boit tout , dévore tout , avale tout.

Chaque café a son orateur en chef ; tel , dans les fauxbourgs , est présidé par un garçon tailleur ou par un garçon cordonnier ; & pourquoi pas ? Ne faut-il pas que l'amour-propre de chaque individu soit à peu près content ?

On courtise les cafetieres : toujours environnées d'hommes , il leur faut un plus haut degré de vertu , pour résister

aux tentations fréquentes qui les sollicitent. Elles sont toutes fort coquettes; mais la coquetterie semble un attribut indispensable de leur métier.



CHAPITRE LXXII.

L'homme aux cent soixante millions.

J'ÉTOIS dans un café, assis à côté d'un Russe qui m'interrogeoit curieusement sur Paris. Entre un assez gros homme en perruque nouée; son habit étoit un peu rapé & le galon usé; il s'assied dans un coin, & hume une bavaroise avec la lenteur de l'ennui & la langueur du désœuvrement & de l'inoccupation.

Vous voyez bien, dis-je à mon voisin, cet homme-là qui bâille, & qui n'aura pas fait dans une heure? — Oui, me dit-il. — Eh bien, c'est le soutien de l'état & du trésor royal. — Comment? — C'est lui qui donne au roi de France cent soixante millions & plus par an, pour entretenir ses troupes, sa marine

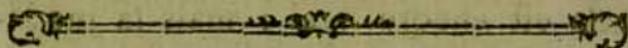
& sa maison. Il a affermé les cinq grosses fermes ; avant-hier il en a signé le contrat avec le monarque ; les fermiers-généraux sont ses agens , ses commis ; ils travaillent tous sous lui & sous son nom : ce nom qui remplit la France entiere. Il arrête aux barrières les carrosses des princes , si bon lui semble ; il visite tout ce qu'il veut visiter ; il oblige les bourgeois à prendre de son sel contre leur volonté ; il empêche une villageoise , sur le bord de l'Océan , de saler son pot avec l'eau de la mer ; il met son timbre sur tous les papiers de procédure ; il envoie , en son propre nom , des assignations au plus grand seigneur , comme au simple particulier ; il a un puissant crédit , car il gagne tous ses procès ; & ceux qui lui font quelque tort , sont envoyés aux galeres , & quelquefois pendus : il a une juridiction toute particuliere pour cela , & des juges qui le servent à ravir. Sa personne est bien précieuse , car elle répond au roi de sa créance ; s'il ne payoit pas , le roi de France feroit sa personne , pour se faire payer : mais il paie très-bien ; & de plus , il est fort désintéressé. Qu'on dise que la
régie

régie ruine le royaume ! C'est un conte. Défabufez, je vous prie, les Russes, quand vous ferez à Pétersbourg. Cet homme perçoit cent foixante millions & plus, pour quatre mille francs par an ; il ne dépense pas un fou au-delà : c'est le modele de l'économie la plus stricte & la plus sévere. Il est vrai qu'il a des commis un peu fideles ; mais ces commis exercent toujours un peu de rapine : ils sont plus riches que lui, cela est encore vrai ; mais sa modération constante n'en est pas alarmée ; c'est toujours à sa requête que toute perception se fait. Avez-vous dans votre pays un homme qui vous ramasse & vous apporte cent foixante millions, pour quatre mille francs d'honoraires ? Il faut avouer que le roi de France est servi à bon marché, & qu'il a dans ce personnage un habile & fidele serviteur.

Le Russe ne savoit ce que je voulois lui dire, il ouvroit de grands yeux avec étonnement ; il fallut que je lui expliquasse ce que c'étoit que *Nicolas Salzard*, successeur de *Laurent David* & de *Jean Alaterre*. Quand il fut que c'étoit un valet-de-chambre, jadis portier, qui avoit pris possession du bail

des fermes générales, & qui en avoit signé le contrat avec le souverain à la face de l'Europe; quoique poli, il ne put s'empêcher de rire au nez de *Nicolas Salzard*.

Celui-ci n'y fit pas seulement attention; il se leva pesamment, paya longuement, & sortit machinalement, ne sachant de quel côté tourner son existence solidaire des revenus de l'état.



C H A P I T R E L X X I I I .

Faiseurs de Projets.

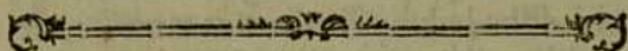
ENTREZ dans un autre café; un homme vous dit à l'oreille, d'un ton calme & posé: « Vous ne sauriez imaginer, monsieur, l'ingratitude du » gouvernement à mon égard, & combien il est aveugle sur ses intérêts. » Depuis trente ans j'ai négligé mes » propres affaires, je me suis enfermé » dans mon cabinet, méditant, rêvant, » calculant; j'ai imaginé un projet » admirable, pour payer toutes les » dettes de l'état; ensuite un autre

» pour enrichir le roi , & lui assurer
 » un revenu de *quatre cents millions* ;
 » ensuite un autre pour abattre à jamais
 » l'Angleterre , dont le nom seul m'in-
 » digne , & pour rendre notre com-
 » merce le premier de l'univers , ainsi
 » qu'il appartient à la première nation
 » de l'Europe ; ensuite un autre pour
 » nous rendre maîtres des Indes orien-
 » tales ; ensuite un autre pour tenir en
 » échec cet empereur , qui tôt ou tard
 » nous jouera quelque mauvais tour ;
 » car j'ai deviné son ardente ambition ,
 » & sa secrète haine contre nous.
 » L'évidence de ces utiles projets a
 » frappé tous les ministres , car aucun
 » d'eux n'a pu me faire la moindre
 » objection ; & *qui ne dit mot, approuve.*
 » Mais voyez leur peu de reconnois-
 » sance , leur ingratitude affreuse ;
 » tandis que tout entier à ces opéra-
 » tions vastes , & qui demandent toute
 » l'application du génie , j'étois distraité
 » sur des miseres domestiques : quel-
 » ques créanciers vigilans m'ont tenu
 » en prison pendant trois années ; &
 » celui qui devoit relever la gloire du
 » nom François , n'a pu rien obtenir
 » des ministres qu'un misérable fauf-

» conduit. Ils attendent ma mort pour
 » s'emparer de toutes mes idées ; mais
 » je proteste d'avance contre ce vol
 » inique ; tout le bien qui se fera d'ici
 » à cent ans sera mon ouvrage , foyez-
 » en bien sûr. Mais , monsieur , vous
 » voyez à quoi sert le patriotisme , à
 » mourir inconnu , & le martyr de la
 » patrie. »

Ainsi il y a dans Paris de fort honnêtes gens , économistes & anti-économistes , qui ont le cœur chaud , ardent pour le bien public ; mais qui malheureusement ont la *tête fêlée* , c'est-à-dire , des vues courtes , qui ne connoissent ni le siècle où ils sont , ni les hommes auxquels ils ont affaire ; plus insupportables que les fots , parce qu'avec des demies & fausses lumières , ils partent d'un principe impossible , & déraisonnent ensuite conséquemment : l'un part de l'évidence morale , qui doit avoir une force physique , celui-ci n'admet qu'un système immuable , tandis que la politique est mobile par sa nature ; chacun d'eux s'étonne que tout aille encore si mal , après les magnifiques plans qu'il a conçus. Le mécanicien leur dira pourquoi leurs projets ne sont

que rêves ; c'est que lui , lorsqu'il veut resserrer un fleuve , élever une digue , faire tourner une roue , il estime , & la force d'impulsion , & la force de résistance , & la loi des frottemens , qui détruit la plus belle machine ; & que , pour vaincre une puissance physique , il appelle constamment à son secours une force physique.



CHAPITRE LXXIV.

La Douane.

LA douane , sous les ordres de Nicolas Salzard , est un pays peuplé de commis sourds , de porte-faix au visage rouge , au corps enviné , courant sur des ballots confusément épars ; là , un pauvre étranger se perd , ne fait à qui s'adresser : il implore en vain tous ceux qui passent , on ne l'écoute pas ; il est réduit à n'avoir ni bas , ni chemises , pendant huit jours ; il faut qu'il déterre sa valise ou sa malle , ensevelié sous trois à quatre mille caisses qui portent les unes sur les autres. On diroit que le

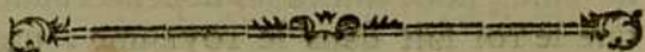
feu a pris dans la ville , & qu'on a entassé pêle-mêle tout ce qu'on a pu sauver : à peine pourra-t-il la reconnoître ; elle aura changé de physionomie ; elle sera déchirée & entr'ouverte, couverte de boue & sans adresse : il reste debout du matin jusqu'au soir, avant de la revoir & de la posséder ; & il risque encore de la perdre sur les épaules du porte-faix agile & robuste, qui, dans le labyrinthe des rues, court & oblige l'étranger à le suivre, au lieu de marcher sur ses traces.

Il faut donner dix fois sa signature, & payer dans six bureaux avant de tenir son juste-au-corps & son bonnet de nuit. Votre garde-robe est soumise à l'inspection la plus sévère ; & le commis de Nicolas Salzard saura combien vous avez de culottes.

C'est la mort du commerce que cette redoutable douane ; on diroit que tous les effets de l'univers lui appartiennent, & qu'elle vous fait grace en vous rendant vos coffres & vos balles.

C'est un grand plaisir que de voyager en France ! Votre valise est ouverte à la frontiere de chaque province ; on la retourne sens-dessus-dessous, dès que

vous avez fait trente lieues , & le tout pour satisfaire l'infatigable curiosité de Nicolas Salzard.



CHAPITRE LXXV.

Trésor Royal.

COMME tout est aujourd'hui dans la main du roi , c'est là que vient tout l'argent du royaume ; & d'après la multiplicité des impositions , tout écu de six livres doit s'y rendre par une pente invincible dans le court espace de cinq ou six ans. La loi de l'attraction n'a pas une force plus active , ni plus vigoureuse : c'est un fleuve qui baigne incessamment le pied du trône , & où l'on puise de maniere à le dessécher quelquefois subitement : là , aboutit le denier de la veuve , l'obole cachée des journaliers ; & que de larmes répandues pour former ce fleuve immense , ce fleuve d'or !

Une multitude de trésoriers , comme de vastes seaux qui descendent alternativement dans un puits , tirent les som-

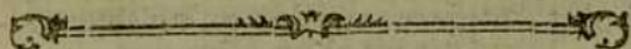
mes qu'il faut pour la guerre, pour la marine, pour l'artillerie, pour les fortifications, pour les rentes de la maison-de-ville, pour toutes les dépenses enfin que le roi fait dans le royaume, par raison ou par caprice.

La facilité prompte avec laquelle on enleve les grosses sommes qui y sont déposées, fait contraste avec l'effort perpétuel & pénible d'une armée de cent cinquante mille commis qui, l'épée dans une main, la plume dans l'autre, exigent avec violence les parcelles qui doivent composer ce prodigieux amas d'especes, lesquelles se fondent ou s'envolent, dès qu'elles ont touché le bassin du réservoir.

Il est presque toujours à sec, malgré la pompe aspirante & foulante, dont le jeu terrible ne sauroit être interrompu, mais qui fatigue à l'excès le corps politique, jusqu'à ce qu'il tombe de lassitude & d'épuisement.

A cette époque, la France est en nage; la sueur lui découle du front: supportera-t-elle encore long-tems ce violent exercice? A-t-on bien calculé le degré de ses forces réelles? Le jeu qui les met en action ne se ralentit pas,

je le fais , mais , pour me servir d'une
 expression populaire , (car je les aime
 beaucoup) *ira-t-elle toujours aussi vite
 que le violon ?*



C H A P I T R E L X X V I .

Rentiers.

ON appelle ainsi ceux qui ont accumulé leurs capitaux sur leur tête , ont fait le roi leur légataire universel , & lui ont vendu leur postérité à raison de dix pour cent. Ils ont déshérité freres , neveux , cousins , amis , & quelquefois leurs propres enfans : ils ne se marient point , & végètent en attendant leur quartier , & se disant avec volupté chaque matin , qu'ils ne sont pas encore morts. Tous les six mois ils vont signer leur quittance chez le notaire du coin , qui certifie qu'ils sont en vie.

Ce qui leur revient , ils le replacent sur-le-champ ; & cet argent , fait pour alimenter le commerce & soutenir l'in-

duffrie , va se perdre éternellement dans les coffres royaux.

Ces coffres attirent tout ce qu'ils peuvent attirer ; ils sont toujours ouverts pour les emprunts ; ils ne se lassent point d'aspirer tout l'or qu'on leur présente.

La soif de l'hydropique , comme on fait , redouble en buvant : on prend toujours ; on fait que les maladies épidémiques soulageront les paiemens de l'hôtel-de-ville : on fait qu'il y a à gagner beaucoup en jouant , pour ainsi dire , de concert avec la mort ; & que sa faux rapide moissonne , dans tel intervalle plus de têtes que n'en comportent les tables de probabilités , dressées par des calculateurs qui ne sont pas financiers. Les payeurs des rentes savent ce que rapportent au trône les hivers humides & longs ; & les princes , non moins affamés d'argent , voudroient bien imiter le monarque , qui ne chassera jamais les médecins de ses états , ainsi que fit jadis le sénat de Rome.

Mais comment un gouvernement sage a-t-il pu ouvrir la porte aux nombreux & incroyables désordres qui naissent des rentes viagères ? Les liens de la

parentée rompus, l'oïveté pensionnée; le célibat autorisé, l'égoïsme triomphant, la dureté réduite en système & en pratique; voilà les moindres inconvéniens qui en résultent. Un rentier n'apperçoit plus que l'hôtel-de-ville; & pourvu qu'il ne se ferme point, peu lui importe ce qui l'environne; il est nécessaire à raisonner faux toute sa vie, parce qu'il veut que son débiteur possède tout, envahisse tout, afin que sa petite rente, par-là même, lui soit plus assurée. N'est-ce point cet appât, donné trop facilement à l'amour de soi-même & aux jouissances personnelles & exclusives, qui fait qu'il n'y a plus de parens, plus d'amis, plus de citoyens; tout à fonds perdu: amitié, amour, parenté, tendresse, vous êtes aussi à fonds perdu! Neuf, dix pour cent; & après moi le déluge. Voilà l'axiome meurtrier & triomphant!

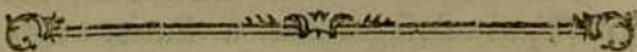
Je conseille aux rentiers d'aller manger leur pension dans l'air pur & libre de la campagne; on vit moins dans les capitales, c'est un fait constaté par l'expérience; on y suit un genre de vie qui renverse l'ordre journalier des heures & l'ordre des saisons: l'état des

morts l'emporte toujours sur celui des naissances. Je leur conseille d'attraper leur royal débiteur, en vivant le plus long-tems qu'ils pourront ; mais ce n'est qu'en s'éloignant de sa capitale, qu'ils réaliseront le projet de gagner sur lui.

Le nombre des filles qui ont passé l'âge de se marier est innombrable à Paris : elles ont signé des contrats de rente viagere, ce qui les empêche de signer un contrat de mariage ; car la premiere réflexion que l'on fait, roule sur l'inévitable misere des enfans qui seroient issus d'un tel nœud.

Un contrat viager isole toujours un particulier, & l'empêche de remplir les devoirs de citoyen.




 CHAPITRE LXXVII.
De l'Habit noir.

AVEC un habit noir on est vêtu, on est dispensé de suivre les modes, & d'avoir des habits de couleur : on est censé être en deuil ; & quoique ce deuil soit éternel, on passe par-tout avec cet habillement.

Il annonce, il est vrai, peu d'aisance ; & par-là même il est affecté aux sollicitateurs, aux officiers réformés, aux rentiers sans accroissement, aux auteurs, &c. Ceux-ci le portent quelquefois pour intéresser en leur faveur, se faire remarquer, & demander des pensions. Ce stratagème a réussi à quelques-uns : il seroit très-incivil d'en faire tout haut la remarque.

Les deuils de cour, qui surviennent assez fréquemment, épargnent de l'argent aux bons Parisiens : ces deuils mettent dans la société le plus grand nombre fort à son aise ; & l'on diroit alors que les fortunes sont égales.

La chute des têtes couronnées n'est donc pas désagréable à Paris. Ces morts-là arrangent tout le monde ; car l'habit noir s'accorde merveilleusement avec les boues, l'intempérie des saisons, l'économie, & la répugnance à faire une longue toilette. *J'hérite de tel roi, s'écrioit un poète de ma connoissance. — Comment ? — Comment ! Il m'en eût coûté ce printems, pour un habit, vingt pistoles que je remets en poche ; & je porterai volontiers le deuil de Sa Majesté bienfaisante.*

Il est assez plaisant de voir un bijoutier porter le deuil d'une tête couronnée, dont il estropie le nom ; mais l'usage a prévalu, & ce n'est plus un ridicule pour les classes les plus humbles de la société. Lorsque le petit deuil arrive, ceux qui ne sont pas riches, ou qui ne savent pas se mettre, trahissent leur état ; & les gens du monde reparoissent brillans, & se moquent de l'indigence, qui ne fait que se mettre tout en noir des pieds à la tête.

Le coup-d'œil le plus brillant au spectacle, est dans ces jours de petit deuil : c'est alors que les femmes & leurs diamans paroissent dans tout leur éclat.

 CHAPITRE LXXVIII.
Les Égrébins.

DES jeunes gens qui arrivent des bords de la Garonne, des fils de tailleurs, d'aubergistes, &c. prennent un nom aux barrières, arborent le plumet, se qualifient gentilshommes, & avec un peu d'esprit & beaucoup de front, mentent aux bons Parisiens de la manière la plus hardie: ils prennent à crédit de tous côtés, en attendant les revenus de leurs terres.

Le marchand à Paris aime mieux perdre que de ne point se défaire de sa marchandise. On laisse ces jeunes gens prendre le nom de chevaliers, de comtes, de marquis, &c. Ces marquis, ces comtes, ces chevaliers sont en chambres garnies: tant qu'ils ne sont que fats & avantageux, qu'ils se contentent de mettre à contribution quelques femmes extravagantes, quelques vieilles douairières, la police ne s'en inquiète pas, on les tolère encore;

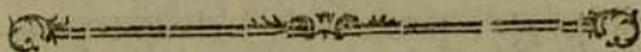
mais à la moindre friponnerie , on les *démarquise* au château de Bicêtre.

Le moindre gentilhomme se qualifie , dans le plus petit contrat , de *haut & puissant seigneur* : le garde-note écrit tout ce qu'on lui dicte ; de-là l'incroyable facilité de se donner des noms & des titres usurpés.

Les hommes nouveaux cherchent de leur côté à grimper sur un gradin un peu plus élevé ; ils tâchent de faire oublier leur origine , & on les voit tous possédés de la fureur de faire ériger leurs terres en marquisat.

Cette excessive vanité tourne une infinité de têtes : ce qui fait qu'on s'accoutume aujourd'hui à ne regarder comme vraie noblesse que quatre ou cinq maisons : & l'on fait très-sagement ; car si , de tous les préjugés qui nous rendent stupides , le plus déraisonnable & le plus insolent est celui de la noblesse (l'éducation & les lumières ayant rangé presque tous les hommes bien nés sur la même ligne) , il est juste qu'on frappe de ridicule cette foule d'hommes qui voudroient , au nom de leurs aïeux vrais ou faux , se séparer de leurs concitoyens , plus honnêtes , plus utiles &

plus recommandables que ces nobles, gentilshommes ou gentillâtres, quelques noms qu'ils prennent, ou qu'ils usurpent, ou qu'ils aient reçus par le hafard de la naissance.



CHAPITRE LXXIX.

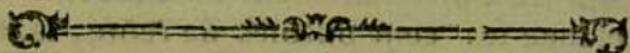
Batteur de pavé.

C'EST ordinairement un Gascon qui mange ses cent pistoles de rente, tant qu'elles peuvent s'étendre; qui dîne à la gargote, soupe avec une bavaroise, & plein de vanité, se carre aux promenades, comme s'il avoit dix mille écus de rente: il sort dès le matin de sa chambre garnie; & le voilà errant dans tous les quartiers jusqu'à onze heures du soir. Il entre dans toutes les églises sans dévotion; fait des visites à des personnes qui ne se soucient point de lui; est assidu aux tribunaux, sans avoir de procès. Il voit tout ce qui se passe dans la ville, assiste à toutes les cérémonies publiques, ne manque rien de ce qui fait spectacle, & use plus de

fouliers qu'un espion ou qu'un agent de change.

Quand un de ces batteurs de pavé décede, on pourroit lui mettre pour épitaphe : *cursum consummavit.*

Une loi du grand Amasis, roi d'Egypte, prescrivoit à chaque particulier de rendre compte tous les ans à un magistrat de la maniere dont il subsistoit. Si cette loi étoit en vigueur parmi nous, il y auroit beaucoup de gens fort embarrassés à répondre.

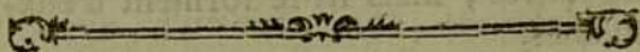


C H A P I T R E L X X X.

Pays Latin.

ON nomme pays latin le quartier de la rue Saint-Jacques, de la montagne Sainte-Genevieve & de la rue de la Harpe : là sont les colleges de l'université, & l'on y voit monter & descendre une nuée de sorbonistes en soutane, de précepteurs en rabat, d'écoliers en droit, & d'étudians en chirurgie & en médecine : leur indigence nécessite leur vocation.

Quand la comédie Françoisé étoit dans le pays latin, le parterre étoit beaucoup mieux composé qu'il ne l'est aujourd'hui : ce parterre savoit former des acteurs ; ceux-ci, privés de l'utile censure que les étudiants exerçoient, se pervertissent devant un parterre grossier, parce qu'on n'y voit plus que les courtauts de boutique de la rue Saint-Honoré, ou les petits commis de la douane & des fermes. Ainsi la perfection d'un art tient à des rapports presque insensibles & rarement aperçus.



C H A P I T R E L X X X I.

Colleges, &c.

LES colleges & les écoles gratuites des dessin propagent l'abus de ce reflux éternel de tant de jeunes gens sur les arts de pur agrément, pour lesquels souvent ils ne sont pas nés. Cette pernicieuse routine des petits bourgeois de Paris dépeuple les ateliers des professions mécaniques, bien plus importantes à l'ordre de la société. Ces écoles

de deffin ne font que des barbouilleurs ; & ces colleges de plein exercice , pour ceux qui n'ont point de fortune , répandent dans le monde une foule de scribes qui n'ont que leur plume pour toute ressource , & qui portent par-tout leur indigence & leur inaptitude à des travaux fructueux.

Le plan actuel des études est très-vicieux , & le meilleur écolier remporte au bout de dix années bien peu de connoissances en tout genre. On doit être vraiment étonné de voir des gens de lettres ; mais ils se forment d'eux-mêmes.

Cent pédans veulent apprendre à des enfans la langue latine avant qu'ils sachent leur propre langue , tandis qu'il faut d'abord en savoir une à fond pour en bien apprendre une autre. Comme on s'est lourdement mépris dans tous les systêmes d'étude !

Il y a dix colleges de plein exercice ; on y emploie sept ou huit ans pour apprendre la langue latine , & sur cent écoliers , quatre-vingt-dix en sortent sans la savoir.

Tous ces régens ont une couche épaisse de pédanterie , qu'il leur est

impossible de secouer ; on la reconnoît même après qu'ils ont renoncé au métier. Leur ton est ce qu'il y a de plus ridicule & de plus insupportable au monde.

Le nom de Rome est le premier nom qui ait frappé mon oreille. Dès que j'ai pu tenir un rudiment, on m'a entretenu de Romulus & de sa louve : on m'a parlé du Capitole & du Tibre. Les noms de Brutus, de Caton & de Scipion me poursuivoient dans mon sommeil ; on entassoit dans ma mémoire les épîtres familières de Cicéron ; tandis que, d'un autre côté, le catéchiste venoit le dimanche, & me parloit encore de Rome, comme de la capitale du monde, où résidoit le trône pontifical, sur les débris du trône impérial : de sorte que j'étois loin de Paris, étranger à ses murailles, & que je vivois à Rome que je n'ai jamais vue, & que probablement je ne verrai jamais.

Les décades de Tite-Live ont tellement occupé mon cerveau pendant mes études, qu'il m'a fallu dans la suite beaucoup de tems pour redevenir citoyen de mon propre pays, tant j'avois épousé les fortunes de ces anciens Romains.

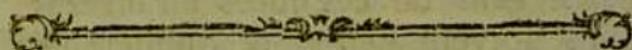
J'étois républicain avec tous les défenseurs de la république ; je faisois la guerre avec le sénat, contre le redoutable Annibal ; je rasois Carthage la superbe , je suivois la marche des généraux Romains & le vol triomphant de leurs aigles dans les Gaules ; je les voyois sans terreur conquérir le pays où je suis né ; je voulois faire des tragédies de toutes les stations de César ; & ce n'est que depuis quelques années, que je ne fais quelle lueur de bon sens m'a rendu François & habitant de Paris.

Il est sûr qu'on rapporte de l'étude de la langue latine un certain goût pour les républiques , & qu'on voudroit pouvoir ressusciter celle dont on lit la grande & vaste histoire : il est sûr qu'en entendant parler du sénat , de la liberté, de la majesté du peuple Romain , de ses victoires, de la juste mort de César, du poignard de Caton, qui ne put survivre à la destruction des loix , il en coûte pour sortir de Rome , & pour se retrouver bourgeois de la rue des Noyers.

C'est cependant dans une monarchie que l'on entretient perpétuellement les

jeunes gens de ces idées étrangères ; qu'ils doivent perdre & oublier bien vite , pour leur sûreté , pour leur avancement & pour leur bonheur ; & c'est un roi absolu , qui paie les professeurs pour vous expliquer gravement toutes les éloquentes déclamations lancées contre le pouvoir des rois ; de sorte qu'un élève de l'université , quand il se trouve à Versailles , & qu'il a un peu de bon sens , songe malgré lui à Tarquin , à Brutus , à tous les fiers ennemis de la royauté. Alors sa pauvre tête ne fait plus où elle en est : il est un sot & un esclave né , où il lui faut du tems pour se familiariser avec un pays qui n'a ni tribuns , ni décemvirs , ni sénateurs , ni consuls.





C H A P I T R E L X X X I I .

Anatomie.

J'AI toujours été révolté de voir dans les colleges un professeur qui, à la fin d'une année de physique, la couronne par une barbarie expérimentale : on cloue un chien vivant par les quatre pattes ; on lui enfonce le scalpel dans les chairs, malgré ses hurlemens douloureux ; on lui ouvre les entrailles, & le professeur manie un cœur palpitant. La cruauté doit-elle accompagner la science ? & les écoliers ne sauroient-ils apprendre un peu d'anatomie, sans être préalablement des bourreaux ?

L'art de Winslow a des accessoires bien repoussans ; il faut que l'anatomiste s'associe avec des hommes de la lie du peuple, qu'il ouvre un marché avec des fossoyeurs (*) ; c'est ainsi que l'on

(*) Notez que les fossoyeurs n'achètent jamais de bois l'hiver ; ils se chauffent avec les morceaux de bierre qu'ils coupent & emportent des cimetières : par la même raison ils n'ont pas besoin de dépenser de l'argent pour avoir des chemises.

a des cadavres. Les élèves, au défaut d'argent, escaladent la nuit les murs d'un cimetière, volent le corps déposé & enseveli la veille, & le dépouillent de son linceul. Après qu'on a brisé la pierre & violé la sépulture des morts, on plie le cadavre en deux, on le porte dans une hotte chez l'anatomiste; ensuite, quand le corps a été haché, disséqué, l'anatomiste ne fait plus comment le replacer au lieu où il l'a pris: il en jette & en disperse les morceaux où il peut, soit dans la rivière, soit dans les égouts, soit dans les latrines; des os humains se trouvent mêlés avec les os des animaux qu'on a dévorés, & il n'est pas rare de trouver dans des tas de fumier, des débris de l'espece humaine.

Tous ceux qui manient le scalpel, aiment donc de préférence la capitale, à cause de l'extrême facilité qu'ils ont pour y suivre les études anatomiques. Les cadavres y abondent & sont à bon marché; en hiver on ne les paie qu'au rabais; l'anatomiste en chef achete ces corps dix à douze francs, & les revend à ses élèves un louis ou dix écus. Il y a un commerce suivi entre les corbeaux

des cimetières & les disciples des maîtres en chirurgie. En allant prendre une leçon gratuite d'anatomie, on pourroit (ce qui est horrible à penser) rencontrer sur le marbre noir son pere, son frere, son ami, qu'on auroit enterré & pleuré la veille.

Puisque la perfection de la médecine & de la chirurgie dépend de l'anatomie, le gouvernement n'auroit-il pas dû épargner aux gens de l'art ce trafic clandestin & honteux, prévenir les scènes scandaleuses & dégoûtantes qui en résultent ?

Qui croiroit que les Winslow & les Ferreins font, au terme de la loi, des profanateurs sacrilèges, des violateurs des tombeaux, & qu'ils ont encouru les peines les plus graves ? Tout sera donc éternellement en contradiction, nos loix, nos mœurs & nos usages !

Si un ancien revenoit au monde, de quel étonnement ne seroit-il pas frappé dans l'amphithéâtre de l'académie royale, qu'aucune loi n'autorise à avoir des cadavres ! Un mort étoit pour les anciens un objet sacré, qu'on dépositoit avec respect sur un bûcher ; & celui-là étoit déclaré impur, qui osoit y porter

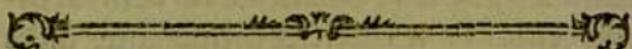
la main. Que diroit-il , en voyant ce corps horriblement coupé , mutilé ; & tous ces jeunes chirurgiens , les bras nus & ensanglantés , folâtrer & rire au milieu de ces épouvantables opérations ?

L'Hôtel-Dieu refuse de livrer des cadavres ; on a recours à l'adresse ; on les vole à Clamart , ou bien on les achete de la Salpêtrière & de Bicêtre. Les corps des vénériens qui sont morts dans les grands remèdes , servent ordinairement à la dissection publique dans les amphithéâtres.

L'anatomie n'a fait aucun progrès depuis quarante ans , ni aucune découverte conséquente. Le corps humain est aujourd'hui connu parfaitement dans toutes ses parties ; & il sera difficile d'ajouter à ce qu'on fait , tant les recherches ont été profondes. Mais l'anatomie n'est cependant encore qu'une vraie nomenclature , & rien de plus. Il reste à connoître le jeu de la machine , à apprécier ses rapports , & les principes des forces vitales. *Hic labor , hoc opus*. La patience mécanique de l'anatomiste doit céder la place au génie qui généralise , qui scrute , qui se trompe

en cherchant à deviner ; mais qui , à force de tourmenter plusieurs systêmes, découvrira peut-être une seule & importante vérité , d'où jailliront toutes les autres.

L'académie royale de chirurgie est un monument d'architecture très-remarquable. Louis XV, qui préféroit l'art de la chirurgie à toutes les autres sciences, a fait pour son école des dépenses que les autres arts ont enviées.



C H A P I T R E L X X X I I I .

La Sorbonne.

ELLE rit elle-même de sa théologie , & connoît très-bien le vuide & le ridicule de ses theses & de ses censures, Elle hasarde de dire que Moïse étoit meilleur naturaliste que Buffon ; mais elle n'en croit rien.

La théologie a tout gâté dans le monde ; elle a redoublé les terreurs de l'homme , au lieu de les calmer ; elle l'a rendu superstitieux , au lieu de le rendre raisonnable.

La Sorbonne a dû briller dans les siècles de ténèbres , parce qu'elle avoit alors des connoissances fort au-dessus du commun des hommes. Mais dans les siècles de lumières elle a voulu répondre à tout , & de là sont nés les sophismes les plus extravagans. Elle a défigurè toutes les sciences , en voulant asservir à ses décisions la morale , l'histoire , la physique ; elle a voulu tout arranger , comme la législatrice de toutes les idées ; & ses travaux bizarres ont enfanté les contradictions les plus étonnantes.

Ce seroit un livre curieux , que le rapprochement de tout ce qu'elle a dit & imprimé depuis trois siècles ; jamais le déraisonnement chez les peuples les plus ignorans & les plus superstitieux n'a déployé le tableau d'une plus grande & d'une plus infigne folie : c'est qu'elle a voulu perpétuellement subtiliser , & qu'elle a voulu même en savoir plus que les autres docteurs chrétiens. Ainsi l'on a vu l'extravagance combattre l'extravagance ; qu'on juge du résultat d'une pareille lutte.

Elle auroit entièrement dénaturé dans l'homme la faculté de penser , si

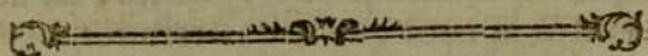
quelques sages ne fussent venus rectifier ces viles erreurs, & se moquer de sa théologie, autant que les membres de la Sorbonne s'en moquent intérieurement eux-mêmes. Mais comme ce sont des places lucratives, les argumens de toutes couleurs, les theses & les censures iront leur train. Si tant de gens se font tuer pour quelque argent, faut-il s'étonner que d'autres déraisonnent sciemment à un plus haut prix ?

Tout ce qu'il y a de remarquable aujourd'hui en Sorbonne, c'est le mausolée du cardinal de Richelieu, qui forma la Sorbonne & l'Académie française ; deux corps qui pensent aujourd'hui à peu près de même, & qui se combattent ; le tout pour fixer les regards, & pour exister.

Les docteurs musulmans sont plus raisonnables que les nôtres. Ils prétendent que Mahomet a déclaré que de douze mille paroles contenues dans l'Alcoran, il n'y en a que quatre mille de véritables. Quand ils rencontrent quelques passages extravagans, quelques folies palpables, au lieu de s'entêter à justifier ces inepties, ils les rangent au nombre des huit mille mots

qui renferment des fauffetés. Par ce moyen, ils fe sauvent de toute difpute, qui tourneroit à leur confufion ; & révoquant les contradictions & les incompatibilités, ils confervent l'honneur de la raifon humaine.

Si la Sorbonne avoit fu en agir ainfi, elle n'auroit pas enfanté dans fon délire les thefes anciennes qui l'ont rendu odieufe, & les thefes modernes qui l'ont rendu ridicule ; mais elle confent à paffer pour abfurde, pourvu qu'on ne difcontinue pas de la payer.



CHAPITRE LXXXIV.

Les Écrivains des Charniers-Innocens.

IL faut qu'ils vivent tout comme les théologiens : plus utiles qu'eux, ils font les dépositaires des tendres secrets des fervantes ; c'est là qu'elles font écrire leurs déclarations ou leurs réponses amoureuses ; elles parlent à l'oreille du secrétaire public, comme à un confesseur ; & la boîte où est l'écri-

vain discret, ressemble à un confessionnal tronqué.

Le scribe, la lunette sur le nez, la main tremblante, & soufflant dans ses doigts, donne son encre, son papier, sa cire à cacheter & son style, pour cinq sous.

Les placets au roi & aux ministres coûtent douze sous, attendu qu'il y entre de la *bâtarde*, & que le style en est plus relevé.

Les écrivains des Charniers sont ceux qui s'entretiennent le plus assidument avec les ministres & les princes; on ne voit à la cour que leurs écritures.

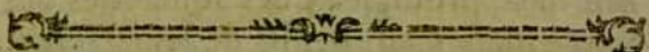
Au commencement du regne, ils étoient menacés de faire fortune; on recevoit tous les placets, on les lisoit, on y répondoit; tout-à-coup cette correspondance entre le peuple & le monarque a été interrompue; les écrivains des Charniers, qui avoient déjà acheté des perruques neuves & des manchettes, ont vu leur bureau désert, & sont retombés dans leur antique indigence.

Sans la secrète correspondance des cœurs, qui n'est pas sujette aux vicissitudes, ils iroient augmenter le nom-

bre déjà prodigieux des squelettes qui sont entassés au-dessus de leurs têtes, dans des greniers surchargés de leur poids. Quand je dis surchargés, ce n'est pas une figure de rhétorique. Ces ossements accumulés frappent les regards ; & c'est au milieu des débris vermoulus de trente générations, qui n'offrent plus que des os en poudre ; c'est au milieu de l'odeur fétide & cadavéreuse, qui vient offenser l'odorat, qu'on voit celles-ci acheter des modes, des rubans, & celles-là dicter des lettres amoureuses.

Le régent avoit, pour ainsi dire, composé son ferrail des marchandes de modes & des filles lingers, dont les boutiques environnent & ceignent, dans sa forme quarrée, ce cimetiere vaste & hideux.





C H A P I T R E L X X X V .

Le Fauxbourg Saint-Marcel.

C'EST le quartier où habite la populace de Paris, la plus pauvre, la plus remuante & la plus indisciplinable. Il y a plus d'argent dans une seule maison du fauxbourg Saint-Honoré, que dans tout le fauxbourg Saint-Marcel, ou Saint-Marceau, pris collectivement.

C'est dans ces habitations éloignées du mouvement central de la ville, que se cachent les hommes ruinés, les misantropes, les alchymistes, les maniaques, les rentiers bornés, & aussi quelques sages studieux, qui cherchent réellement la solitude, & qui veulent vivre absolument ignorés & séparés des quartiers bruyans des spectacles. Jamais personne n'ira les chercher à cette extrémité de la ville: si l'on fait un voyage dans ce pays-là, c'est par curiosité; rien ne vous y appelle; il n'y a pas un seul monument à y voir; c'est un peuple qui n'a aucun rapport

avec les Parisiens , habitans polis des bords de la Seine.

Ce fut dans ce quartier que l'on dansa sur le cercueil du diacre Pâris , & qu'on mangea de la terre de son tombeau , jusqu'à ce qu'on eût fermé le cimetiere :

*De par le roi , défense à Dieu
De faire miracle en ce lieu.*

Les féditiions & les mutineries ont leur origine cachée dans ce foyer de la misere obscure.

Les maisons n'y ont point d'autre horloge que le cours du soleil ; ce sont des hommes reculés de trois siècles par rapport aux arts & aux mœurs régnautes. Tous les débats particuliers y deviennent publics ; & une femme mécontente de son mari , plaide sa cause dans la rue , le cite au tribunal de la populace , attroupe tous les voisins , & récite la confession scandaleuse de son homme. Les discussions de toute nature finissent par de grands coups de poings ; & le soir on est raccommoé , quand l'un des deux a eu le visage couvert d'égratignures.

Là , tel homme enfoncé dans un



galetas, se dérobe à la police & aux cent yeux de ses argus, à peu près comme un insecte imperceptible se dérobe aux forces réunies de l'optique.

Une famille entiere occupe une seule chambre, où l'on voit les quatre murailles, où les grabats sont sans rideaux, où les ustensiles de cuisine roulent avec les vases de nuit. Les meubles en totalité ne valent pas vingt écus; & tous les trois mois les habitans changent de trou, parce qu'on les chasse faute de paiement du loyer. Ils errent ainsi, & promènent leurs misérables meubles d'asyle en asyle. On ne voit point de souliers dans ces demeures; on n'entend le long des escaliers que le bruit des sabots. Les enfans y sont nus & couchent pêle-mêle.

C'est ce fauxbourg qui, le dimanche, peuple Vaugirard & ses nombreux cabarets; car il faut que l'homme s'étourdiffe sur ses maux: c'est lui surtout qui remplit le fameux *salon des gueux*. Là, dansent sans souliers & tournoyant sans cesse, des hommes & des femmes qui, au bout d'une heure, soulevent tant de poussiere qu'à la fin on ne les apperçoit plus.

Un rumeur épouvantable & confuse, une odeur infecte, tout vous éloigne de ce fallon horriblement peuplé, & où dans les plaisirs faits pour elle, la populace boit un vin aussi désagréable que tout le reste.

Ce fauxbourg est entièrement désert les fêtes & les dimanches. Mais quand Vaugirard est plein, son peuple reflue au Petit-Gentili, aux Porcherons & à la Courtille : on voit le lendemain, devant les boutiques des marchands de vin, les tonneaux vuides & par douzaines. Ce peuple boit pour huit jours.

Il est, dans ce fauxbourg, plus méchant, plus inflammable, plus querelleur, & plus disposé à la mutinerie, que dans les autres quartiers. La police craint de pousser à bout cette populace ; on la ménage, parce qu'elle est capable de se porter aux plus grands excès.



CHAPITRE LXXXVI.

Le Marais.

ICI, vous retrouvez du moins le siècle de Louis XIII, tant pour les mœurs que pour les opinions surannées. Le Marais est au quartier brillant du Palais-Royal, ce que Vienne est à Londres. Là regne, non la misère, mais l'amas complet de tous les vieux préjugés : les demi-fortunes s'y réfugient. Là, se voient les vieillards grondeurs, sombres, ennemis de toutes les idées nouvelles ; & des conseilleres bien impérieuses y frondent, sans savoir lire, les auteurs dont les noms parviennent jusqu'à elles : on y appelle les philosophes des *gens à brûler*. Si on a le malheur d'y souper, on n'y rencontre que des fots ; & l'on y cherche en vain ces hommes aimables, qui ornent leurs idées du brillant de l'esprit & du charme du sentiment : tel homme assis dans un cercle, est un fauteuil de plus, qui embarrasse un fallon. On y voit des

meubles antiques, qui semblent concentrer les préventions & les usages ridicules.

Les jolies femmes même, qu'un astre fatal a reléguées dans ce triste quartier, n'osent recevoir d'autre monde que de vieux militaires ou de vieux robins, & le tout par décence; mais ce qu'il y a de curieux pour l'observateur, c'est que tous ces fots réunis se déplaisent & s'ennuient réciproquement. Ils n'apperçoivent que de loin la lumière des arts; & réduits au Mercure de France (*) pour toute nourriture, ils ne connoissent rien au-delà.

Si cependant un homme d'esprit, égaré par hasard dans ces fastidieuses sociétés, s'avise de faire jaillir quelques étincelles, vous les verrez, au bout d'une heure, sortir de leur lourde apathie, & sourire naïvement au feu qui les étonne; mais les cartes bientôt prennent le dessus, & ils n'apprendront que dans une année révolue la nouvelle du lendemain.

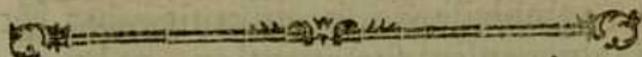
(*) Dans ces maisons ce Mercure est mis sur la dépense avec les balais; & ce compte regarde le portier.

J'ai peu vu ces maisons presque cloîtrées, où l'on se livre, faute d'autre amusement, à l'éternelle occupation de battre & rebattre les cartes pendant les plus belles heures du jour, & même dans les plus belles saisons de l'année.

Je ne blâme les goûts de personne; mais il y a dans ce canton de terribles douairières, qui se sont incorporées aux coussins d'un fauteuil, & qui ne s'en détachent plus; souvent, au milieu d'un jardin agréable qui invite à la promenade, on a beau regarder à travers les fenêtres la lumière brillante qui dore les arbres, on a beau bâiller & puis prêter l'oreille au chant des oiseaux; on a beau contempler d'un œil d'envie la porte; on vous fixe malgré vous sur un siège, & l'on vous oblige à filer ennuyeusement des cartes jusques bien avant dans la nuit; vous ne pouvez pas plus jouir de la douce clarté de la lune que des rayons du soleil.

On ne m'y rattrapera plus. J'aime mieux relire nos longs romans, *l'Astrée*, *Clélie*, *Artamene*, pendant les longues soirées de l'hiver; je suivrai les mœurs, les vertus de l'antique chevalerie; je verrai passer sous mes regards nos bons

âieux, faisant l'amour un peu différemment de nous. Mais ils étoient heureux à leur maniere, & ils savouroient plus l'amour dans leurs soupirs longuement prolongés aux pieds de l'inhumaine, que nous dans nos rapides jouissances. Avons-nous gagné en abrégeant?



CHAPITRE LXXXVII.

Portrait d'une Dévôte du Marais.

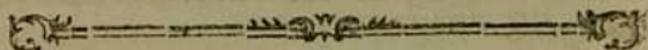
CETTE dévôte au regard oblique, que vous vous figurez tenant toujours les yeux baissés, est à peine assise qu'elle a déjà tout vu, tout observé: elle vous a examiné de la tête aux pieds; elle a deviné de plus, si vous teniez *pour la bonne cause*; elle fait si les femmes qui l'environnent ont du rouge, si la hauteur de leur coiffure peut entrer dans le confessionnal. Elle restera silencieuse, si dans le cercle elle apperçoit un profane; elle n'ouvrira la bouche qu'en cas qu'elle puisse parler sans exposer ses paroles à la dérision des *impies*.

e'est ainsi qu'elle appelle quiconque n'a pas un *directeur connu*.

Si sa voisine a une robe garnie avec une certaine élégance, tout-à-coup son front muet devient un sermon contre le danger des parures. Elle ne répondra que par des monosyllabes sévères au mondain; mais elle jettera un regard de complaisance sur un petit rabat, & récompensera son attention, en lui adressant la parole.

Peu à peu elle s'échauffe, parle de l'horrible dépravation des autres quartiers, de l'irréligion qui marche le front levé dans le fauxbourg Saint-Germain, & de la damnation éternelle, qui attend tous ceux qui n'entendent pas la messe aux Capucins du Marais.





CHAPITRE LXXXVIII.

On bâtit de tous côtés.

LES trois états qui font aujourd'hui fortune dans Paris, sont les banquiers, les notaires & les maçons, ou entrepreneurs de bâtimens. On n'a de l'argent que pour bâtir; des corps-de-logis immenses sortent de la terre, comme par enchantement, & des quartiers nouveaux ne sont composés que d'hôtels de la plus grande magnificence. La fureur pour la bâtisse est bien préférable à celle des tableaux, à celle des filles; elle imprime à la ville un air de grandeur & de majesté.

L'architecture, depuis vingt années seulement, a repris un très-bon style, sur-tout quant aux ornemens.

Le comte de Caylus a ressuscité parmi nous le goût grec, & nous avons enfin renoncé à nos formes gothiques. L'intérieur des maisons est distribué avec une commodité charmante, abso-

lument inconnue à tous les peuples de la terre.

On a régénéré deux arts presque en même tems, la musique & l'architecture. La peinture n'a point fait les mêmes progrès : la couleur de l'école françoise sera toujours un peu fausse, soit que ce vice appartienne au climat, soit que le ton des maîtres s'oppose à cet égard à une plus grande perfection.

Les remparts se hérissent d'édifices qui ont fait reculer les anciennes limites : de jolies maisons s'élevent vers la chaussée d'Anfin, & vers la porte Saint-Antoine, que l'on a abattue. Il étoit question de renverser l'inférieure Bastille ; mais ce monument odieux en tous sens choque encore nos regards.

Il est écrit qu'on ne pourra jamais achever le Louvre. Depuis trente années on y travaille, mais avec une lenteur qui atteste que les fonds manquent. Le prince de Condé a dépensé douze millions pour son Palais-Bourbon, & les échafauds du Louvre ont pourri sur pied.

L'Hôtel-Dieu n'a rien gagné à son incendie, non plus que le palais. Le dôme ou la coupole de l'église de Sainte

Genevieve s'écroulera-t-il sur nos têtes? ou bravera-t-il, sur une base inébranlable, les clameurs & les alarmes de M. Patte? Il a annoncé le danger, n'est-il qu'imaginaire? S'il arrivoit, il ne nous resteroit donc que la majestueuse façade de ce monument; morceau qui mérite les plus grands éloges.

On va procurer aux particuliers de l'eau, comme à Londres, par le moyen d'une pompe à feu.

On ne sauroit disconvenir que plusieurs incendies n'aient été utiles à l'embellissement de la ville.

Quand les désastres qu'occasionne la fureur soudaine des élémens ne laissent plus que les traces de leur passage; le génie réparateur accourt, fixe l'œil sur les débris fumans, & le pied sur les ruines, médite la reconstruction des monumens disparus; ou plutôt, il les conçoit sur des plans nouveaux, & plus majestueux que ceux qui existoient.

Ainsi, par une marche constante dans la nature, tout ce qu'il y a de grand ne s'est fait qu'à la suite des accidens; & l'on peut dire: c'est le mal qui engendre le bien.

En effet, l'homme semble attendre

Le renversement des plus minces édifices pour y porter enfin la main : le courroux des élémens est le signal qui l'avertit de sa force & de sa puissance.

Sans les coups du tems & la rage des incendies, les masses difformes de la barbarie la plus révoltante régneroient encore dans nos villes ; & nous n'avons appris à élever, à ennoblir notre imagination, que quand, au milieu d'une place déserte, nous avons perdu l'aspect des objets gothiques & de mauvais goût, avec lesquels nous étions familiarisés.

C'est quand les flammes ont dévoré, que l'on voit paroître la main hardie & créatrice : elle semble timide & inanimée devant ces antiques masses, que l'habitude superstitieuse respecte ; & l'on diroit qu'il lui en coûte plus pour enlever de misérables décombres, que pour édifier les monumens les plus superbes.

L'embrasement du Palais, qui a été si funeste, & qui pouvoit l'être à un point qui effraie l'imagination, ordonneroit aujourd'hui une autre forme au temple de la justice. Dépôt des annales & des archives de la nation, sanctuaire

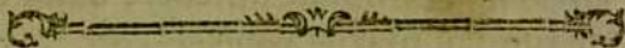
des loix, siege des assemblées les plus augustes, cet édifice devrait avoir ce caractere de majesté, de grandeur, qui annonce tout-à-coup à l'œil des citoyens, que là sont les juges, les défenseurs, les oracles des droits du peuple.

Le moral de l'homme, par un lien inconnu, tient au physique des objets; & si les rois ont soin d'étendre autour d'eux une enceinte immense, de s'environner d'un grand appareil; si les prêtres ont appelé les adorateurs de la Divinité dans des temples où regne une obscurité sombre & majestueuse, ce qu'il y a de plus auguste sur la terre après le séjour où l'homme se prosterne devant Dieu, c'est le lieu où la justice, sous un glaive nu, tient en respect l'homme puissant & rassure le foible.

Le front d'un semblable édifice, imposant & grave par tous ses attributs, devrait parler de maniere que le coupable pâlit en montant les degrés qui le conduiront au tribunal, où l'attend la vengeance des loix. Et pourquoi le temple où elles regnent, ne rappellerait-il pas à tous les magistrats, qu'ils entrent dans un sanctuaire où ils doi-

vent déposer les actions humaines ; prendre une ame élevée & digne des fonctions redoutables qu'ils vont exercer ?

On n'a rien fait de tout cela. On a suivi la forme irréguliere, petite & mesquine, qui annonçoit plutôt l'antre de la chicane que le temple de la justice. On n'a point voulu ennoblir le sanctuaire des loix.



CHAPITRE LXXXIX.

Ameublemens.

QUAND une maison est bâtie, rien n'est fait encore ; on n'est pas au quart de la dépense ; arrivent le menuisier, le tapissier, le peintre, le doreur, le sculpteur, l'ébéniste, &c. Il faut ensuite des glaces & poser des sonnettes par-tout ; le dedans occupe trois fois plus de tems que la construction de l'hôtel ; les anti-chambres, les escaliers dérochés, les dégagemens, les commodités, tout cela est à l'infini.

On a donné aux ameublemens une magnificence surabondante & déplacée.

Un

Un lit superbe qui a l'air d'un trône ; une salle à manger ciselée , des chenets travaillés comme un bijou , une toilette d'or & de dentelles , sont assurément d'une ostentation puérile. Je fais qu'un palais où l'on ne voit que glaces , or & azur , m'attriste puissamment.

On place ensuite en sentinelle le Suisse , qui repousse ceux qui ne sont ni veloutés , ni dorés. Il est encore mis là pour écarter les hommes dont le mérite fait tout le patrimoine.

La magnificence de la nation est toute dans l'intérieur des maisons. Le louvre n'est pas achevé & ne le sera jamais. On a bâti six cents hôtels , dont le dedans semble l'ouvrage des Fées ; car l'imagination ne va guere au-delà d'un luxe aussi recherché. Mais en même tems , gardez-vous bien de chercher ailleurs rien de grand : rien pour le public , rien pour ses plaisirs , ou même pour ses besoins. Ne cherchez pas des bains , un hôpital vaste & ordonné , des réservoirs , des galeries , des promenades couvertes , des salles de spectacles dignes des pieces qu'on y représente : n'y cherchez pas de ces commodités qui entretiennent la santé & la joie , ou qui les font naître.

Un luxe particulier & clandestin fait toute la jouissance des riches , mais non leur félicité.

Tel homme à son aise , qui n'a ni enfans ni neveux , a la folie de courir tous les jours dans ces hôtels , chez des seigneurs qui le regardent à peine. Il passe sa vie à frapper aux portes , à jouer le complaisant , & cela pour dîner une fois la semaine dans le palais de l'orgueil , entre l'étiquette & l'ennui. Il est bon d'entrer dans ces hôtels pour en voir l'ameublement ; mais si l'on veut en courtiser le maître , on se dévoue à une vie triste , uniforme & désagréable.



C H A P I T R E X C.

Abbés.

PARIS est rempli d'abbés, clers tonsurés, qui ne servent ni l'église ni l'état, qui vivent dans l'oïfiveté la plus suivie, & qui ne font que des inutilités & des fadaïses.

Robinson Crusoé dit qu'on gâte souvent un excellent corps de crocheteur, en masquant d'un habit ecclésiastique ses membres souples & nerveux. Mais c'est un sauvage qui parle.

Dans plusieurs maisons on trouve un abbé à qui l'on donne le nom d'*ami*, & qui n'est qu'un honnête valet qui commande la livrée. Il est le complaisant soumis de madame, assiste à sa toilette, surveille la maison, & dirige au dehors les affaires de *monseigneur*. Ces personnages à rabat se rendent plus ou moins utiles, caressent leur protecteur pendant plusieurs années, afin d'être mis sur la feuille.

Ils y parviennent, & en attendant

ils jouissent d'une bonne table & des petits avantages qui se rencontrent toujours dans une maison opulente.

La femme-de-chambre leur dit tout ce qui se passe, ils sont instruits des secrets du maître, de la maîtresse & des valets.

Ensuite viennent les précepteurs, qui sont aussi des abbés. Dans les maisons de quelque importance, on ne les distingue guere des domestiques. Pendant le cours de l'éducation on les ménage un peu: dès qu'elle est finie, on leur donne une pension modique, ou on leur fait avoir un bénéfice; puis on les congédie. Le peu d'estime qu'on leur accorde, est cause qu'ils négligent leurs élèves; mais comment s'est-on imaginé qu'un mercenaire, pour douze cents francs par an, vous formera un homme? On lui a imposé la tâche la plus difficile & la plus incertaine. D'ailleurs, *nemo dat quod non habet*. Il n'y a qu'un homme supérieur, qui puisse réellement donner des sentimens à un autre être, & réformer son ingrate ou perverse nature.

On voit sous le nom d'abbés beaucoup de petits houffards, sans rabats ni calotte, avec un petit habit à la pruf-

fienne , des boutons d'or , & chapeau sous le bras , étaler une frisure impertinente & des airs efféminés. Piliers de spectacles & de cafés , ou mauvais compilateurs de futiles brochures , ou faiseurs d'extraits satiriques, on se demande comment ils appartiennent à l'église ; car on ne devoit appeler ecclésiastiques que ceux qui servent les autels. Ils n'en usent pas moins ce nom , parce que de tems en tems ils en portent l'habit.

Au grand scandale de la religion , tout cela se souffre : & pourquoi ? Je n'en fais rien. Prend l'habit ecclésiastique qui veut & même sans tonsure.

On ne leur permettoit pas , il y a vingt-cinq ans , d'aller voir des Laïs. La courtisane qui les dénonçoit au commissaire avoit cinquante francs qui lui étoient payés par *****. Cette odieuse inquisition , qui réunissoit le double vice de la perfidie & du scandale , a cessé.



C H A P I T R E X C I .

Évêques.

LES évêques violent facilement & sans remords la loi de la résidence , en quittant le poste qui leur est assigné par les saints canons. L'ennui les chasse de leurs diocèses , qu'ils regardent comme un exil : ils viennent presque tous à Paris , pour y jouir de leurs richesses , & , mêlés dans la foule , y trouver cette liberté qu'ils n'ont pas dans le séjour où la bienséance les force à la gêne de la représentation.

On leur en fait un crime : mais à quoi serviroit l'opulence , si elle n'ouvroit à chacun la carrière de ses goûts ? Remettez-les à la fortune des apôtres , & vous les verrez sédentaires. On dira , comment le pasteur quitte-t-il son troupeau ? Cette vieille image ne forme plus aucun sens ; rien n'est d'un poids si leste que la charge pastorale. Les maîtres de la morale n'enseignent point la morale ; ils bravent les anathèmes

des anciens conciles, & consomment, dans l'oïveté & les délices de la capitale, des biens qui leur ont été confiés pour le soulagement de leurs ouailles infortunées. Mais toutes ces expressions, encore un coup, sont devenues gothiques.

L'ambition, qui s'alimente par ce qu'elle a déjà obtenu, les pousse à la cour & dans les bureaux des ministres; là, ils attendent le fruit de leurs intrigues & de leurs complaisances, & ils tentent de porter lourdement la main à l'administration.

Ils travaillent incessamment derrière la tapisserie, & restent sans effroi au milieu de la nouvelle Babylone, non moins criminelle que celle qui enflamma jadis le zèle des prophètes.

Ainsi le sacerdoce a des occupations purement terrestres, & songe peu à entretenir la pure morale, & à donner l'exemple de l'infatigable charité, dite apostolique.

Dès le seizième siècle, on adressoit de pareils reproches, & de plus vifs encore, aux pères du concile de Trente.

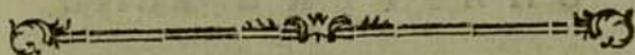
« Les églises se plaignent qu'elles sont
» déstituées de la présence de leurs

» époux, dont plusieurs se comportent
 » mal à leur égard, & plutôt comme
 » des voleurs, qui ne les voient qu'en
 » passant, pour prendre leurs biens &
 » s'en aller, que comme des peres &
 » pasteurs, qui doivent demeurer avec
 » elles, pour les nourrir, les conduire
 » & les consoler. »

Mais on a remarqué que les évêques qui accomplissent inviolablement la loi de la résidence (ce qui forme le petit nombre) avoient une piété minutieuse, inquiète, turbulente, toujours prête à dégénérer en fanatisme ; qu'ils vexoient les habitans de leur diocèse par un zèle aveugle & inconsidéré ; tandis que les autres, non résidans, avoient des lumières, de la tolérance, aimoient la paix, & ne persécutoient personne : de sorte que tout le mal, peut-être, qui résulte de leur éloignement, c'est que l'argent qui leur vient des provinces, ne se consomme pas dans le sein des provinces même.

Ils publient de tems en tems des mandemens, ouvrage de leurs secretaires. Le style & les idées en sont prescrits d'avance. Le meilleur mot de Piron

est celui-ci : *Avez-vous lu mon mandement ?* lui dit un évêque... *Oui, monseigneur ; & vous ?*



C H A P I T R E X C I I .

Succession des Modes.

POUR voir la succession des modes, il n'est pas besoin de s'attacher aux militaires, aux financiers, aux hommes de robe ; il suffit de comparer en portraits la suite des évêques. Les premiers ont dans l'extérieur la simplicité évangélique & la gravité de leur ministère ; au second âge, le visage austère, l'ample barbe, l'habit grossier ont déjà disparu ; au troisième, les évêques n'offrent plus qu'un air riant, des cheveux qui flottent avec élégance, une parure recherchée. Voyez un de nos prélats peint au fallon : il a des joues couleur de rose, des lèvres purpurines, des yeux qui vous caressent ; un jeune prélat est presque une beauté.

C H A P I T R E X C I I I .

Canne.

ELLE a remplacé l'épée, qu'on ne porte plus habituellement. On court le matin, une *badine* à la main ; la marche en est plus leste ; & l'on ne connoît plus ces disputes & ces querelles si familières il y a soixante ans, & qui faisoient couler le sang pour de simples inattentions. Les mœurs ont opéré ce grand changement bien plus que les loix. On n'auroit réussi qu'avec peine à interdire le port des armes : le Parisien s'est désarmé de lui-même pour sa commodité & par raison. Le duel étoit fréquent, il est devenu rare. Les loix sévères de Louis XIV n'ont pas eu autant de force sur les esprits que la douce & paisible lumière de la philosophie. Les Parisiens ont senti qu'ils ne devoient pas se déchirer comme des bêtes féroces pour une chimère qu'on appelle *point d'honneur*. On se contredit, on se dispute, on y met quelquefois

un peu d'aigreur ; mais on ne croit pas qu'on doive pour cela se couper la gorge.

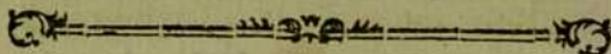
Les femmes ont repris la canne qu'elles portoient dans le onzieme siecle. Elles sortent & vont seules dans les rues & sur les boulevards, la canne à la main. Ce n'est pas pour elles un vain ornement ; elles en ont besoin plus que les hommes, vu la bizarrerie de leurs hauts talons, qui ne les exhaussent que pour leur ôter la faculté de marcher.

La canne à *bec de corbin*, qui accompagnoit fidèlement la perruque à *trois marteaux*, disparoît peu à peu, & ne se verra bientôt plus que dans la main du contrôleur ou directeur général des finances, qui seul est dans l'usage d'entrer ainsi chez le roi. Nul autre n'y peut porter la *canne*.

Voilà une distinction. Et pourquoi cette *canne*, dans une main habile & integre, seroit-elle inférieure au *bâton* de maréchal de France ?

Les poètes seront embarrassés à placer dans leurs vers la *canne* du contrôleur général, avec laquelle il doit gourmander la cupidité financière ; mais ils useront d'une belle métaphore, pour

exprimer poétiquement cette *canne* qui soutient quelquefois le *sceptre* & les *bâtons*.



C H A P I T R E X C I V .

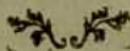
Aveuglement.

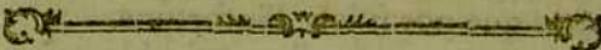
ON passe à côté les uns des autres sans se connoître. Telle femme qui conviendrait à tel homme, & qui ferait son bonheur, en est coudoyée rudement, & n'en est pas apperçue. Telle personne qui possède une ame qui sympathiserait si bien avec la nôtre, sort d'un cercle ou d'une assemblée au moment où nous aurions rencontré ce que nous cherchons en vain depuis tant d'années. Le caractère analogue à notre caractère est celui quelquefois dont nous entendons incessamment parler, que l'on défigure sans cesse, & que nous calomnions ensuite par écho. Nous sommes, pour ainsi dire, condamnés dans cette ville immense à nous voir sans nous connoître ; nos

faux jugemens font encore plus communs que nos fujets d'infortune.

Nos erreurs sur l'inextricable route de la fortune font tout auffi nombreuses. Nous tournons dans le labyrinthe, & nous revenons quelquefois au même point après une longue courfe très-fatigante.

Si un homme pouvoit contempler dans tous fes points le chemin battu des richesses & des grandeurs, il feroit pourquoi l'un trébuche, pourquoi celui-ci se relève du choc qui sembloit devoir le renverser, pourquoi celui-là, en tournant la tête, laisse échapper l'occasion favorable. Il seroit comme le spectateur d'une partie d'échecs, qui voit les fautes & les moyens de les réparer : mais que ce même observateur s'affeye à la table de jeu, & qu'il commence la partie; son œil se troublera; il ne fera plus au point de vue où, parfaitement désintéressé, l'on embrasse l'ensemble sans effort.




 CHAPITRE XCV.

Cours gratuits.

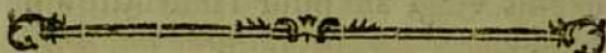
AU coin des rues vous voyez : *Cours gratuit d'architecture, Cours gratuit de langue angloise, Cours gratuit d'histoire, Cours gratuit de belles-lettres, Cours gratuit de géographie, de langue françoise, d'orthographe, &c.*

Accourez, citadins & provinciaux, accourez, étrangers ! Quoi de plus heureux que d'avoir des maîtres à ses ordres, qui vous livrent la science *gratis* ! Allez les trouver à leurs adresses imprimées : vous montez un petit escalier tortueux, fort obscur ; vous arrivez chez l'homme généreux, prodigue distributeur des connoissances humaines ; il se plaint de l'ingratitude de son siecle, de l'indifférence coupable du public, qui passe devant ses affiches sans les regarder ; l'ignorance & la barbarie conspirent contre son établissement ; il vous prie de le dédommager des peines qu'il s'est données

depuis vingt ans pour l'instruction publique.

La leçon est courte, les plaintes sont fort longues. Tous ces maîtres vous enseignent parfaitement tout ce que vous savez ; & malgré la méthode particulière qu'ils ont tous imaginée, il n'y a rien de neuf dans leurs documens. Vous descendez l'escalier, & vous oubliez la rue, le maître & sa méthode ; vous ne vous en souvenez que quand vous revoyez près de la borne du carrefour, *Cours gratuit* : affiche mensongere, car le tems qu'on y perd est assurément ce qu'il y a de plus cher au monde, & d'un prix bien au-dessus de l'argent.





C H A P I T R E X C V I.

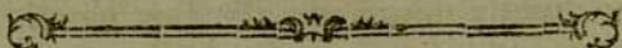
Bureau de Sûreté.

C'EST un bureau de police établi il y a une trentaine d'années, où tous ceux qui ont été volés vont faire leurs plaintes & obtiennent la facilité de recouvrer leurs effets sans aucuns frais. Des inspecteurs de police prennent les déclarations, reçoivent les ordres relatifs à cet objet, & font les diligences pour satisfaire les intéressés. Des bijoux précieux, après avoir long-tems circulé dans des mains invisibles, reviennent, comme par enchantement, se présenter à l'œil de celui qui les avoit perdus, sur-tout quand l'homme qui s'est plaint porte un nom.

Il paroît qu'on ménage quelques filoux, & qu'on tolere quelques petits larcins, pour avoir connoissance des grands voleurs & des vols scandaleux. On s'attache sur-tout à reconnoître ceux qui ont quelques dispositions à la violence, & l'on prévient ainsi les

meurtres & les assassins : ce qui est très-bien vu ; car on ne taille le corps dur du diamant qu'avec la poudre du diamant même.

S'il tombe entre les mains de la police un grand nombre d'aventuriers & de filoux, combien lui échappent & trompent sa vigilance ! Il faut un tel fond d'industrie & de ressources pour vivre dans cette capitale, quand on n'y a ni commerce ni rentes, qu'il n'est pas étonnant que l'intrigue & l'agiotage forment le caractère de ce peuple livré à une industrie fourde & dangereuse.



CHAPITRE XCVII.

Chansons. Vaudevilles.

QUE dit-on de moi ? disoit Mazarin ce rusé Italien. *Ils cantent, monseigneur.*
 — *Ils cantent ? Eh bien, laissez-les canter.*
S'ils cantent, ils paieront. C'est encore vrai aujourd'hui. Quelques ministres n'ont pas voulu nous laisser *canter* pour notre argent : c'étoit là en vérité se montrer de bien mauvaise humeur.

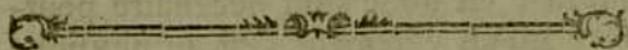
Point d'événement qui , chez ce peuple moqueur , ne soit *enregistré* par un vaudeville. Son caractère est toujours tourné à l'épigramme , & il répond par le sarcasme à tout ce qu'on lui propose d'utile.

Ces vaudevilles , pour être satyriques , n'en font pas toujours moins vrais. Ils ont de tout tems été plaisans , malins ; mais ils deviennent trop durs , trop méchans , depuis que les hommes de cour s'avisent de les faire ou de les corriger. Ils ont , il est vrai , un tact sur les affaires , & une connoissance des hommes publics , qui donnent plus de physionomie aux choses & plus de sel aux couplets ; mais le style âcre & violent s'y manifeste , & l'atrocité a pris la place de l'enjouement.

Si la suite des vaudevilles offroit mieux l'histoire (c'est-à-dire , le caractère des personnages & le vrai mobile des affaires) que les narrations de tous ces historiens qui n'ont jamais mis le nez derrière la tapisserie , que faudroit-il penser des vaudevilles & de notre grave histoire , écrite par Villarêt & Garnier ?

Tous ces couplets mordans , qui

circulent depuis quelques années, sont aussi condamnables par leur fiel qui les empoisonne, que par leur excessive audace. Ce n'est plus là le ton du joyeux vaudeville, qui pinçoit sans déchirer. Les hommes de cour ont dénaturé un genre précieux; & dans leurs sourdes vengeances, ils ont accumulé plus de traits affreux que n'en a forgé la jalousie des écrivains réputés les plus âpres à la domination littéraire.

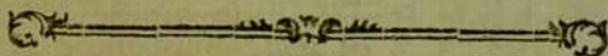


C H A P I T R E X C V I I I .

Civilité.

ET la civilité n'en regne pas moins : elle est répandue dans presque toutes les classes. C'est qu'on a vu qu'elle produisoit une infinité de bons effets dans la société ; des gens qui ne se touchent qu'un instant ont droit d'exiger que ce commerce passager soit agréable. Sans ce mensonge ingénieux, un cercle seroit une arène où les petites & viles passions paroïtroient avec toutes leurs difformités. Cette espece de poli-

tesse , généralement adoptée , masque la férocité de l'orgueil & les écarts de l'amour-propre. On s'est offert l'un à l'autre sous les plus beaux côtés , & la surface hideuse du caractère va se dévoiler dans l'intérieur domestique devant des yeux qui y sont accoutumés, ou faits pour soutenir cette épreuve. Cependant on a joui , on s'est amusé , & l'apparence des vertus sociales a consolé un instant de leur peu de réalité. Une robe légère , jettée sur le moral , est donc aussi nécessaire peut-être qu'un vêtement l'est au physique de l'homme.

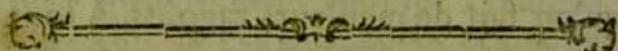


C H A P I T R E X C I X .

Progrès des Arts.

LES arts se perfectionnent plutôt que les mœurs , parce que l'on fait infiniment plus de cas des premiers. La cuisine d'aujourd'hui est plus délicate & plus fine , même plus saine , que celle qu'on faisoit il y a quarante ans. On chante , on danse mieux , ainsi

qu'on fait de meilleurs ragoûts. A tout prendre , on joue mieux la comédie. La médecine est moins meurtriere, & la chirurgie offre des cures merveilleuses ; la chymie est étonnante dans ses découvertes nouvelles. Nous commençons enfin à sentir la bonne musique & à l'adopter. Nos habits sont moins gênans , plus simples , plus frais & plus commodes. On fait de très-jolis vers & avec profusion. Ce n'est plus même un mérite rare : nous avons des livres plus pensés , plus profonds que ceux de l'autre siècle , & tout autrement importans. Je suis sûr que nous serons encore surpassés par la génération future ; car tandis que des esprits très-chagrins ou très-ignorans crient à la décadence , je vois qu'au lieu de reculer tout avance. Quelques gens de lettres , perpétuellement infatués de leur profession , ne voyant qu'elle dans le monde , pour le seul plaisir de déclamer contre leurs confreres , nieront cette proposition ; mais chacun d'eux , dans le fond de son cœur , se croira supérieur à ses rivaux & à ses devanciers.

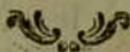


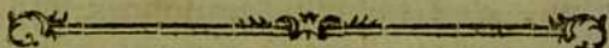
C H A P I T R E C.

Condamnation.

LES bons livres dont je parle, sont proscrits. Connoit-on cette fable, emblème des jugemens de la race mortelle? Une pluie fatale tomba du ciel, & rendit fous tous ceux qui furent mouillés, même assez légèrement: c'étoit un jour de fête, & un jour de printems; tout le monde étoit à la promenade; un seul homme convalescent, & qui gardoit la chambre, grace au toit qui le couvroit, conserva sa raison. Quand il vit rentrer ses chers concitoyens, il alla au-devant d'eux, & fut témoin de toutes les extravagances possibles, variées selon le caractère de chaque individu; l'un faisoit le *roi*, l'autre le *général d'armée*, celui-ci le *pontife*, parce qu'il avoit été le plus mouillé. L'homme sain & sauf voulut les guérir de leur folie, en leur représentant qu'ils n'étoient pas tout-à-fait dans leur bon sens. — C'est toi,

maraud, s'écrierent-ils d'une commune voix, c'est toi qui déraisonnes. Ta fièvre quarte, dont tu n'es pas guéri, en est la cause. — Eh, mes amis! je vous réponds que vous avez besoin d'ellébore. — Nous, nous! dirent-ils tous en chorus: vois tous les corps qui te condamnent, & résiste à ce poids d'autorités; allons, rétracte-toi, *amende honorable*, à *genoux*, & confesse que c'est toi qui es fou, téméraire, extravagant, maniaque; que nous sommes sages à la tête des conseils, à la tête des armées, à la tête des tribunaux, & que nous devons te châtier pour ton bien, trop indulgens de ne point t'infliger une peine plus sévère... Que put faire alors celui dont le ciel avoit épargné l'intelligence? Ce fut d'avouer au milieu du consistoire, qu'ils avoient raison puisqu'ils faisoient des arrêts, & de voir *brûler son livre* en remerciant Dieu de n'être pas brûlé lui-même.





C H A P I T R E C I.

Méchans.

TANDIS que l'on fronde , que l'on déchire les talens , que l'on rabaisse les vertus , qu'on affiche l'incrédulité , sur le noble motif des actions généreuses , on use d'une complaisance accueillante envers le vice. On a fait un dialogue en vers , lu à l'académie françoise , sur le traitement que l'on doit dans la société aux gens vicieux. On y examine de quel air on doit aborder un méchant , un fourbe , un fripon. On penche pour des maximes tolérantes & moins sévères que celles qui régnoient chez nos aïeux , qui ne recevoient point avec amitié des gens qu'ils méprisoient. On s'éleve dans ce dialogue contre le moraliste austere qui exigeroit que chaque homme sentît ce zele utile & profond qui proscriit le méchant.

Loin de traiter rigoureusement l'homme diffamé , le poëte a fait ce vers qui est devenu proverbe :

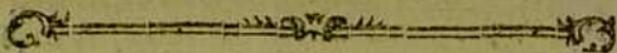
Et

Et je soupe à merveille à côté d'un fripon.

Il me paroît qu'il vaudroit mieux souper chez soi moins délicatement, & souper avec de bonnes gens & d'honnêtes gens. Le voisinage d'un fripon doit nuire, si je ne me trompe, autant à l'appétit qu'à la cordialité. L'auteur du dialogue, on le sent bien, a voulu satisfaire à la fois la morale & la prudence : mais que restera-t-il donc à l'honnête homme, si l'on fait à peu près le même accueil au fripon ?

Au reste, je ne condamne point le poète, il n'a été dans sa piece de vers que le fidele interprete de ce qu'on appelle *la bonne compagnie*.



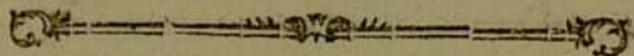


C H A P I T R E C I I.

Bonne Compagnie.

ELLE existe réellement ; mais comme un nouveau mot parmi nous annonce assez ordinairement un nouveau ridicule , on a fait un usage abusif depuis plusieurs années de cette expression qui a succédé à celle de *bon ton*. La bonne compagnie peut avoir plus d'un local : l'opulence ne la suppose pas ; la médiocrité ne l'exclut point. Elle est parmi ceux qui ont le moins de prétention à ce titre , si souvent cité , si peu défini. Chaque société aujourd'hui y prétend exclusivement. De là des scènes fort plaisantes : le président soutient que le conseiller n'a pas le ton de la bonne compagnie : le maître des requêtes fait le même reproche au financier ; le négociant trouve l'avocat empesté , & celui-ci ne veut pas voir le notaire. Il n'y a pas , jusqu'au procureur , qui ne fasse la satire de son

voisin l'huissier priseur. Ces accusations réciproques mériteroient les crayons d'un Moliere.



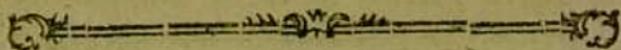
C H A P I T R E C I I I .

Naïveté.

C E que je cherche dans la bonne compagnie, ce qu'on n'y trouve pas, c'est la naïveté. Quoi de plus rare dans nos mœurs & dans nos conversations ? C'est un siecle triste que celui où cette qualité charmante semble avoisiner la sottise, où un aveu libre de la disposition habituelle de notre esprit & de notre cœur fait rougir je ne fais quelle pudeur, & arrache le sourire de la malignité. L'artifice gâte tout, il ôte à la nature son coloris & ses graces, il éteint cette sensibilité qui aime à se répandre avec aisance & liberté, il resserre l'ame, il efface cette cordialité qui donnoit de la vie à tout.

Qui ne voudroit rencontrer la Fontaine, au lieu de Bossuet ou de Boileau ?

On se moquoit du bon homme assez
neuf à plusieurs usages de la vie. Il
durera plus que nous, disoit Moliere.



C H A P I T R E C I V .

Usage du Monde.

IL appartient à quiconque a reçu
une certaine éducation; c'est au fond
le savoir vivre. Un étranger peu au fait
des usages fera d'abord bien des fautes;
mais s'il est bien né, il ne tardera pas
à reconnoître & à saisir les nuances.

On ne peut définir par écrit ce que
c'est que *l'usage du monde*. La théorie
vous fera faire mille gaucheries; la
pratique de quelques mois vous appren-
dra mieux que toutes les réflexions,
à vous tirer d'un nombre infini de
situations, & à bien distinguer ce que
vous devez aux lieux, au tems, aux
choses & aux personnes.

L'homme de génie, en cloîtré ou
fortant de la poussière du cabinet,
paroîtra souvent ridicule en voulant
être poli.

Une dame desirant depuis long-tems de faire connoissance avec le célèbre M. Nicole , pria un jour son directeur de vouloir bien le lui amener , & de l'engager même à venir manger sa soupe. Il vint ; & comme il n'y a chere que de dévôte & de directeur , & que les meilleurs vins ne furent point épargnés à nos deux apôtres , le bon M. Nicole , qui n'avoit jamais fait si bon dîner en sa vie , & à qui le champagne & le muscat avoient un peu brouillé les idées , dit en prenant congé de la pieuse dame : *Ah ! madame , que je suis pénétré de vos bontés & de vos politesses ! Non , rien n'est si gracieux que vous ; en vérité vous êtes charmante en tout , & l'on ne peut qu'admirer vos appas & sur-tout vos beaux petits yeux.* Le directeur qui l'avoit présenté , & qui avoit plus d'usage du monde , ne manqua pas , dès qu'ils furent sortis de l'appartement de madame , & en descendant l'escalier , de lui faire des reproches sur sa simplicité. *Est-ce que vous ne savez donc pas , dit-il , que les dames ne veulent point avoir des petits yeux ? Si vous vouliez lui dire quelque chose de flatteur là-dessus , il falloit au*

contraire lui faire entendre qu'elle avoit de beaux grands yeux. — Croyez-vous ça , monsieur ? — Comment , si je le crois ! assurément. — Ah , mon dieu ! que je suis mortifié de ma balourdise ! Mais , paix ; je m'en vais la réparer. . . Et tout de suite notre bon personnage , sans que l'autre pût le retenir , remonte chez la dame , lui fait ses excuses , & lui dit : *Ah ! madame , pardonnez la faute que je viens de commettre vis-à-vis d'une personne aussi aimable que vous. Mon digne confrere , qui est plus poli que moi , vient de me la faire appercevoir. Oui , je vois que je me suis trompé en effet ; car vous avez de très-beaux grands yeux , le nez , la bouche & les pieds aussi.*

Fin du Tome premier.



T A B L E.

D E S C H A P I T R E S.

CHAPITRE I. Coup - d'œil général	page 1
CHAP. II. Les Greniers.	9
CHAP. III. Grandeur démesurée de la Capitale.	13
CHAP. IV. Physionomie de la grande Ville.	15
CHAP. V. Les Carrieres.	19
CHAP. VI. Où est le Gouvernement féodal?	20
CHAP. VII. Patrie du vrai Philosophe.	23
CHAP. VIII. De la Conversation.	26
CHAP. IX. La nouvelle Athenes.	29
CHAP. X. Jouissances.	31
CHAP. XI. Dangers.	32
CHAP. XII. Avantages.	34
CHAP. XIII. Esprit raffiné.	35
CHAP. XIV. Pour qui les arts ? Hélas !	36

CHAP. XV. <i>Au plus pauvre la besace.</i>	37
CHAP. XVI. <i>Manque de signes.</i>	40
CHAP. XVII. <i>Argenterie.</i>	43
CHAP. XVIII. <i>Gaieté.</i>	46
CHAP. XIX. <i>Besoins factices.</i>	48
CHAP. XX. <i>Le Bourgeois.</i>	49
CHAP. XXI. <i>Population de la Capitale.</i>	55
CHAP. XXII. <i>Voisinage.</i>	60
CHAP. XXIII. <i>Des Cheminées.</i>	63
CHAP. XXIV. <i>Crainte fondée.</i>	65
CHAP. XXV. <i>Caractère politique des vrais Parisiens.</i>	67
CHAP. XXVI. <i>Des parfaits Badauds.</i>	69
CHAP. XXVII. <i>Petites Bourgeoises.</i>	74
CHAP. XXVIII. <i>Jeune Mariée.</i>	78
CHAP. XXIX. <i>Le Parisien en Province.</i>	80
CHAP. XXX. <i>Du Tems.</i>	82
CHAP. XXXI. <i>Escrocs polis, Filoux.</i>	84
CHAP. XXXII. <i>Perruquiers.</i>	91
CHAP. XXXIII. <i>Porteurs de sel.</i>	94
CHAP. XXXIV. <i>Poissons de mer.</i>	96
CHAP. XXXV. <i>Taxe des Pauvres.</i>	97
CHAP. XXXVI. <i>L'Orthographe pu- blique.</i>	99

CHAP. XXXVII. <i>Antiquités.</i>	102
CHAP. XXXVIII. <i>Mon Grand-Pere.</i>	106
CHAP. XXXIX. <i>Gare! Gare!</i>	108
CHAP. XL. <i>Ruisseaux.</i>	111
CHAP. XLI. <i>Fonte des suifs.</i>	113
CHAP. XLII. <i>Boucheries.</i>	114
CHAP. XLIII. <i>L'Air vicié.</i>	117
CHAP. XLIV. <i>Fosses vétérinaires.</i>	126
CHAP. XLV. <i>Détermination de l'habitude.</i>	128
CHAP. XLVI. <i>Noyés. Vapeurs du charbon.</i>	130
CHAP. XLVII. <i>Chambres garnies.</i>	137
CHAP. XLVIII. <i>Fiacres.</i>	140
CHAP. XLIX. <i>Porteurs d'eau.</i>	143
CHAP. L. <i>Le Pont-Neuf.</i>	145
CHAP. LI. <i>Pont-Royal.</i>	152
CHAP. LII. <i>Charmant Coup-d'œil.</i>	154
CHAP. LIII. <i>Boulevards.</i>	156
CHAP. LIV. <i>Nos Grand'Meres.</i>	157
CHAP. LV. <i>Des grosses Fortunes.</i>	160
CHAP. LVI. <i>Les dîneurs en ville.</i>	164
CHAP. LVII. <i>Le Monarque.</i>	169
CHAP. LVIII. <i>Mobilité du Gouvernement.</i>	171
CHAP. LIX. <i>Espions.</i>	172
CHAP. LX. <i>Les Colporteurs.</i>	175
CHAP. LXI. <i>Hommes de la Police.</i>	178

CHAP. LXII. <i>Le guet.</i>	183
CHAP. LXIII. <i>Lieutenant de Police.</i>	187
CHAP. LXIV. <i>Incendies. Pompes.</i>	194
CHAP. LXV. <i>Réverberes.</i>	197
CHAP. LXVI. <i>Enseignes.</i>	200
CHAP. LXVII. <i>Les Halles.</i>	201
CHAP. LXVIII. <i>Marchés.</i>	205
CHAP. LXIX. <i>Quai de la Vallée.</i>	207
CHAP. LXX. <i>Table d'Hôte.</i>	210
CHAP. LXXI. <i>Cafés.</i>	212
CHAP. LXXII. <i>L'homme aux cent soixante millions.</i>	215
CHAP. LXXIII. <i>Faiseurs de Projets.</i>	218
CHAP. LXXIV. <i>La Douane.</i>	221
CHAP. LXXV. <i>Trésor Royal.</i>	223
CHAP. LXXVI. <i>Rentiers.</i>	225
CHAP. LXXVII. <i>De l'Habit noir.</i>	229
CHAP. LXXVIII. <i>Les Égrésins.</i>	231
CHAP. LXXIX. <i>Batteurs de Pavé.</i>	233
CHAP. LXXX. <i>Pays Latin.</i>	234
CHAP. LXXXI. <i>Colleges, &c.</i>	235
CHAP. LXXXII. <i>Anatomie.</i>	240
CHAP. LXXXIII. <i>La Sorbonne.</i>	244
CHAP. LXXXIV. <i>Les Écrivains des Charniers-Innocens.</i>	247
CHAP. LXXXV. <i>Le Fauxbourg Saint- Marcel.</i>	250

CHAP. LXXXVI. <i>Le Marais.</i>	254
CHAP. LXXXVII. <i>Portrait d'une Dé- voie du Marais.</i>	257
CHAP. LXXXVIII. <i>On bâtit de tous côtés.</i>	259
CHAP. LXXXIX. <i>Ameublemens.</i>	264
CHAP. XC. <i>Abbés.</i>	267
CHAP. XCI. <i>Évêques.</i>	270
CHAP. XCII. <i>Succeſſion des Modes.</i>	273
CHAP. XCIII. <i>Canne.</i>	274
CHAP. XCIV. <i>Aveuglement.</i>	276
CHAP. XCV. <i>Cours gratuits.</i>	278
CHAP. XCVI. <i>Bureau de Sûreté.</i>	280
CHAP. XCVII. <i>Chansons. Vaudevilles.</i>	281
CHAP. XCVIII. <i>Civilité.</i>	283
CHAP. XCIX. <i>Progrès des Arts.</i>	284
CHAP. C. <i>Condamnation.</i>	286
CHAP. CI. <i>Méchans.</i>	288
CHAP. CII. <i>Bonne Compagnie.</i>	290
CHAP. CIII. <i>Naïveté.</i>	291
CHAP. CIV. <i>Uſage du Monde.</i>	292



